

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 28

MONTREAL, 11 DECEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SAISON D'HIVER



LE PREMIER BAL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

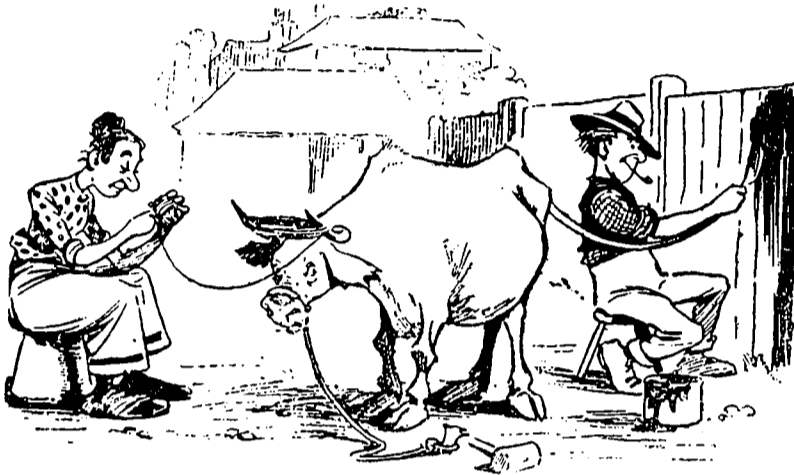
Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 DÉCEMBRE 1897

ÉCONOMISONS



Voyez les époux Calibard, leur vieille vache ne donne plus de lait et ils trouvent quand même le moyen de l'utiliser. Madame Calibard se sert de ses cornes comme d'un dévidoir et Monsieur de sa queue pour peindre sa clôture.

Un Numero de Noel

Cette année, comme les précédentes, le SAMEDI offrira à ses lecteurs et abonnés, sans augmentation de prix, un NUMÉRO DE NOËL contenant 36 pages exclusivement consacrées, comme gravures et texte, à la grande fête chrétienne, avec une première page en couleurs, dont les planches ont été entièrement faites au Canada, qui sera tirée sur nos presses et offrira ainsi, aux lecteurs du SAMEDI, le premier spécimen, réellement et entièrement canadien, de ces tirages en couleurs dans lesquels nos voisins des États-Unis sont passés maîtres.

Rien n'a été négligé pour faire du NUMÉRO DE NOËL du SAMEDI un souvenir que chacun voudra posséder et qui, nous n'en doutons pas, marquera une nouvelle étape dans la série des améliorations et perfectionnements que recherche continuellement le SAMEDI quand il s'agit de satisfaire ses lecteurs.

Afin d'éviter l'encombrement et les déceptions que beaucoup ont éprouvées en ne se procurant pas, en temps opportun, ce numéro exceptionnel, nous prions les chefs de dépôts de bien vouloir nous faire parvenir, dès maintenant, leur commande de numéros supplémentaires. Cela nous évitera, comme cela s'est produit les années précédentes, de faire un tirage insuffisant, malgré nos prévisions les plus sages, et nous pourrons satisfaire tout le monde et en temps utile.

LA DIRECTION.

PROVERBES ARABES

Le Bey s'étant couché sur un grain de blé était malade le lendemain.
(Les gens riches et heureux s'affligent de tout.)

x

Son œil droit fait frire, et le gauche verse de l'huile (se dit d'un individu qui louche ou qui a mal aux yeux.)

x

Fou est celui qui veille tandis que les autres dorment.
Fou est celui qui dort pendant que les autres veillent.

x

La nuit est la part du pauvre, s'il est courageux (c'est le moment de la maraude.)

x

Les jours d'hiver sont des jours de marmite (on reste chez soi.)

x

Je voudrais bien avoir la maladie du Bey pour santé.

UN CAVALIER DES BENT KHÉLIL.

EMPLOI DU TEMPS

Le magistrat. — Prisonnier, vous êtes accusé de vagabondage.

Le tramp Laslegme. — Si on peut dire!

Le magistrat. — Que faites-vous, durant la semaine?

Le tramp Laslegme. — Rien, Votre Honneur.

Le magistrat. — Et le dimanche?

Le tramp Laslegme. — Je prends un jour de congé.

AUTOMOBILISME



Ça, c'est la dernière invention de mon ami Lapraline, et le dernier cri de l'économie en fait de locomotion.

SON EXPERIENCE

Mme Gibou. — Je dis que c'est folie pour une femme d'essayer de plaire à son mari en faisant bien la cuisine.

Mme Gringoire. — Pourquoi donc?

Mme Gibou. — Parce que si vous réussissez bien un plat, il le mange jusqu'à la dernière bouchée. J'en ai l'expérience, allez.

APRÈS DIX SEPT ANS

Le malade (dolent). — Avez-vous quelque chose ici, que je puisse prendre pour guérir ma névralgie?

Le pharmacien. — Non, monsieur.

Le malade (dans un bel état). — Ah! donnez-moi la main, mon cher monsieur, c'est pour moi une douce chose, après dix-sept ans de souffrance, de trouver enfin un honnête homme.

OUVRAGE SPECIAL

Le bourgeois. — Que désirez-vous?

Le tramp. — De l'ouvrage, monsieur, je ne demande que ça, moi, de l'ouvrage.

Le bourgeois. — Mais, quelle sorte d'ouvrage?

Le tramp. — De l'ouvrage pour mes mâchoires, voilà plus d'une semaine que je n'ai eu un dîner passable.

PAS BESOIN DE PARLER

Le propriétaire. — Et vous dites que monsieur Sanslesou refuse de payer son loyer?

Le collecteur. — Il ne me l'a pas dit positivement, mais il me l'a clairement montré.

Le propriétaire. — Comment cela?

Le collecteur. — Il m'a jeté en bas de l'escalier.

ENTRE AMIES

Mlle Vieillefeuille. — Je viens de donner vingt-cinq centins à ce mendiant. Mais je vous assure que je ne les lui aurais peut-être pas donnés s'il ne m'avait appelée: "Ma jolie dame".

Mlle Lapointe. — Lui avez-vous demandé depuis combien de temps il avait perdu la vue?

PAS DE DANGER



Jeanette. — Allons, essayez d'embarquer là-dessus, grand'mère, je ne vous laisserai pas tomber, allez.



AVANT.



APRÈS.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXVIII

MON AUTOBIOGRAPHIE

Paris est mon pays ; mon berceau, c'est Toulouse !
Je souhaite qu'un jour, l'une et l'autre jalouse
L'honneur d'avoir pour fils le grimaud que je suis.
Ce point sur ma naissance éclairci, je poursuis.
Mon âge ?... Je pourrais, la chose est trop certaine,
Plutôt que mes cheveux friser la cinquantaine,
Mais ne comptant, des ans passés, que les Printemps,
Près des dames, surtout, je me donne vingt ans,
Et je fais de mon mieux pour m'en paraître digne.
Comme poète, j'ai la malchance insigne
D'être fort, bien portant, et noblement pansu.
Mes parents m'auraient fait autre, s'ils avaient su
Qu'on ne croit pas aux vers des personnes plètes,
Et m'auraient épargné deux déveines complètes
En ne me faisant pas un nez ressemblant plus
Au piton d'un buveur qu'au nez de Romulus.

Mais, réveillant une âme en cette lourde argile,
Sur mes bancs d'écolier j'eus pour maître Virgile.
Le second fut Banville et c'est leur voix encor
Qui chante à mon oreille, avec des rythmes d'or !
Mes parents me voulaient magistrat... sort austère.
Pour les mettre d'accord je me fis militaire ;
Mais l'Amour fit tomber le glaive de mes mains !
Sur ses pas vagabonds, j'ai suivi les chemins
Où fleurit, en tout temps, la rose de Bohême :
Une chanson d'amour fut mon premier poème ;
Mes derniers vers seront une chanson d'amour !
Cependant, pour gagner le pain de chaque jour,
Des vieux conteurs gaulois j'ai suivi le modèle.
Mais je restai toujours à la Muse fidèle
Et je disparaîtrai de ce monde pervers
N'ayant que deux regrets : l'Amour et les beaux vers !

ARMAND SILVESTRE.

INSTANTANÉS

XXXXVII

CRÉPUSCULE

L'horloge, lente et mélancolique, d'un clocher d'église, vient de sonner sept coups et le soleil descend rapidement.

Il hurle de feu la crête des coteaux herbeux et les frondaisons de la forêt prochaine, tandis que se découpent, sur le ciel déjà embruni, la lourde masse carrée du donjon ruiné de Mailloque flanqué de ses quatre tourelles pointues.

Tout est déjà sombre dans la campagne ; les pelouses vertes ne sont plus égayées, ça et là, que par les corbeilles de fleurs aux nuances plus claires.

Au bord de la route s'élève une petite chapelle gothique dont on ne distingue plus que faiblement les sculptures moussues, rougées par le temps.

Plus loin, se dresse, comme pour mélancoliser encore la grandeur seraine de cette vivante nature, un mausolée de style grec.

C'est un véritable paysage antique tel que ceux sortis du pinceau de l'immortel Poussin.

SILVIO.

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

LE CAPRICORNE

C'est du 21 décembre au 21 janvier que règne cette constellation qui a pour origine Amalthée, la chèvre nourricière de Jupiter ; elle engendre l'étourderie.

Les hommes nés sous ce signe parviennent aux honneurs, à la députation, décoration, au gouvernement, mais sont menacés de terribles et soudains renversements de position ; presque tous sont ambitieux, légers, irascibles, fourbes, cupides, processifs et querelleurs. La confiance qu'ils ont en eux est extraordinaire. Quoique amis du travail, ils fréquentent de mauvaises sociétés ; ils affectent une gravité qui n'est que superficielle ; au fond ils sont amis de tous les plaisirs et très inconstants de cœur. Ils ont la tête petite, le regard fuyant de même que le front et les yeux profondément enfouis sous l'arcade sourcillière.

Les femmes sont très bien faites de corps, vives, légères, timides à l'excès dans leur première jeunesse, presque hardies avant la maternité ; très intrigantes, elles s'occupent de places, de politique, de faveurs honorifiques. En mariage elles seront jalouses tout en s'efforçant de le dissimuler. Elles ont le goût des voyages et aiment la nouveauté. Leur beauté attire les hommages. Elles vivent très âgées.

MAGE.

BIEN NATUREL

L'agent. — Dites-moi, madame, votre voisine est donc folle ? Je vais lui offrir de mon grand remède patenté pour donner de l'appétit et, sans rien dire, elle me jette en bas de l'escalier, envoie un gros chien après moi et va chercher de l'eau chaude pour m'ébouillanter ?

La voisine. — Non, elle n'est pas folle, au contraire ; mais elle tient une maison de pension.

GALANTERIE FRANÇAISE

Elle. — Aie... aie... Est-il possible qu'un homme soit aussi brutal !

Lui. — Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ?

Elle. — C'est que vous venez de m'écraser le gros orteil.

Lui. — Ma chère demoiselle, cela est impossible. Une personne comme vous, possédant un aussi joli pied ne peut avoir un gros orteil.

CHOSÉS ET AUTRE



Horatio. — Un temps froid, mademoiselle Florentine ?

Florentine. — Ne m'en parlez pas, monsieur Horatio ; si cela continu, il va me falloir dépaqueter mon manteau de seal.

SONNET D'AUTOMNE

(Pour le SAMEDI)

Quel est l'ambitieux qui peut oser prétendre,
Pendant toute une vie à vivre sans souffrir ;
A ne se pas lasser d'incessamment attendre,
L'oiseau bleu voyageur qui ne doit pas venir ?

Vivre, souffrir, rêver d'impossible avenir,
Du bonheur que la main croit facilement prendre ;
Fou d'un jour qui sitôt s'éteint et devient cendre,
Qu'un seul souffle fait naître et qui le fait mourir.

Et tel aussi l'amour croit sa flamme éternelle,
Éphémère pigeon qui voletes encore ;
Qui donc l'a cassé Paile ?

La satiété ? non ; mais l'attente cruelle,
Qui tout épuise, hélas ! et jusqu'au plus fidèle
Fugit amor ! Fugit amor ! !

J. MARET-LERICHE.

LES AVENTURES DE MATHURIN GONEC

EN BORDEE

— Cric, crac, bord à quai, larguez l'baquet ! Oh ! du canot ! v'a les mat'lots. — Qui qu'à zévu le pèr' Lubino, qui s'en est v'nu vend' sa sardine — dans l'fin fond du gillard d'avant. — Virez, les gars, au cabestan ! — Cric, crac, ça y est, tout est paré. — Plus j'en dirai, plus j' mentirai. Cric, — Crac.

En ce temps-là, — comme dit notre recteur — je n'étais pas tout à fait une vieille carcasse démantibulée, et faut vous avouer, monsieur, que nous autres matelots on est des grands mange-tout ; quand on a de l'argent, ça ne vous tient pas plus dans la ceinture, voyez vous, que l'eau dans un ponton vendu au marchand de guenilles. Tant qu'il y a des sous, en avant la bigousse !... Après, on se serre d'un cran jusqu'à la prochaine, sans penser au temps où on n'aura plus que cent écus par an pour se garnir la gamelle... Ah ! et puis, n'est ce pas ? quand on est mort on n'a plus guère besoin de rien.

C'était donc à Saint-Nazaire, après une campagne de vingt mois, et j'en avait de l'or et de l'or dans mes goussets ; non, jamais de ma vie je ne m'en avais jamais tant vu. — Ami Mathurin, quo j' me dis, tu vas te payer une noce soignée, mon garçon. Tant pis si les héritiers font la mine !

Je mets une chemise empesée, ma redingote de drap et ma culotte de velours, et d'abord, à seule fin de me nettoyer de la morue, du lard salé et du biscuit, je gouverne sur l'hôtel le plus distingué de la localité, rapport au grand monde dont auquel je voulais, par la même occasion, m'inculquer la théorie et l'éducation.

Comme je me pomoyais dans le vestibule en douceur, sans penser à mal, une manière de milord chauve se plante devant moi avec une cravate blanche et des favoris et me demande ce que je désire.

— Té, ce que je désire ? — me remplir la cambuse, innocent ! — que j'y dis.

Y me dévisage d'un air scandalisé.

— Vous vous trompez de porte, mon ami, qu'y me dit, ici on ne donne pas à manger aux matelots.

— Cré nom ! que j'y dis, faut peut être des gants blancs à milord et des souliers vernis.

Alors, comme il faisait la mine de me barrer le chemin de la porte, j'y fiche une poussée dont il s'en va s'affaler sur une banquette.

Et de crier !

Voilà donc qu'ils s'amènent deux, trois garçons, et le patron envoié chercher les sergents de ville.

Je veux m'expliquer avec eux.

— Pas d'observations ! En route chez le commissaire !

Ce qui fait bien voir, monsieur, qu'il y a deux poids et deux mesures en ce bas monde ! Quand on possède de l'argent honnêtement gagné et de la politesse dans les manières, pourquoi faire de la différence, je vous le demande, entre un pékin et un matelot ? — Un amiral, je ne dis pas, parce qu'un amiral est un amiral et un matelot un matelot. — Enfin !...

Heureusement, le commissaire était un bon enfant ; y me tapa sur l'épaule.

— Puisque tu as de quoi payer ta dépense, mon brave, je ne vois pas pourquoi on te refuserait l'entrée d'un établissement public ; vous autres, vous êtes des imbéciles ; vous aillez reconduire cet homme à l'hôtel et ordonner de ma part au patron de lui servir ce qu'il demandera et plus vite que ça !

Dame, y faisaient un nez, les sergots ! Oh ! oh ! Et le milord, donc, qui était, paraît il, une manière de garçon.

— Mòssieu veut-il prendre la peine d'entrer dans la salle à manger ?... Mòssieu aurait-il la bonté de s'asseoir ?... Qu'aurai-je l'honneur d'apporter, pour commencer, à mòssieu ?...

— La paix ! — que j'y dis.

Muffe, va ! j'avais envie d'y allonger un renforcement dans le museau.

Y me donne la carte. Ah ! monsieur, des machins de fricots avec des noms à coucher dehors ! — Vrai, y mangent des choses bien curieuses dans le grand monde !

Moi je demande tout simplement une soupe au congré et un ragoût de bernis. — Imaginez-vous qu'y se mettent tous à rire autour de moi, et à me regarder comme une bête curieuse, quasiment, en particulier un jeune monsieur qui avait des carreaux de vitres dans les yeux.

— Toi, que j'y dis, blanc-tec, si tu veux te faire astiquer les écutiers, tu n'as qu'à t'adresser à papa Mathurin, ici présent en personne naturelle, natif de Vannes, en Morbihan ! — Ah ! — et puis, si t'es pas satisfait, tourne au taquet.

Il mit son nez dans son assiette, et les autres avec. — As tu vu, perlu ?

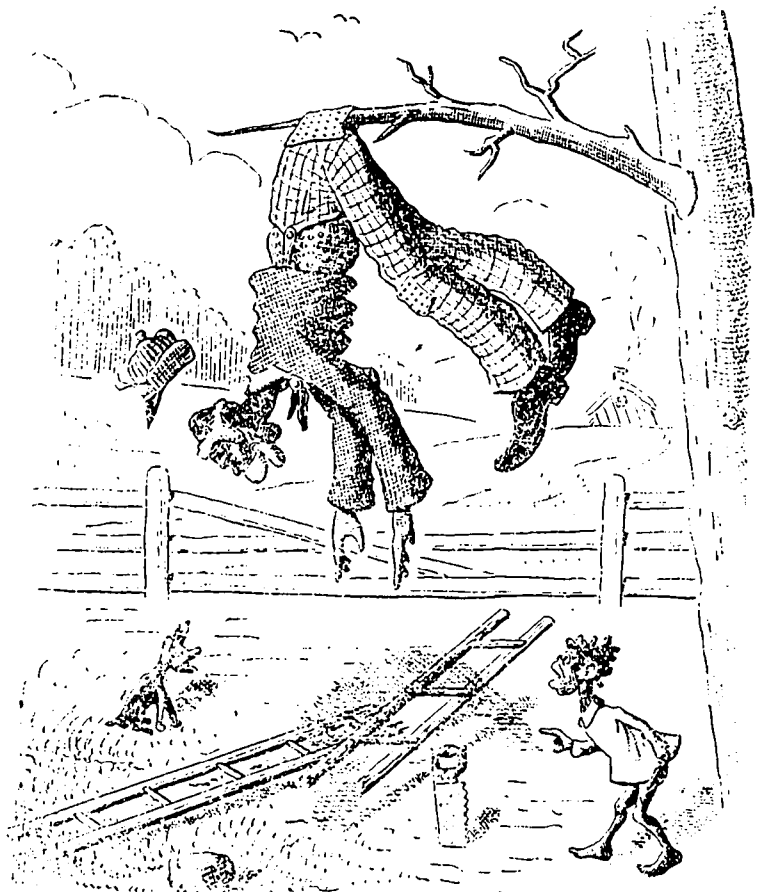
Enfin, monsieur, pour abiéger, quand vous pensez que dans cette baraque ils ne purent seulement pas me donner rien de rien à ma convenance ! Le milord m'apporta bien une vingtaine de ragouillasses distinguées, je ne discute pas là-dessus, pour ça non, — ça devait être distingué, rapport au petits ustensiles en argent, mais d'an fadasse, mes amis, que je fus obligé à chaque fois de renverser ma salière dedans.

Et ça s'intitule des hôtels du grand monde ? Merci !

Et le vin donc ! — J'avais demandé tout ce qu'il y avait de fameux, — du champagne, monsieur !

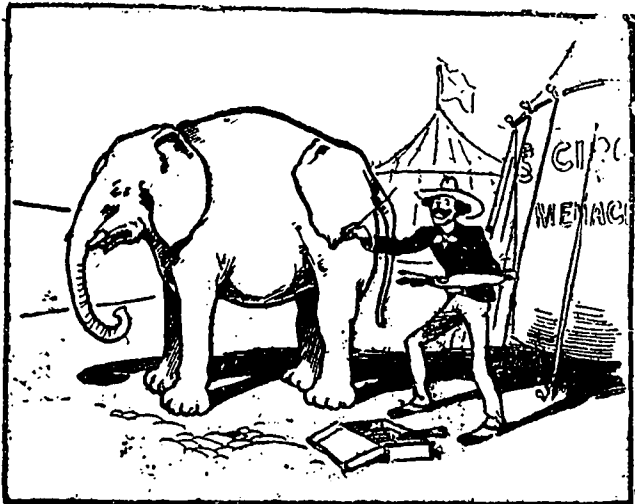
Eh bien ! ce vin fameux, c'était de la piquette positivement. Ça fai-

PRÉSENCE D'ESPRIT



Johaston, père. — Eh bien, mon garçon, si la pièce de mon pantalon avait pas été aussi fote, ton pie auait été dans une mauvaise passe. Appote moi la scie !

VENGEANCE D'ARTISTE



I

Joker, artiste-peintre employé au cirque Barnum, vient de jouer un bien mauvais tour au gardien de Jumbo, l'éléphant musicien, dont il avait à se plaindre.

sait du potin, et voilà tout ! Pas de couleur, et d'un plat ! de la vraie rature de barrique. J'en bus cinq, six bouteilles que j'en avais le cœur tout délavé.

Aussi, en sortant, je m'en allai chez la mère Moreau, sur le port, et là au moins, pour mes cinquante sous, on m'en donna de la nourriture de chrétien, et du vin qui avait du goût et de la couleur, celui là !

Une chopine d'eau de vie par là-dessus, et il n'y paraissait plus de toute la poison d'eau sale qu'y m'avaient fait boire là bas.

—Vous n'allez pas au théâtre ? que me dit la mère Moreau.

—Au théâtre ?

—Oui, on joue... ma foi, je ne me rappelle plus le nom de la pièce.

—Tiens, c'est vrai, pourquoi que je n'aurais pas été au théâtre ?

Je m'y amenai donc, histoire de passer la soirée honnêtement.

Figurez vous, monsieur, qu'on payait la place des trois et quatre francs, et qu'on n'avait pas seulement le droit de fumer sa pipe !—Et quel théâtre !—Une vraie grange avec des murs en torchis, des vieilles sales guenilles qui représentaient des salons, et des cheminées en carton !

Enfin, la pièce était tout de même intéressante. Il y avait une espèce de vieux monsieur qui avait perdu son fils, et alors la portière cherchait son chat, que les autres avaient fait un civet avec. Vous comprenez ?

—Pas du tout.

—Je vas mieux vous expliquer ça. C'étaient des coureurs qui l'avaient volé.

—Le chat ?

—Non, l'enfant.

—Ah ! très bien.

—Et quand il arrive, ils étaient en train de le manger.

—L'enfant ?

—Eh ! non, le chat !

—Je n'y suis plus.

Mathurin me regarda avec une pointe de mépris.

—Ils mangeaient le chat !—Alors la portière va les dénoncer parce que s'étaient eux qui avaient fait le coup.—Comprenez-vous, maintenant ?

—Continuez.

—Mais le fils du monsieur aimait la fille de la portière, une jeune ouvrière—gentille, mâtin !—qui s'appelait Jenny ; et Jenny ne l'aimait pas, vu que c'était un lieutenant de vaisseau qu'elle aimait, nommé Arthur. Alors, le frère du vieux monsieur qui lui avait volé l'enfant, rapport à ce qu'il voulait son héritage, s'en va trouver la mère de Jenny, et c'était Arthur qui était le fils du vieux monsieur.

J'étais littéralement abruti. Mathurin triomphait. Il s'épongea le front et continua intrépidement :

—Alors les coureurs boulootent le chat, qui était arrangé en civet, avec des petits oignons, comme je vous l'ai dit, et ils racontent des choses cocasses—ce que j'ai ri !—Mais voilà que le lieutenant arrive. C'était un coup monté, de sorte qu'ils lui dégringolaient tous dessus

—Ah ! très bien.

—Alors, moi, je commence à me manger les poings, rapport aux galons, et que ça n'est pas admissible qu'un de la marine reçoive une raclette avec des pékins.

—Courage ! que je crie — hardi, mon lieutenant !

Croiriez-vous, monsieur, que tous les imbéciles qui étaient dans la baraque se mettent à rire comme des fous ?

—Espère ! quo j' me dis, — quand le lieutenant va être sorti du pétrin, je vas te régler leur compte à ces terriens !

Mais le lieutenant ne sortait pas de son pétrin, au contraire, et même, à un moment donné, il glisse sur le plancher et il se met à appeler au secours. Cré nom ! le sang ne me fait qu'un tour.

—Avez-vous fini, là bas ? — que je crie encore une fois.

Et les autres de rire plus fort. Dame, je ne savais plus où j'en étais !— Et voilà que le lieutenant se met à gémir d'une voix plus faible :

—A moi, mon matelot !

Mon matelot !— Du coup, je bouscule un monsieur qui se trouvait devant moi. J'enjambe les bastingages, je saute sur le pont, et zou ! je te leur y dégringole sur la coloquinte, ah ! nom d'un nom !... Et ar ! et lan ! et v'li, et v'lan, et je relève le lieutenant.

Mais, au lieu de me remercier, — ah bien oui ! — voyez-vous pas qu'y me tombe dessus, lui aussi, lui avec les autres, puis les spectateurs, et des sergents de ville, et des gendarmes, — que ça n'en finissait bientôt plus ? Et des coups de pied, et des coups de poing ! — une grêle, quoi ! — Ah ! quelle tatouille, mon pauvre Mathurin, quelle tatouille ! J'en étais tout cabossé, et ce qu'il y avait de plus embêtant, c'est que je n'y comprenais rien, mais rien de rien !...

—Et que vous n'y comprenez encore rien ?

—Positivement. — Là, là, je crois bien qu'ils étaient un demi-cent en train de me fourbir les entrecôtes.

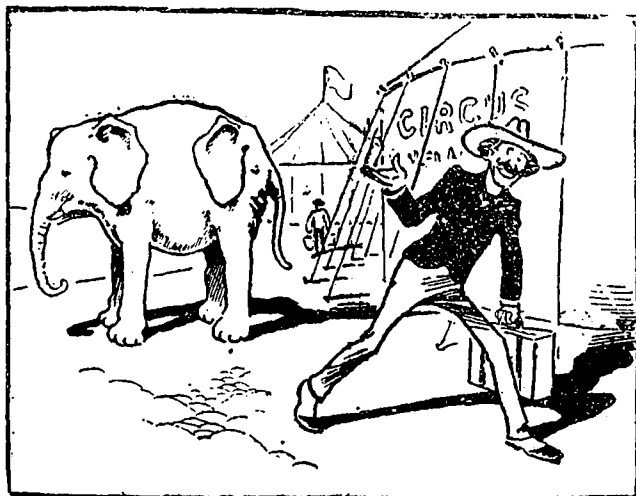
Ma foi, à un moment donné, je fêche une secousse dans le tas, tout s'éroule...

Une ! deusse ! je fonce dans l'espèce de mur en torchis, je passo au travers, je prends ma course, poursuivi par toute la salle, comme un chat à qui qu'on aurait attaché une casserole au bout de la queue, je pique une tête dans le bassin, je file entre deux eaux jusqu'au Neptune, et je m'affale dans le fin fond du gaillard d'avant, où je me mets à faire des réflexions amères, en changeant ma belle chemise empesée, ma redingote et mon pantalon.

Ah ! et puis ça n'est pas la fin de l'histoire : j'attrapai trois cents francs de dommages intérêts, sans compter les bleus et la petite note de l'hôtel ! Aussi pour une bordée à bon marché, ça ne fut pas une bordée à bon marché... Enfin, que voulez-vous ? A vot' santé, monsieur.

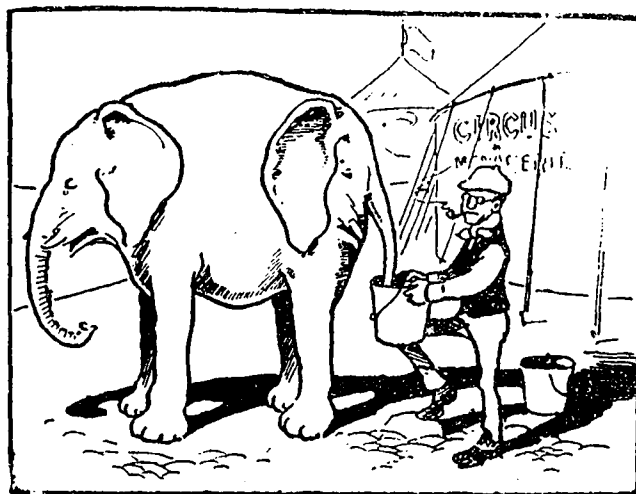
—A votre santé, père Mathurin...

MAXIME AUDOUIN.



II

Après être resté quelque temps en tête à tête, non en tête à queue, avec le susdit Jumbo, voilà l'aspect que présentait l'infortuné pachyderme.



III

Aussi son gardien, ayant voulu l'abreuver, a passé une matinée entière à essayer infructueusement de lui faire absorber sa boisson par un appendice qui n'était nullement préparé à cette fonction.

BIEN RAISON

—Non ! s'écria le jeune vicomte de la Bourseplate, quant à moi, je m'oppose absolument à l'admission de commerçants dans notre cercle.

—Et pourquoi cela ? demande un autre membre.

—J'ai assez de mal comme cela à éviter mes créanciers, et vous voudriez encore les introduire ici !

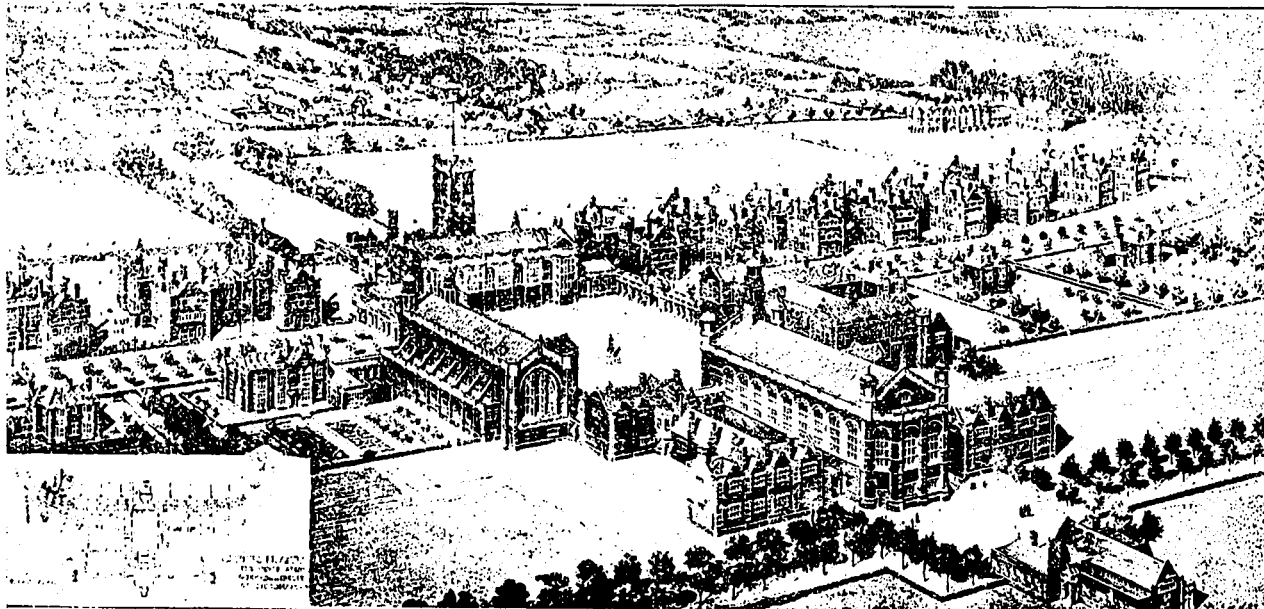
DÉVOTION FILIALE

Le vieux monsieur. — Voyez-vous, mon jeune ami, mon conseil est celui-ci : restez toujours fermement attaché à vos parents...

Le jeune homme. — Soyez tranquille ! Je sais, par expérience, combien il est difficile de se faire nourrir ailleurs que chez eux !

Les dames sont plus adroites que les hommes pour cacher leur cheveu gris et leur calvitie et savent mieux choisir les antidotes ; Le Rénovateur des Cheveux, de Hall, est leur favori.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE NOUVEL HOPITAL DU CHRIST, A HORSHAM.



On tend de plus en plus, dans la construction des hospices, prisons et, en général, de toutes les agglomérations humaines, à se rapprocher du type dit des pavillons séparés, indiqué déjà depuis longues années en France et en Angleterre, mais que des considérations multiples ont, jusqu'à ce jour, empêché de mettre à exécution sur une grande échelle.

On comprend pourtant facilement qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'obtenir l'isolement parfait réclamé par nombre de maladies, si les salles contenant les malades sont superposées et juxtaposées avec cette parcimonie qu'entraîne nécessairement le prix toujours croissant des terrains dans toutes

les grandes villes. De là à reporter à la campagne, dans un site élevé et aéré, la plupart de nos hôpitaux, prisons, collèges, etc., il n'y a qu'un pas à franchir et quand, outre l'exode, hors les villes, de ces foyers pestilentiels que peuvent facilement devenir les hospices, on applique le dispositif des pavillons séparés, on semble devoir être dans les meilleures conditions possibles.

Quand, comme dans l'hôpital dont nous présentons à nos lecteurs les plans et l'aspect général, on aura assigné à chaque groupe d'affections, à chacune des phases même de ces affections, une salle séparée ; quand tous les services, quoique facilement reliables, en tous temps, par des couloirs de visite, pourront être isolés aussi strictement qu'il est nécessaire, la surveillance restant néanmoins unique, il y a tout à parier qu'on aura atteint le *summum* de la perfection indiquée par les spécialistes.

Le nouvel Hôpital du Christ, à Horsham, paraît appelé à remplir tous les desiderata ci-dessus. La pose de la première pierre vient de s'en faire au milieu de fêtes somptueuses, et c'est le Prince de Galles lui-même qui a présidé cette cérémonie.

* *

Une curieuse application de la force d'ascension des aérostats, va être faite près de Munich, à la montagne du Reichenhall, par un syndicat de capitalistes Bavarois.

On sait quelle est l'énorme force ascensionnelle des aérostats, laquelle peut atteindre, si le ballon est gonflé à l'hydrogène pur, 1,200 grammes par mètre cube.

Hors, si l'on suppose, comme dans le cas qui nous occupe, un rail d'acier suivant la ligne de plus grande pente — la plus courte, par conséquent — du bas de la vallée au sommet de la montagne, et, sur ce rail, solidement accroché un récipient creux en tôle auquel s'amarrera le ballon, on comprendra facilement que la force ascensionnelle de ce dernier, déduction faite de son propre poids et de celui des voyageurs et agrès, déterminera, jusqu'en haut de la montagne, le glissement de tout l'appareil sur le rail.

Pour redescendre, la force ascensionnelle étant équilibrée par l'introduction, dans le récipient en tôle, d'une quantité d'eau d'un poids équivalent, la descente se produira doucement, le ballon formant alors frein de retenue.

Dans le cas indiqué, le ballon est calculé d'un cube de 3,000 mètres, laissant net une force ascensionnelle de 300 kilos avec 40 voyageurs ; on voit qu'il faut alors charger d'eau le récipient, suivant la vitesse qu'on voudra obtenir à l'ascension, d'un poids variant entre 0 et 299 kilos.

Pour la descente, la quantité d'eau formant équilibre sera de 301 kilos au moins.

Il est vrai que, dans la pratique, la dilatation et la condensation du gaz du ballon, amenées par les différences barométriques et thermométriques auxquelles il sera soumis, le plus ou moins de vitesse du vent, etc., rendront assez délicat le *pesage* de ce poids équilibrant.

Il y a là, néanmoins, une très intéressante expérience à tenter.

Elle a déjà, sous bien des formes, été indiquée à différentes époques, mais jamais tentative sérieuse n'a été faite et la question reste entière.

* *

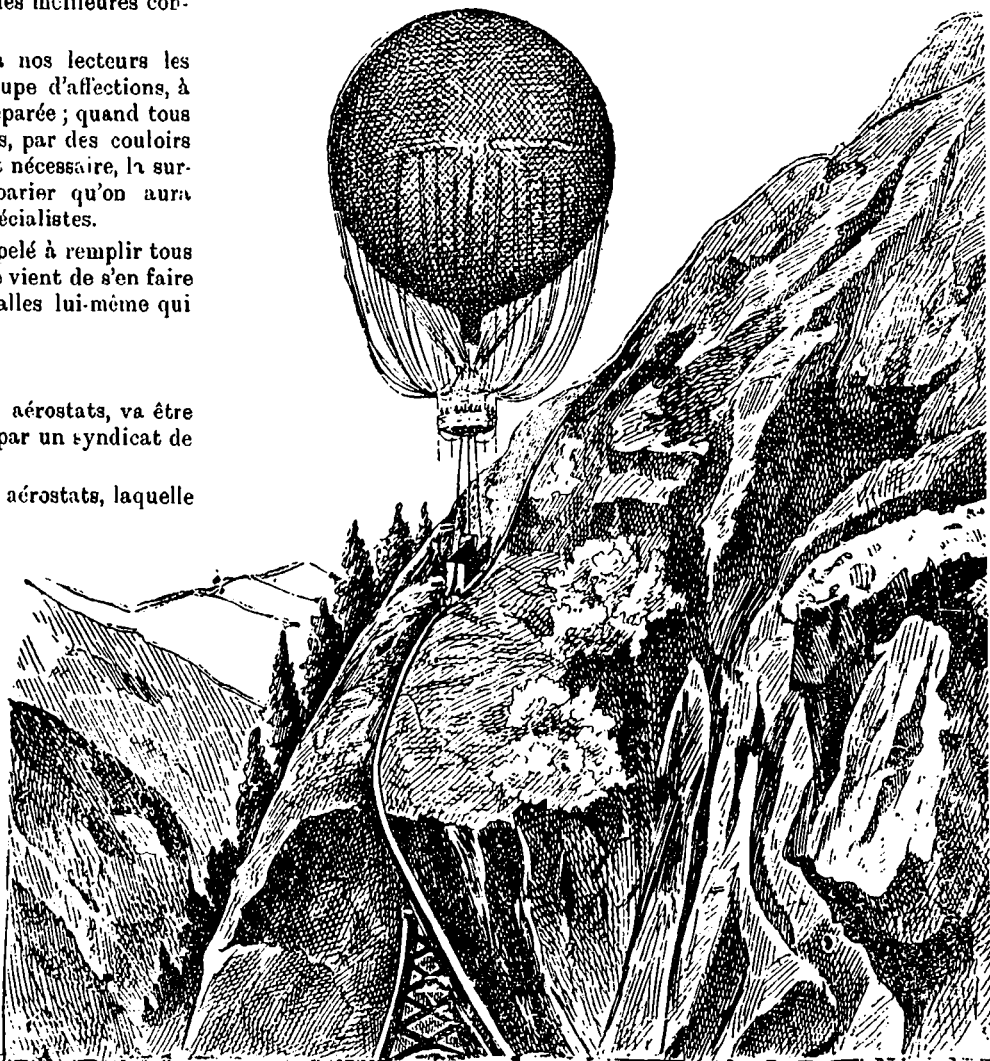
Mr Martel, le savant

Français si connu dans le monde des géologues, vient de découvrir, dans la pittoresque région des Causse, en Lozère, un *aven* ou gouffre qui compte, bien certainement, parmi les plus anciennes grottes naturelles du monde entier.

Avec l'aide de MM. A. Viré et L. Armand, il a fait, au mois de septembre dernier, sur la Causse Méjean, à deux kilomètres et demi au sud du village de la Parade (Lozère), une des plus précieuses découvertes de sa carrière, déjà si brillante, de spéléologue.

Les coupes et plans du dessin ci contre expliqueront suffisamment la forme et la disposition de cet abîme, composé de deux puits verticaux, profonds respectivement de 75 et 87 mètres, qui sont réunis par une vaste grotte de 100 mètres de longueur, 50 de largeur et 40 de hauteur.

La profondeur totale de l'abîme est de 214 mètres (plus de 705 pieds), depuis le bord extérieur le plus élevé de l'entonnoir supérieur, c'est donc le plus profond de France, et le découvreur l'a appelé *Aven Armand*, en



LE BALLON MOTEUR DU REICHENHALL.



GOUFFRE DE L' "AVEN ARMAND".

reconnaissance de l'intelligence et du rare dévouement de son contre-maître, fidèle compagnon de toutes ses expéditions.

Il n'a pas fallu moins de trois jours et beaucoup de manœuvres complexes et dangereuses pour parvenir, à l'aide d'échelles de cordes, au fond du gouffre creusé par l'action érosive et corrosive des eaux de quelque ancien lac de l'époque tertiaire ou quaternaire.

Il est certain que les fouilles ultérieures qui seront certainement faites ramèneront au jour des restes paléontologiques, ossements d'animaux tombés là depuis des milliers de siècles.

La température constatée a été de 7 et 8° centigrades à l'intérieur contre 5° 5 à l'extérieur, et il est certain que l'intérêt scientifique de la découverte de Mr Martel est d'une importance capitale, mais c'est celle pittoresque qui est au-dessus de toute description.

La grotte qui forme la partie médiane du gouffre de l' "Aven Armand" est une merveille à laquelle rien, pas même les étonnantes grottes du Kentucky, ne peut être comparé. Véritable forêt de stalagmites scintillantes dont la hauteur atteint jusqu'à 30 mètres, plus de deux cents aiguilles ou colonnes de carbonate de chaux, rappelant des troncs de palmiers ou des flèches de cathédrale en cristal blanc, forment une végétation absolument intacte, vierge du contact et même du regard de l'homme depuis une longue suite de siècles.

Rien n'a troublé, depuis ces lointaines époques, l'œuvre fantasmagorique des gouttes d'eau d'infiltration qui, sans secours autre que celui de la puissante nature, ont construit ces décors féeriques.

Nulle grotte au monde ne possède le rien de semblable, les plus hautes stalagmites connues, la "Tour d'Agglelek" (Hongrie) et le "Clocher du Dargilan" (Lozère) ne mesurant pas plus de 20 mètres de hauteur.

La remarquable photographie au magnésium de Mr A. Viré, nous permettra de faire admirer aux lecteurs du SAMEDI un petit coin de cet indescriptible ensemble.

Des conventions ont été passées avec le propriétaire de cette huitième merveille du monde afin d'en permettre l'aménagement ultérieur et de permettre aux touristes d'y accéder commodément, à l'aide d'un ascenseur, aussitôt qu'on aura réuni les fonds nécessaires.

Voilà une attraction de plus, lors de la grande affluence de visiteurs accourus en France pour l'Exposition de 1900, attraction à joindre à celles si étonnantes déjà présentées par les admirables gorges du Tarn et de leurs dépendances, Dargilan, Bramabian et Montpellier-le-Vieux.

LOUIS PERRON.

L'imagination est la grande réparatrice, la consolatrice suprême des vicissitudes, des misères, des inégalités de la vie humaine.—OCT. GRÉARD.

UN CHOIX MOTIVÉ

Saint François de Sales, dit-on, voyant un domestique qui pansait un cheval avec beaucoup de soin, lui fit cette question : Mon ami, combien mettez-vous de temps chaque jour pour tonir votre cheval en si bon état ?— Je mets plus de deux heures par jour, lui répondit-il.— J'ai une autre question à vous faire, répondez-moi franchement. Combien de temps donnez-vous chaque jour au soin de votre âme, à la purifier, à la sanctifier ? que faites-vous pour votre salut ?... Le domestique était franc, il répondit naïvement : "Tous les matins, je fais le signe de la croix et je dis un *Pater*, j'y ajoute quelquefois un *Ave*. Le dimanche, je ne manque guère la messe ; mais j'aime les messes qui sont courtes. C'est tout." Le bon saint se contenta de lui répondre : "Mon ami, puisque vous avez si peu de soin de votre âme, et que vous en avez tant pour votre cheval, si je vous appartenais, j'aimerais mieux être votre cheval que votre âme !"

UNE AVOCATE

Le conseil doit examiner, dans une prochaine séance, la demande de Mlle Chauvin.

La question soulevée est évidemment fort délicate. Puisqu'on a admis Mlle Chauvin à la peine, c'est-à-dire aux examens, ne doit-on pas l'admettre à l'honneur, c'est-à-dire à l'inscription au tableau de l'ordre ?

Rappelons que, depuis longtemps, aux Etats-Unis, les femmes sont autorisées à plaider.

Et, de fait, on sait que quelques femmes—nous nous gardons bien de généraliser—savent prendre la parole... et la garder !

En attendant, Mlle Chauvin est la proie des reporters.

Un reporter de l'*Echo* lui a fait subir l'interrogatoire suivant :

—Quelle est votre ambition, mademoiselle ?

—Défendre le veuf et l'orphelin.

—Votre devise ?

—Mon droit.

—Votre proverbe favori ?

—Pas d'effet (oratoire) sans cause (à plaider).

—Quelle œuvre dramatique préférez-vous ?

—Les *Plaideurs*.

—Quel homme politique ?

—Barrot (Odilon).

—Quelle station maritime ?

—Le Palais (Morbihan).

—Quel arbre ?

—L'avocatier.

—Quelle substance chimique ?

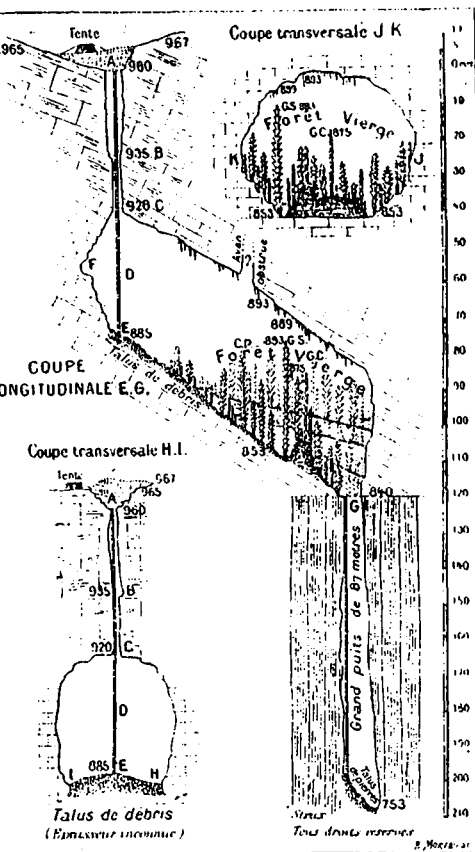
—Le protoxyde de calcium... autrement dit la chaux ! X...

BÉTISIANAS

—Est-ce bien toi, Calino, qui a fait mettre de la paille devant ta maison ?

—Oui, ma femme est bien malade.

—Ah ! pauvre ami ; ne manque pas de lui présenter, ce soir, toutes mes condoléances !



COUPES LONGITUDINALE ET TRANSVERSALE.

—Pux pas ! Elle est à Cannes.

IL NE POUVAIT SE PRONONCER

Emile.—Charmante, Mlle Beaudet ; elle a un menton délicieux.

Gustave.—Je ne saurais le dire, car je ne l'ai encore pu examiner au repos.

EMBALLLEMENTS D'UN CYCLISTE

—En Suisse ! Mes félicitations ! Et qu'est-ce qui vous a le plus frappé, par là-bas ?

—J'y ai fait un record de cent soixante-trois kilomètres sur un terrain plat, de toute beauté !

CE QU'IL FERAIT

Rouveau.—Si vous étiez dans mes bottes, Rouveau, que feriez-vous ?

Rouveau.—J'irais très vite à la recherche d'un cirer de bottes.

SUIVANT LE TEMPS

Mlle Lucie (5 ans).—Oh, papa, quand est-ce que tu vas m'acheter un petit frère ?

Mlle Lucie (20 ans).—Oh, papa, quand donc m'achèterez-vous un petit mari ?

EN TEMPS D'ÉLECTION



SIÈGE CONTESTÉ.

RESPECT DES CHOSES

Je respecte toutes les choses.
Tout ce qui vit, tout ce qui croit,
A mes yeux possède le droit
De subir ses métamorphoses,
Sans que ma main obéissant
Au méchant caprice d'une heure,
Vers la mort ou pire ou meilleure
Aide son effort incessant.

J'admets très bien qu'au pied de l'arbre
Les mousses poussent à leurs grés,
Je n'empêche point que le marbre
Soit abrité par les cyprès.
Je permets que les giroflées
De fleurs d'or émaillent nos murs,
Et j'aime à voir, dans les vallées,
Frémir les blés quand ils sont mûrs.

J'ai peur en touchant un brin d'herbe
— Peut-être rira-t-on de moi ! —
L'effrayer un je ne sais quoi
Qui me semble doux et superbe.
Dans l'humble plante je crois voir
Une âme encore à son aurore,
J'ai hâte de la voir éclore
Pour apprécier son pouvoir.

J'ai cueilli bien des fleurs sans doute
Un peu sous tous les horizons,
Car j'ai suivi plus d'une route...
Mais j'avais alors mes raisons ;
C'est que leur tige parfumée
— Branches de roses ou d'œillets —
Devait — destin que j'enviais ! —
Dormir sur le sein de l'aimée.

Devant les joyeux nids d'oiseaux
Quand je passe, je fais silence,
Et mon cœur est sans violence
Devant les plus frêles roseaux.
Je n'ai jamais aimé la chasse,
La pêche est pour moi sans attrait,
Et je passe dans les forêts
Sans qu'un meurtre y laisse sa trace.

Que peut dire, en somme, ici-bas
On commence et finit la vie ?
Tout semble livrer des combats...
Toute chose est inassouvie...
Sais-je si moi-même autrefois
Je ne fus pas fleur, arbre, insecte ?
Et c'est pourquoi je vous respecte,
Herbe des champs, oiseaux des bois !

FERDINAND HUARD.

CAUSERIE

SUR L'HOMME — (Suite)

Mon cher SAMEDI,

Des sept défauts de l'homme, l'*Egoïsme* en est le troisième et il est cousin au premier degré avec l'avarice.

L'avare sait qu'il aime son bien, et tout ce qu'il craint est de se le voir enlever.

L'égoïste, lui, voit son avantage dans le mal, mais se cache pour faire ses mesquineries et se garde bien de laisser voir son faible. D'ordinaire il est curieux et voudrait tout voir, tout entendre et tout connaître le premier, le seul ! Occupe toujours les places d'honneur, pose en connaisseur, fait à lui seul la conversation partout où il se trouve ; se nomme, se sert, se case toujours le premier, sans s'inquiéter des autres ; tout pour lui, tout en lui !...

Il aime à faire bonne figure devant les étrangers, au foyer c'est la terreur. La pauvre femme a pris quelques années ; lorsque le temps et les épreuves ont flétri tant soit peu les attraits des premiers beaux jours, c'est alors qu'elle voit chez cet homme le naturel revenir au galop ! Tout se ferme à clef en guise d'économie ; tout se compte et se pèse ; les soirées, les théâtres, les plaisirs ne figurent plus dans le programme, les temps sont changés, a dit Racine, ménageons ! ménageons !...

De quoi boire et de quoi manger sont tout ce qu'il faut pour une femme, ainsi qu'un juste salaire pour servir monsieur qui n'est plus qu'un pensionnaire chez soi ; il ne vient qu'aux heures des repas ; s'absente parfois et arrive très tard le soir. — Diantre où va-t-il ? que fait-il ? ses occupations en

seraient-elles la cause ?
Non — l'excuse.

Un dîner aux petits plats le réconforte, au restaurant ; seul au théâtre, il se délecte d'un opéra ; au club, rencontre des amis, joue aux cartes, etc., etc., tout ça pour économiser ! — sans doute.

Arrivé chez lui, il aime à se faire plaindre et à se faire chouchouiller par sa femme qui a eu soin des enfants, du ménage, de la poste et du téléphone, bien souvent, pour lui, qui a fait une si grosse journée... d'ouvrage !...

L'égoïsme chez l'homme est dû à déraciner ; il naît, d'ordinaire, dès le bas âge et, malheureusement, ne meurt qu'avec lui ; il peut sembler disparaître pour un temps, mais ce n'est qu'une vague qui tombe pour en laisser former une autre.

(A suivre.)

JOE.

QUI L'AURAIT CRU

Le professeur (distract) — Enchanté de vous voir, Mademoiselle, depuis tant d'années que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

Mme Cinquantaine (pincée). — Je ne suis plus demoiselle, Monsieur, et depuis longtemps, déjà, je me suis mariée.

Le professeur (de plus en plus distract). — Mariée ! Ah, qui aurait pu penser cela.

TOUS PAREILS

Mme Smith (qui attend son amie pour sortir en ville). — Ah, ma chère, comme votre mari s'habille tranquillement ; ce n'est pas comme le mien qui peste chaque fois à faire fuir un bataillon.

Mme Bouleau. — Vous croyez cela, vous ? Il faudrait que vous l'entendiez quand il ne trouve pas son col ou son bouton.

DANS LE DOUTE

Le juge. — Mademoiselle Vieillebique, dans quelle année êtes vous née ?

Mlle Vieillebique (minaudant). — Dans l'année 1876, Votre Honneur !

Le juge. — Avant ou après Jésus Christ ?

IL COMPRENAIT CELA

Le petit Anatole (que le bébé ennuyait profondément). — Dis, maman, le bébé il vient du ciel, n'est-ce pas ?

La maman. — Oui, mon chéri.

Le petit Anatole (après réflexion). — Dis, maman ?...

La maman. — Qu'est-ce donc, encore ?

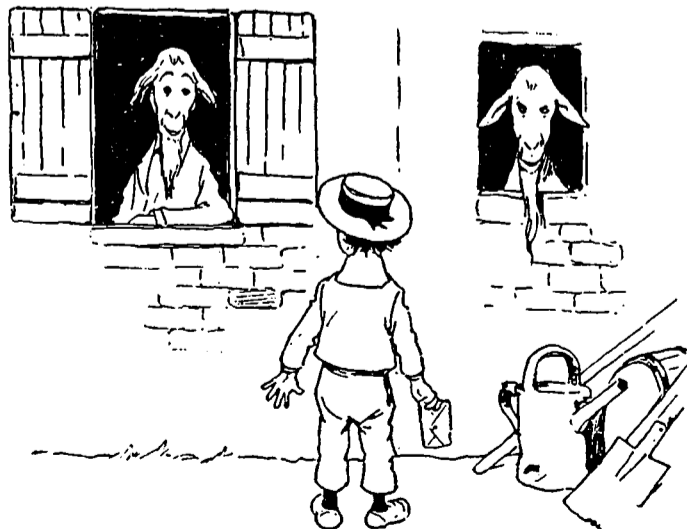
Le petit Anatole (d'un ton pénétré). — Je comprends bien à présent que les anges l'aient jeté de hors.

UN VRAI AMI

Rouleau. — Ce laitier est donc l'un de vos amis ?

Bouleau. — Lui ! je crois bien. Trois fois par semaine, au moins, c'est lui qui trouve, pour moi, le trou de la serrure.

OU L'AUTEUR EST EMBARRASSÉ



Pitouche. — Et papa qui me dit : Va vite porter cette lettre-là à ce vieil âne de Baptiste ! Lequel des deux est-ce bien ?

PAS DE CRAINTES



Madame Bouleau. — N'avez-vous jamais de craintes au sujet de votre mari ? Toujours sur l'Océan, j'aurais des peurs mortelles, moi !

Madame Rouleau. — Mais, ma chère, il est assuré !

LA MORT DU CHEVRIER

L'ombre envahissait la vallée et la tristesse du soir accentuait davantage la mélancolie de l'automne. Le vent des glaciers soufflait à travers les sapins, et les gémissements plaintifs de la forêt répondaient au grondement monotone des torrents.

Le petit chevrier arrivait au village, menant devant lui son troupeau bêlant, dont les clochettes et les grelots avaient un tintement clair et mélodieux. Il allait tristement, tandis que les femmes et les jeunes filles venaient prendre leurs chèvres au passage, et, au lieu de chanter des airs montagnards, comme il le faisait au dernier printemps, il baissait la tête et marchait sans voir.

« Tu es fatigué, Joset ? » dit une femme.

Et comme le petit ne répondait pas :

« Tu sais bien que c'est la mort de sa maman qui le tourmente, le pauvre ! » fit une autre femme qui regardait avec attendrissement le jeune berger.

Quand les femmes et les jeunes filles eurent repris leurs chèvres pour les mener à l'étable, et que le pauvre enfant se trouva seul, il se dirigea lentement vers l'église, dont l'humble clocher se dressait au milieu des chalets du village.

Il entra dans le cimetière, comme on sonnait l'Angelus, et, suivant un étroit sentier qui serpentait à travers les tombes, il vint s'agenouiller, comme il le faisait tous les soirs, devant le tertre fraîchement remué où l'on avait enterré sa mère.

Sur ce tertre il y avait une misérable croix de bois faite d'une branche de sapin, et, devant cette croix, on voyait des fleurs fanées, les dernières que l'orphelin avait déposées.

En récitant ses prières il se désolait de ne plus trouver des fleurs dans les alpages.

Pendant tout l'été, il n'avait cessé d'entretenir la chère tombe de bouquets fraîchement cueillis sur les sommets où il menait paître ses chèvres. Il y avait apporté des lis de montagne dont les fleurs délicates ressemblent à des orchidées, des roses des Alpes, dont la couleur est si éclatante, et des campanules du bleu le plus tendre qu'il se puisse voir.

Mais la bise glacée de l'automne avait flétri les dernières fleurs et encore aujourd'hui il avait en vain cherché dans les prairies et dans les bois.

Il avait bien aperçu une belle touffe de roses des Alpes, qui était admirablement abritée du vent et qui, par miracle, avait résisté aux intempéries de la saison. Mais c'était sur un rocher escarpé, pour ainsi dire inaccessible, qui avait déjà causé la mort d'un chasseur de chamois. Il ne fallait donc pas y songer.

Cependant le petit berger, regardant autour de lui, dans le demi jour du crépuscule, voyait les autres tombes bien entretenues, ornées de croix de granit plantées d'immortelles ; et, vraiment, le bouquet fané qui gisait devant la misérable croix de bois faisait triste figure au milieu de ces tombes.

Maintenant, le petit berger avait les yeux pleins de larmes en songeant à cela, et alors il s'arma de courage et résolut d'aller, le lendemain, cueillir pour sa mère la belle touffe de roses qu'il avait aperçue sur une roche escarpée.

Les dernières lueurs du jour pâlissaient à l'horizon, et la nuit se faisait noire dans cette vallée profonde, qui semblait retirée du monde au milieu de ses hautes montagnes.

Le pauvre chevrier s'était levé, mais il ne pouvait se décider à quitter la tombe de sa mère.

« Était-ce un pressentiment ? Pensait-il qu'il trouverait peut-être la mort en allant cueillir cette touffe de roses des Alpes et qu'il ne reviendrait plus au cimetière ? ou bien oubliait-il l'heure sous le poids de sa tristesse et de ses rêveries ? »

Des jeunes gens, qui allaient en veillée et qui passaient près de là en chantant à pleins poumons, le rappèrent à la réalité, et il songea qu'on l'attendait dans un chalet voisin et qu'on serait inquiet de lui, s'il tardait plus longtemps à venir. Alors il s'éloigna à regret, et, sortant du cimetière, il s'achemina, dans la nuit, vers le chalet où il devait trouver l'hos-

pitalité que les montagnards donnent tour à tour au chevrier du village.

Quand il entra, il n'y avait plus personne à la cuisine, qu'une petite lampe antique éclairait à peine. La longue table de bois était desservie ; quelques tisons épars fumaient encore dans la cendre, sur la large dalle de l'âtre.

Dans la chambre voisine, on entendait la voix frêle et tremblante d'un vieillard, qui contait une légende, au milieu d'un grand silence.

Comme le chevrier faisait claquer la lourde porte de chêne en la refermant, une paysanne sortit de la chambre et lui dit qu'elle avait tenu son souper au chaud.

« Pauvre petit, fit-elle, tu trouveras le farçon dans la marmite au feu.

— Merci, bonne dame, » répondit le petit pâtre en se penchant vers l'âtre pour prendre le farçon.

La paysanne mit sur la table une tomme et un pot de cidre et rentra dans la chambre, où le vieillard à la voix frêle et tremblante contait une légende aux jeunes gens et jeunes filles qui étaient venus en veillée.

Le chevrier s'assit sur un escabeau, mais il était trop triste pour songer seulement à souper. Comme une paix profonde régnait au dedans et au dehors, il entendait, à travers la mince cloison de bois, le récit du vieillard.

C'était une histoire du temps passé, et en l'écoutant le pauvre Joset sentait son cœur battre d'émotion.

Le vieillard racontait en effet la vie d'un berger du pays, orphelin, comme le petit chevrier, qui avait été récompensé par le ciel de l'amour qu'il avait toujours conservé pour sa mère. Quand il gardait les troupeaux dans la montagne, l'ombre de sa mère lui apparaissait souvent, au milieu des sapins, dans la brume du soir.

Le pauvre enfant se disait qu'il méritait bien que le ciel le récompensât de même.

Quand vint l'heure de dormir, Joset monta dans la grange, se coucha sur un tas de foin, car il n'y a pas de lit pour le chevrier, dans le chalet d'un pauvre montagnard.

Et, enfoui dans ce foin qui fleurait bon, il eut un beau rêve.

Dans son sommeil, il vit tout à coup la toiture disparaître par enchantement, et aussitôt la grange s'illumina d'une vive clarté.

En même temps un ange éblouissant descendait du ciel, soutenu dans l'air par de grandes ailes blanches, et, s'arrêtant près du petit pâtre qui tendait ses bras vers lui :

« Espère en Dieu ! lui dit-il d'une voix mélodieuse. Si tu vas cueillir cette belle touffe de roses des Alpes que tu as aperçue sur un rocher escarpé, tu seras récompensé de ton courage et de ton amour pour ta mère, car tu la verras aussitôt ! »

A peine avait-il prononcé ces paroles que l'ange resplendissant de lumière et de beauté, remonta vers le ciel dont les étoiles brillaient d'un éclat inaccoutumé.

A ce moment Joset se réveilla brusquement, mais la vision s'était évanouie, et il se retrouva dans la nuit, sous le toit misérable dont les tavillons mal joints



Il tomba mort au pied du rocher. (P. 10, col. 2.)

laissaient pénétrer la froidure des glaciers.

C'est le petit jour. Les lueurs blafardes du matin envahissent la grange, et l'Angelus retentit dans la vallée en notes claires, que l'écho répète au loin.

Le chevrier se lève à la hâte, et, comme il a encore dans les yeux l'apparition de l'ange éblouissant et qu'il lui semble toujours entendre les douces paroles de sa voix mélodieuse, il pense qu'il va voir sa mère, et son cœur est plein d'espoir. En descendant de la grange il prend son bâton et son sac, et s'en va.

Il court à une maison amie où on lui gardait ses hardes, et revêt ses plus beaux habits.

Les braves gens de la maison s'étonnaient du soin qu'il prenait de sa toilette.

« Où vas-tu, Joset, beau comme ça ? » lui demandaient-ils.

Mais le pâtre ne disait mot. Il pensait qu'on rirait de lui s'il parlait de l'ange qui lui était apparu pendant la nuit.

Quand il traversa le village, en cornant pour appeler ses chèvres, les commères étaient surprises de le voir ainsi endimanché. On l'interrogeait encore, mais il n'entendait pas et marchait d'un bon pas, plein de son rêve.

“ Le pauvre enfant ! ” dit une femme.

Il passa et bientôt il disparut au tournant du chemin.

Le soleil se levait au-dessus des neiges, et ses pâles rayons d'automne se répandaient en reflets nacrés sur les glaciers environnants.

Quand le berger fut sur la montagne, il monta aussitôt vers le rocher escarpé où il avait vu la veille une belle touffe de roses des Alpes.

Les fleurs étaient toujours fraîches, et il pensait que c'était vraiment miracle en cette saison.

Sans hésiter, sans réfléchir, il escalada la roche, et ses chèvres, qui ne pouvaient le suivre, le regardaient en bêlant.

Il grimpa en s'aidant des pieds et des mains, et lorsqu'il parvint enfin à la touffe de roses, il était tout ensanglanté et ses habits étaient en lambeaux.

Il tenait déjà les roses quand, tout à coup, il glissa et fut précipité dans l'abîme... Il tomba mort au pied du rocher, au milieu de ses chèvres.

Le pauvre enfant s'en fut rejoindre sa mère au ciel, et ce fut ainsi que se réalisa la prophétie de l'ange qui lui était apparu en songe.

HENRI LATOUR.

FEUILLETON DU “SAMEDI”

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

PREMIÈRE PARTIE

X

(Suite)

— Rien de plus facile à expliquer. Depuis huit jours j'ai beaucoup couru, et j'ai vu à peu près toutes mes anciennes amies. Je leur ai dit à toutes que je connaissais une dame riche, très charitable, qui s'intéressait particulièrement aux malheureuses qui avaient commis une faute, et aux jeunes femmes abandonnées et je les priai en même temps si elles en connaissaient, de me donner leur adresse. Elles m'en indiquèrent plusieurs ; mais après m'être renseignée, je me disais chaque fois : Ce n'est pas cela. C'est hier qu'une autre femme, une ouvrière en passementerie, que j'ai connue autrefois, m'a parlé de Gabrielle Liénard. J'ai tenu à voir immédiatement cette jeune femme, et après avoir causé assez longuement avec elle, j'ai acquis la certitude que mes recherches étaient enfin terminées.

— Tu t'es présentée chez elle au nom de la dame riche, très charitable ?

— Naturellement. J'ai voulu lui remettre une petite somme ; mais elle est fière, la petite ; elle a refusé de l'accepter en me disant que, pour le moment, elle pouvait suffire à ses besoins par son travail — Ce sera donc pour plus tard, ai-je répondu. Puis je lui ai promis une layette complète, et je lui ai dit qu'elle ne devait avoir aucune inquiétude, que je reviendrais la voir souvent et qu'elle ne manquerait de rien.

— Tout cela est parfait, mais pas suffisant ; elle peut nous échapper au dernier moment ; il faut donc prendre nos précautions contre toute mésaventure.

— J'attends tes ordres.

— Je réfléchirai, et demain je te dirai ce qu'il faudra faire. Est-ce que tu n'as rien appris sur le passé de cette jeune femme ?

— Rien. J'ai essayé de la faire causer, impossible de lui arracher un mot. En ce qui concerne sa famille, les personnes qu'elle connaît, ce qu'elle faisait avant de venir se cacher avenue de Clichy, elle n'est pas seulement réservée, elle est muette.

— Il faudra obtenir toute sa confiance, car il est nécessaire que nous connaissions son histoire.

— Je ferai pour le mieux.

— Allons, tout va bien, dit Durand ; mais nous sommes loin encore du succès. Pour que rien ne vienne le compromettre, il faut qu'avant un mois la jeune femme soit entièrement en notre puissance. Par quel moyen ? Je vais le chercher, et je le trouverai.

Vous connaissons bientôt le résultat des réflexions de Durand et ce que son cerveau, si bien organisé pour le mal, et si fertile en expédients et en combinaisons ténébreuses, aura imaginé.

Ainsi que le constatait le livre du logeur, la jeune femme de l'avenue Clichy se nommait réellement Gabrielle Liénard. Mais, comme la complice de Durand en avait eu la pensée, elle n'avait pas dit la vérité en déclarant que le lieu de sa naissance était Paris.

Gabrielle Liénard était née à Orléans. Avec de l'ordre, de l'économie, une grande régularité dans l'existence, de l'activité et du travail, ses parents étaient parvenus à se faire citer parmi les notables commerçants de la fortune, lorsque, malheureusement pour Gabrielle, sa mère mourut presque subitement.

Les gens qui connaissaient la famille Liénard prétendirent que le chagrin n'était pas étranger à la mort de la mère de Gabrielle. — Le mal qui l'a tuée était en elle depuis longtemps, disait-on ; elle adorait sa fille unique, et c'est dans l'intérêt de sa chère Gabrielle qu'elle gardait le silence et ne se plaignait jamais.

Alors on racontait que M. Liénard, après avoir été si longtemps le modèle des maris, s'était éloigné de son ménage et avait même, par sa négligence, assez gravement compromis la prospérité de ses affaires commerciales.

Ces bruits divers trouvèrent peu d'incrédules, car les apparences semblaient les justifier.

Du reste, M. Liénard ne tarda point à donner raison à ceux qui affirmaient que sa femme avait été précipitée dans la tombe par suite de l'injure faite à sa dignité d'épouse et de mère. Au bout de quelques mois de veuvage, personne ne pouvait plus douter qu'il n'y eût des relations très intimes entre M. Liénard et une jeune veuve, et nul ne fut étonné lorsque, après un an écoulé, la dite veuve devint madame Liénard et prit, dans la maison du commerçant, la place de la défunte. Gabrielle avait alors quinze ans. Elle était dans un pensionnat, où elle recevait une instruction et une éducation en rapport avec la dot que sa pauvre mère avait espéré pouvoir lui donner quand arriverait le jour de la marier et de l'établir.

Peu de temps après son mariage, madame Liénard seconde pensa à la jeune fille et dit à son mari :

— Je suppose que vous ne voulez pas faire de votre fille une paresseuse ; elle a quinze ans ; le moment de travailler et d'apprendre le commerce est venu pour elle.

— Oui, répondit M. Liénard ; vous êtes maintenant la mère de Gabrielle ; décidez et faites ce que vous jugerez convenable.

Le lendemain, la première et la plus ancienne demoiselle du magasin fut congédiée. Elle était cependant très capable et pleine de zèle ; mais, en raison des services déjà rendus, elle avait une certaine autorité dans la maison, et cela offusquait madame Liénard.

Gabrielle fut retirée de pension, et vint occuper chez son père une place, — la dernière, — de demoiselle de magasin.

Tout alla assez bien pendant quelque temps ; mais, comme cela arrive trop souvent, hélas ! madame Liénard prit sa belle fille en aversion et chercha toutes les occasions de la froisser dans ses sentiments les plus chers, de l'humilier, de la rudoyer, et quand les occasions ne se présentaient pas, elles les faisaient naître.

La jeune fille était douce, très docile et pleine de bonne volonté. Madame Liénard lui trouvait un caractère détestable ; toutes les qualités de la pauvre enfant se transformaient à ses yeux en d'incorrigibles défauts. Usant de la funeste influence qu'elle avait sur le commerçant, elle parvint à détruire l'affection que le père pouvait avoir pour son enfant.

Gabrielle s'aperçut bientôt qu'elle ne devait plus compter sur l'appui de celui dont le devoir était de la protéger. Ce fut pour elle une nouvelle et grande douleur.

Nous ne dirons pas tout ce que la jeune fille eut à souffrir ; c'est l'histoire malheureusement trop commune d'un enfant victime d'une marâtre.

N'osant se plaindre, ni se défendre, ce qui d'ailleurs eût été inutile, elle supporta avec une patience angélique, pendant plus d'un an, toutes les grossièretés, toutes les injures, tous les mauvais traitements d'une tyrannie odieuse...

A la fin elle se trouva à bout de force et sentit qu'une telle existence n'était plus possible.

On lui répétait si souvent : — Je vous ai donc toujours devant les yeux, vous ne me débarrassez donc pas bientôt de votre présence ? — que sa pensée et ses regards se tournèrent vers Paris.

— Oui, partir, c'est la délivrance, se dit-elle.

Un matin, elle rassembla les effets et le linge qui lui appartenaient et en fit deux paquets. Le soir, après la fermeture du magasin, pendant que M. Liénard et sa femme étaient au théâtre, elle alla chercher un commissionnaire et le chargeant de ses paquets se rendit avec au chemin de fer. Le lendemain matin elle était à Paris chez une dame qui avait eu autrefois des relations d'amitié avec sa mère.

Mais les braves gens chez qui elle était descendue n'avaient pas de fortune et étaient trop étroitement logés pour pouvoir lui donner asile au delà de quelques jours. Il était urgent qu'elle trouvât une place. On chercha. Au bout d'une semaine elle entra dans une maison de commerce de la rue Montmartre, aux appointements modestes de cinquante francs par mois. On ne lui avait pas

dit, — ces choses-là ne s'avouent point, — qu'on l'acceptait surtout à cause de sa remarquable beauté.

À Paris, les chefs de maisons choisissent généralement leurs demoiselles de magasin ou de comptoir parmi les plus jolies. Comme au théâtre, où la beauté des artistes n'est pas le moindre attrait qu'on offre aux spectateurs, un établissement, magasin ou boutique, est une autre scène où la jeunesse, la grâce, la beauté sont une raison du succès. La demoiselle y joue en quelque sorte un rôle d'enseigne.

Certes, la position de Gabrielle n'avait rien d'enviable. Avec cinquante francs par mois, après avoir prélevé d'abord vingt francs pour sa chambre, puis le blanchissage des jupons, des cols, des manchettes, etc., sans compter les bottines, les chapeaux qu'il faut forcément remplacer, nous laissons deviner au lecteur ce qui lui restait pour vivre.

Heureusement la pauvre petite avait sa bourse de jeune fille ; trois cents francs en pièces de vingt francs. En pensant à sa mère, elle aurait pu se rappeler en quelles circonstances chacune de ces pièces d'or lui avait été donnée.

Gabrielle fit ce calcul qu'en étant bien économe, elle pourrait passer une année sans avoir à s'imposer de trop grandes privations.

—Après, pensa-t-elle, il est impossible qu'on n'augmente pas mes appointements.

Au bout d'un an, en effet, comme on était très satisfait de ses services, on lui donna vingt francs de plus par mois. Ce fut pour elle une déception, car elle avait espéré une récompense mieux proportionnée aux services qu'elle rendait. Mais on n'arrive pas si vite à la fortune, et Gabrielle ne savait pas encore qu'il y a des gens qui se font une loi d'exploiter habilement l'intelligence et le travail d'autrui.

Dans les premiers temps elle avait écrit à son père pour lui donner des explications sur sa fuite d'Orléans, et lui dire qu'elle était placée à Paris dans une maison de commerce où elle se trouvait, sinon très heureuse, mais tranquille.

Cette lettre, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième, écrites à deux mois d'intervalle, étaient restées sans réponse.

Gabrielle avait beaucoup pleuré et finalement compris qu'elle n'avait plus rien à espérer de son père, dont le cœur lui était complètement fermé.

Elle se vit abandonnée, seule au monde, n'ayant aucune expérience de la vie, et personne pour la diriger et lui donner de bons conseils afin de la prémunir contre certains dangers ; c'était un malheur. Et puis elle était jeune, jolie et sage. Autre malheur dans sa situation.

Le danger était autour d'elle, le mal la guettait. Elle devait être fatalement une de ses victimes.

XII

Si sage et si réservée que fût Gabrielle, il ne lui était guère possible, à son âge, de vivre comme une recluse et de repousser les avances amicales qu'elle recevait des autres demoiselles de magasin, ses compagnes. Son cœur absolument vide, avait un immense besoin d'affection, et elle ne crut pas trop faire en donnant toute son amitié en échange des prévenances dont elle était l'objet. Elle se lia intimement avec plusieurs de ses camarades, évidemment beaucoup moins inexpérimentées qu'elle.

Après avoir résisté d'abord à leurs sollicitations, elle finit par consentir à sortir avec elles le dimanche et souvent aussi, le soir, après la journée de travail.

De temps à autre, le dimanche, on allait au spectacle, aux petites places, ou bien on faisait une promenade joyeuse aux environs de Paris où il y a de si coquettes maisons, tant d'animation, de bruit, de gaieté, de verdure et de sentiers fleuris.

Dans la semaine, on se promenait sur les boulevards et on éprouvait du plaisir à s'arrêter devant les étalages brillamment éclairés des boutiques où il y a tant de jolies choses. On allait aussi aux Champs-Élysées. Quand on est resté enfermé douze heures entre un comptoir et des rayons de marchandises, c'est si bon de respirer le grand air et d'entendre le vent causer dans les feuilles, surtout quand le temps est doux et que le firmament est constellé d'étoiles.

D'autres fois on allait au bal. Ne faut-il pas qu'on varie les plaisirs ? On est jeune, il faut tout voir, tout connaître. On se rendait à Valentino, à la Redoute, au Château-Rouge ou à l'Élysée.

Gabrielle n'osait pas danser ; mais elle voyait sauter les autres ; cela l'intéressait et l'amusait.

Elle avait remarqué non sans étonnement, mais en y attachant trop peu d'importance, que ses amies, soit qu'elle allassent à la campagne, au spectacle ou au bal, rencontraient toujours les mêmes jeunes gens pour les accompagner. Assurément, il y avait entente ; elle n'en pouvait douter.

Elle avait également remarqué que, partout où elle allait, elle était très admirée. Elle se savait jolie et elle ne s'étonna ni ne

s'effraya d'attirer ainsi l'attention des hommes. Et pourtant ces remarques étaient autant d'avertissements. Le danger se montrait à elle. Elle ne le voyait point.

Un soir, à Valentino, pendant que, comme d'habitude, assise sur une baquette, elle regardait les autres s'amuser, un jeune homme vint se placer près d'elle. C'était un fort beau garçon de vingt-huit à trente ans, grand bien fait, de bonne mine, très bien mis, ayant le regard intelligent et doux, et les manières distinguées.

Il lui adressa la parole avec beaucoup de politesse et d'une voix légèrement émue. Elle ne crut pas mal faire en lui répondant. Ils causèrent assez longuement, mais de choses qui n'étaient point de nature à effaroucher Gabrielle.

Elle rentra dans sa petite chambre en pensant au bel inconnu du bal, et, elle laissa échap-pier ces paroles :

—Il est vraiment fort bien !

Le lendemain elle pensa encore à lui. Jusque-là, rien de grave. Une jeune fille rencontre un jeune homme qui lui plaît, elle pense à lui pendant deux jours, et comme elle ne le revoit plus, l'impression s'efface. Mais, le troisième jour, Gabrielle reçut une lettre qui contenait, en des termes d'ailleurs très convenables, une brûlante déclaration d'amour.

En lisant cette lettre, elle devint toute tremblante et son cœur battit violemment.

—Ah ! je ne lui répondrai pas ! s'écria-t-elle.

Mais, au lieu de déchirer la missive, elle la plaça précieusement dans un petit coffret.

—Qui donc lui a donné mon adresse ? se demanda-t-elle. Ah ! je me rappelle : il est sorti du bal en même temps que moi, il m'a suivie !

Son trouble était grand, et elle eut de la peine à se remettre de son émotion.

—C'est fini, se dit-elle, je ne sortirai plus avec mes amies.

Malheureusement, elle prenait trop tard cette sage résolution.

Quelques jours après, ne l'ayant plus rencontrée ni à Valentino ni ailleurs, le jeune homme vint à son magasin, où il fit diverses emplettes. La pauvre Gabrielle ne sut pas même lui cacher son trouble, et en s'imaginant qu'on allait deviner que ce nouveau client venait dans le magasin pour elle, elle sentit le rouge envahir ses joues monter jusqu'à son front. Le jeune homme reparut au bout de deux jours et il revint encore plusieurs fois. Il s'adressait toujours de préférence à Gabrielle. Alors, il fallait vaincre son émotion, l'écouter, lui montrer ce qu'il demandait, vendre et braver les sourires mystérieux de ses malicieuses compagnes.

Ce manège du jeune homme dura plus d'un mois, et ce temps fut un long supplice pour Gabrielle. Un soir, comme elle allait rentrer chez elle, elle le trouva qui l'attendait à la porte de l'hôtel où elle demeurait.

—Oh ! monsieur, lui dit-elle, je vous en prie, ne venez plus au magasin.

—Exiger cela de moi serait de la cruauté, répondit-il, puisque c'est là seulement que je puis avoir le bonheur de vous voir.

Gabrielle ne trouva rien à répliquer. Elle baissa la tête. Il lui prit le bras et le passa doucement sous le sien. Elle n'opposa aucune résistance. Sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle se mit à marcher à côté de lui, prêtant l'oreille à ses protestations passionnées. Ce fut la vieille histoire, Gabrielle, sans un conseil, sans un appui, se trouva bientôt désarmée devant l'amour que lui témoignait le jeune homme et elle consentit à un mariage secret. Pendant trois mois Gabrielle vécut dans l'enivrement et au milieu des éblouissements de l'amour qui rayonnait en elle. Mais le réveil vint et il fut terrible.

Un jour, Gabrielle attendit vainement M. Octave Longuet, c'est le nom que le jeune homme s'était donné.

—Quelque chose d'imprévu l'aura retenu, pensa-t-elle ; demain il m'écrira.

La lettre espérée et désirée n'arriva point. Le troisième jour elle était dévorée d'inquiétudes.

—Mon Dieu, se disait-elle, que lui est-il donc arrivé ? Oh ! il faut qu'il soit malade, gravement peut-être.

En se faisant violence, elle eut le courage d'attendre encore deux jours. Mais elle ne pouvait rester plus longtemps dans une incertitude qui la tuait.

Elle courut à l'hôtel où il demeurait.

—M. Octave Longuet est parti depuis huit jours, lui répondit-on.

Parti ! ce mot la frappa en pleine poitrine comme un coup de massue. Elle pâlit, un nuage passa devant ses yeux, ses jambes fléchirent. Elle crut qu'elle allait tomber. Mais, se roidissant aussitôt, elle parvint à comprimer sa douleur.

—Savez-vous où il est allé ? demanda-t-elle.

—Nous l'ignorons absolument.

—Il ne vous a pas dit combien de jours il serait absent.

—Non, mais nous croyons qu'il ne doit pas revenir à Paris de longtemps. Lorsqu'il a réglé son compte, il paraissait vivement contrarié, il ne s'attendait peut-être pas à partir si précipitamment.

On ne lui adressait pas ses lettres ici, mais il a dû recevoir une dépêche qui lui enjoignait de quitter Paris immédiatement. Nous ne pouvons rien vous apprendre de plus. D'ailleurs nous ne savons rien des affaires de ce monsieur, qui n'est pas un de nos clients habituels.

Gabrielle se retira la tête basse et la mort dans l'âme. Alors seulement, elle eut conscience de sa position. En voyant se dresser devant elle l'affreuse réalité, il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve. Après le rayonnement, des pensées sombres; après la lumière, la nuit.

Parti! ce mot terrible s'était comme incrusté en lettre de feu sur son front brûlant.

—Trompée, trompée, il m'a trompée! répétait-elle en descendant rapidement la rue de Richelieu. Je lui avait donné mon cœur, ma vie, tout, et il m'a lâchement abandonnée!

Elle ne se repentait pas encore, mais elle avait déjà des regrets cuisants. Elle entrevoyait l'âme où elle avait été précipitée; ses espérances, son bonheur, ses illusions de jeune fille y étaient engloutis; elle souhaitait que la terre s'ouvrit sous ses pieds afin d'ensevelir ce qui restait d'elle.

Elle marchait droit devant elle, sans rien voir, ne sachant pas où elle allait. Elle traversa la place du Carrousel et se trouva au bord de la Seine. Elle eut un regard singulier et ses yeux se fixèrent sur l'eau, où la lumière des bees de gaz traçait de longues lignes lumineuses. Elle se demanda si elle ne ferait pas bien d'en finir tout de suite avec les tourments de la vie, en se précipitant dans cette masse liquide, dont son regard sondait la profondeur. Elle sentait que la mort est le refuge suprême des grandes douleurs. Mais elle se vit retrouvée, au bout de quelques jours, exhibée aux regards des curieux sur une des dalles de la Morgue. Un frisson glacial courut dans tous ses membres, et elle se rejeta en arrière avec un cri de terreur.

Elle rentra chez elle. Sa douleur trop longtemps contenue fit aussitôt explosion. Elle se mit à pleurer, à sangloter. Elle se jeta sur son lit et s'y roula dans d'affreuses convulsions. Le désespoir était profond, la crise fut longue, horrible.

Le lendemain, cependant, toute brisée qu'elle était, elle se rendit au magasin. Tout le monde s'aperçut qu'elle avait les yeux hagards, les traits bouleversés. Mais il y a certaines souffrances qu'on respecte instinctivement. Ses amies elles-mêmes n'osèrent pas l'interroger.

Six semaines plus tard, Gabrielle ne pouvait plus douter de l'étendue de son malheur. Elle allait être mère. Elle pleura encore. Mais que peuvent les regrets et les larmes? Rien.

—Que vais-je devenir? que vais-je faire? s'écria-t-elle.

Elle avait peur de l'avenir, qui lui apparaissait sombre et désolé. Elle frémissait d'effroi en pensant que ses patrons, ses compagnes, tous ceux qui la connaissaient découvriraient bientôt ce qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même.

—Non, murmura-t-elle, je n'oserai plus affronter leurs regards. Je suis perdue, perdue!... Ce que je suis, on doit le lire sur mon visage. Il ne me reste plus qu'à aller me cacher et à me faire oublier.

Oh! ajouta-t-elle avec désespoir, si la mort venait, avec quelle joie je lui tendrais mes bras!

La malheureuse enfant avait pris une résolution.

Le lendemain, sans dire où elle allait, sans avoir prévenu ses patrons, ni aucune de ses amis, elle quitta sa petite chambre, emportant ses effets dans une malle.

Le hasard la conduisit au fond des Batignolles. Se croyant assez loin du centre de Paris pour n'avoir pas à craindre d'être rencontrée, elle s'installa dans le gulet où, quinze jours plus tard, Solange la découvrit.

Comme nous l'avons vu, elle fut destinée, dès lors, à servir les desseins ténébreux de Durand.

XIII

Solange faisait à Gabrielle de fréquentes visites.

Durand lui avait dit:

—Il ne faut pas qu'elle nous échappe. En attendant que le moment d'agir soit venu, il faut veiller.

Et Solange veillait.

Trompée par l'air honnête et les prévenances hypocrites de la complice de Durand, touchée de l'intérêt qu'elle lui témoignait et dont elle était loin de soupçonner la véritable cause, et croyant réellement qu'elle agissait au nom de la dame généreuse et bonne qui paraît en pitié les malheureuses comme elle, Gabrielle se montrait reconnaissante, sortait peu à peu de sa réserve craintive et se laissait aller à une douce confiance.

Pendant ce temps, Durand de son côté, ne restait pas inactif.

Cette nouvelle affaire qu'il avait à diriger méritait tous ses soins, car indépendamment du magnifique profit qu'elle lui promettait, il la trouvait digne de son génie.

Après avoir laissé dix jours s'écouler, ayant probablement épuisé

l'épargne de sa fleur des prés, comme l'appelait Durand, Gargasse revint voir son ami.

—Ah! ah! te voilà! lui dit Durand! tu arrives bien, je t'attendais.

—Je comprends, fit Gargasse, tu a besoin de moi.

—Oui.

—Qu'y a-t-il à faire?

—Oh! presque rien.

—Je sais ce que cela veut dire.

—La besogne est facile.

—Tu dis toujours cela pour ne pas payer trop cher. Enfin, de quoi s'agit-il?

—Pour toi de gagner quelques louis.

—Et pour toi? interrogea Gargasse, dont le visage s'était subitement épanoui.

—Moi, je n'ai rien à gagner.

—Alors je sais à quoi m'en tenir; c'est absolument comme si tu me disais: C'est une affaire qui doit me rapporter une tonne d'or.

Durand haussa les épaules.

—N'importe, repêta Gargasse, comme toujours je suis prêt à t'être agréable et à te servir.

Un sourire, qu'il essaya de rendre gracieux, effleura les lèvres de Durand.

—Ecoute, dit-il, rue Richempanse, no 3, demeure un jeune homme qui s'appelle ou se fait appeler Sosthène de Perny, j'ai besoin d'avoir des renseignements sur lui.

—Tu le connais, ce jeune homme?

—Imbécile, si je le connaissais, je n'aurais pas à chercher ce qu'il est et ce qu'il fait.

—Je n'ai rien à répondre à cela. Quand veux-tu être renseigné?

—Tout de suite. Demain, ce soir, si c'est possible.

—Et tu me donneras pour cela?

—Tu parles toujours d'argent avant de travailler.

—Hé, répliqua Gargasse avec humeur, je n'ai pas comme toi une caisse bien remplie et mon pain cuit d'avance pour toute l'année. Je n'ai pas dîné hier soir et je venais t'emprunter trente sous pour déjeuner ce matin.

—Oh! mon pauvre Gargasse, est-ce possible? Mais c'est affreux ce que tu me dis là!

—C'est bien, riposta Gargasse d'un ton bourru, sois plus généreux et moins sensible...

—Ma parole d'honneur, on dirait que tu me crois millionnaire.

—C'est bon, assez causé, je sais ce que je sais, et du moment que je te suis dévoué corps et âme, et que je consens à te servir...

—Done, dès aujourd'hui, tu vas te mettre en mesure d'obtenir les renseignements qu'il me faut sur M. de Perny?

—Oui.

—Si je suis satisfait de la façon dont tu auras rempli cette mission...

—Tu aurais pu dire: Comme je serai satisfait. Voyons, est-ce que tu ne me connais pas?

—J'en aurai une autre, un peu plus importante à te confier, acheva Durand.

—A la bonne heure, tu me prouves que je n'ai pas perdu ta confiance.

—Après cela nous compterons, reprit Durand, et il pourra y avoir trois ou quatre belles pièces d'or pour toi.

—C'est bien, dit Gargasse; mais en attendant...

Et il tendit sa main.

Durand lui donna cinq francs.

—Que ça? fit Gargasse avec une grimace.

—Oui et tu devrais me remercier de ma prudence tu auras moins de tentation d'entrer dans les cabarets ouverts sur ton chemin.

Un grognement fut la réponse de Gargasse. Il enfonça son chapeau sur sa tête, prit le bâton dont il se servait en guise de canne et sortit, en disant à Durand:

—A ce soir ou à demain!

Gargasse ne revint chez Durand que le lendemain dans l'après-midi.

—Eh bien? l'interrogea ce dernier.

—Voici ce que j'ai appris: Ton individu se nomme bien Sosthène de Perny; il a un petit appartement rue Richempanse, mais ce n'est point là qu'il demeure.

—Ah! fit Durand, en tendant avidement l'oreille.

—Ce monsieur s'offre, comme les gentilshommes du temps de Louis XV, ce qu'on appelait alors une petite maison. L'appartement de M. de Perny, rue Richempanse, n'est, à proprement parler, qu'un lieu de rendez-vous où il reçoit de temps à autre quelques amis, évidemment de joyeux compères comme lui. Du reste, depuis quatre ou cinq mois, ses apparitions rue Richempanse sont devenues très rares. Il s'y fait adresser certaines lettres. Quelquefois il passe les prendre lui-même, mais le plus souvent c'est à un domestique que le concierge les remet.

—Ce jeune homme a parfaitement le droit d'avoir un appartement pour y recevoir seulement ses amis, dit Durand. Après ?

—Comme il y avait des lettres pour lui, je me dis que, pour me procurer des renseignements plus complets, je devais attendre que le domestique vint les chercher.

—Il est venu et tu l'as suivi ?

—Naturellement.

—Alors ?

—J'ai su où demeurait M. de Perny.

—Et il demeure ?

—Rue de Babylone dans un magnifique hôtel.

Qui lui appartient ? exclama Durand.

—Non, mais à son beau-frère, un marquis plusieurs fois millionnaire, dont il possède, paraît-il, la confiance.

—Tu ne me dis pas le nom de ce marquis ?

—De Coulange.

—Voilà un nom que je ne dois pas oublier, pensa Durand.

Gargasse continua ;

—D'après les renseignements que j'ai recueillis aux environs de l'hôtel de Coulange, et j'ai lieu de croire qu'ils sont exacts, le marquis a épousé par amour la sœur de M. de Perny, laquelle n'avait pour dot que sa jeunesse et sa merveilleuse beauté. Après le mariage, M. de Perny et sa mère vinrent demeurer chez le marquis, et le premier ne tarda pas à être considéré comme *l'alter ego* de son beau-frère. C'est lui qui s'occupe de toutes les affaires du marquis ; il vend et achète ; il reçoit et paye.

En ce moment, atteint d'une maladie grave, dont il ne guérira pas dit-on, le marquis n'est pas à Paris. Il y a près de trois mois que, dans l'intérêt de sa santé, il a dû partir. Personne n'a pu m'apprendre où il est allé, il ne m'a été dit que peu de chose de la marquise, qui vit dans une solitude complète et qu'on connaît à peine. Si l'on s'en rapporte à des paroles échappées aux domestiques, elle serait dans une position intéressante.

Durand ne put s'empêcher de sourire.

—M. de Perny, continua Gargasse, est donc aujourd'hui plus que jamais le maître à l'hôtel de Coulange. Les domestiques ne connaissent que lui, n'obéissent qu'à lui et à sa mère ; on peut dire qu'ils ont gagné une jolie partie le jour où mademoiselle de Perny est devenue marquise de Coulange. La vérité est que M. de Perny est réellement le maître dans la maison de son beau-frère. Sa mère et lui tiennent dans leurs mains l'immense fortune du marquis de Coulange.

Voilà tout ce que je sais, acheva Gargasse ; si tu ne te trouves pas suffisamment renseigné, je suis à tes ordres.

—Je n'ai pas besoin d'en savoir d'avantage, répondit Durand.

Oui, se dit-il, c'est tout ce que je voulais savoir. Je vois, maintenant, sur quelle herbe je vais marcher, et je tiens là un petit secret de famille qui vaudra un jour un million !

Mon cher Gargasse, reprit-il en lui tendant la main, je suis content de toi.

Gargasse ne parut qu'à moitié satisfait.

Durand comprit et s'empressa de glisser une pièce d'or entre les doigts de son mercenaire.

—Est-ce un à compte ? demanda Gargasse.

—Non, c'est pour les dépenses que tu seras obligé de faire.

—Très bien, tu vas me charger d'une nouvelle mission !...

—Et dès demain matin tu te mettras à l'œuvre.

—Que faut-il faire ?

—Il faut que tu me trouves aux environs de Paris une maison à louer.

—C'est facile.

—Écoute donc : il va sans dire que je n'ai pas besoin d'un château, mais d'une toute petite maison ; deux chambres à coucher et une cuisine suffiraient. Il est nécessaire qu'elle soit meublée ; dans la circonstance présente, c'est un avantage. Je tiens aussi à ce qu'elle soit isolée, c'est-à-dire assez éloignée d'autres maisons pour ne point trop attirer l'attention des gens qui ont la rage de s'occuper de ce qui ne les regarde pas.

—Faut-il qu'il y ait un jardin ?

—Oui, un jardinet, c'est absolument utile ; la maison se trouvera au milieu, presque cachée dans les arbres, si c'est possible, et entourée de murs assez élevés pour que les regards des curieux ne puissent pas sauter pardessus. Je te donne trois jours pour chercher. C'est aujourd'hui mercredi, je t'attendrai samedi soir.

—Préfères-tu pour ta location un endroit à un autre ?

—Non, cela m'est égal.

—En ce cas, je me tournerai du côté d'où viendra le vent, et où il me dira d'aller, j'irai.

Les deux amis se séparèrent.

—Durand est un bon zigue, pensait Gargasse, c'est dommage qu'il soit si peu généreux, il veut toujours tout pour lui.

De son côté, Durand se disait :

—Gargasse est un ivrogne, mais il est dévoué et surtout discret ; il faudra que je le lance dans des opérations plus sérieuses.

Le samedi, vers une heure, Gargasse reparut chez Durand.

—Ah ! ah ! tu n'as pas perdu de temps, dit ce dernier.

C'est ce matin seulement que j'ai trouvé une maison qui, je crois, fera ton affaire, répondit Gargasse.

—Naturellement, si elle est dans les conditions exigées.

—Elle est bâtie au milieu d'un jardin, pas grand, et entourée de murs comme tu le désires. Il y a des arbres, et avant un mois, quand toutes les feuilles seront poussées, ce sera un nid dans la verdure. Elle se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage, je ne parle pas des greniers. Il y a au rez-de-chaussée, la cuisine, un salon, une salle à manger, au-dessus deux chambres à coucher avec cabinets de toilette. Tout cela est petit, meublé sans luxe, mais convenablement.

—C'est parfait, dit Durand. Quand peut-on y entrer.

—Le jour même de la location, si l'on veut.

—Très bien !

—La maison est à louer depuis le 15 de mars dernier, les propriétaires, des artistes, sont partis pour l'Amérique avec un engagement de deux ou trois ans.

—Qui est chargé de louer ?

—Un individu qui fait de cela son métier et qui se charge aussi des ventes de maisons.

—Où se trouve la dite maison à louer ?

—A Asnières, rue de Paris, mais n'importe.

Je dois te prévenir qu'on veut louer au moins pour toute la saison, c'est-à-dire six mois, jusqu'en octobre.

—A un ou deux mois près, cela fait mon affaire. T'es-tu informé du prix de la location ?

—Pour une raison, six mois, quinze cents francs.

—Oh ! oh ! c'est raide ! fit Durand avec une grimace qui indiquait toujours qu'il éprouvait une contrariété ou une déception.

—C'est le prix pour la saison d'été, reprit Gargasse ; avec trois cents francs de plus on aurait la maison pour l'année entière.

—Elle ne m'est utile que pour quatre mois, grommela Durand.

Il se leva.

—Enfin, ajouta-t-il, en faisant un brusque mouvement de tête, puisqu'il faut en passer par là.

Il se débarrassa lestement de sa robe de chambre.

—Pendant que je vais m'habiller, dit-il à Gargasse, et pour ne pas perdre de temps, tu vas aller chercher une voiture. Tu m'attendras en bas. Je t'emmène à Asnières, non pour visiter la maison, je m'en rapporte à toi, mais pour me la montrer. Ensuite, si je la trouve située comme je la veux, je la louerai. C'est une combinaison emmyeuse dont quelqu'un m'a chargé. Malgré profit que tout cela, mon pauvre Gargasse, mais cela n'est pas ton affaire ; en chemin je te donnerai la petite somme que je t'ai promise.

—Quatre louis, tu sais !

—J'ai dit trois ou quatre ; mais je ne veux pas marchander avec un vieil ami, je suis content de toi, tu auras quatre-vingt francs.

Gargasse, enchanté, sortit pour courir chercher une voiture, sans se douter que Durand, gêné par sa présence, avait pris un prétexte pour l'éloigner.

En effet, dès qu'il fut parti Durand s'empressa de pousser le verrou de la porte. Il fit jouer le ressort secret de sa boiserie et ouvrit sa caisse, dans laquelle il prit une liasse de billets de banque. Il s'habilla ensuite. Ce fut l'affaire d'un instant.

Gargasse arrivant avec la voiture le trouva qui l'attendait dans la rue. Ils partirent. A trois heures ils étaient à Asnières.

Durand en passant jeta seulement un regard sur la maison que Gargasse avait découverte dans un endroit presque désert.

Il la trouva convenablement située pour ses projets et se montra satisfait. Après s'être fait indiquer la demeure de la personne qui était chargée de louer, il renvoya Gargasse, dont il n'avait plus besoin.

Une heure après, Durand reprenait la route de Paris, emportant dans sa poche toutes les clefs de l'habitation. Il avait loué la maison pour six mois, en payant les quinze cents francs d'avance.

La location était faite au nom d'une dame veuve que Durand déclara être sa sœur, et qui se nommait Félicie Trélat. Celle-ci voulait passer l'été à Asnières avec sa fille unique, dont la mauvaise santé lui causait une assez vive inquiétude.

C'est sous ce prénom et ce nom de Félicie Trélat que Solange s'était présentée, à Gabrielle Liénard. Du reste, Solange était déjà un nom de guerre connu seulement de Durand et de quelques-uns de ses intimes. Mademoiselle Solange se nommait Joséphine Charbonneau.

Durand n'était pas un homme à perdre un temps précieux. Le soir même il se rendit rue de la Folie-Méricourt. Solange ne l'avait pas vu depuis cinq jours.

—Que se passe-t-il rue de Clichy ? demanda-t-il à Solange.

—La situation est toujours la même.

—Alors tu vas pouvoir agir avec succès ?

—Je crois même que je réussirai assez facilement. La petite com-

mence à s'approprier ; j'ai su lui inspirer de la confiance, elle me prend en amitié et m'a déjà fait quelques petites confidences.

— En ce cas, tout va bien.

— Et ce que tout est prêt ?

— Oui. Demain matin je te donne rendez-vous à Asnières.

— À quelle heure ?

— Neuf heures. Je t'attendrai ou c'est toi qui m'attendras devant le pont. Je te montrerai la maison. Cela fait nous déjeuner ensemble au bord de l'eau. Je te remettrai les clefs de la maison. À midi et demi, au plus tard, nous nous quitterons et tu pourras rentrer dans Paris, afin d'achever ce que tu as si bien commencé.

Si tu t'y prends bien, en un mot, si tu fais preuve de ton adresse habituelle, lundi, la p'tite et toi, vous serez installés rue Vieille-d'Argenteuil.

— C'est bien, répondit Solange, tu es prêt, je le suis aussi.

Le lendemain, à une heure moins quelques minutes, Solange arrivait avenue de Clichy. N'ayant pas trouvé de voiture, le temps étant d'ailleurs très-beau, elle était revenue d'Asnières à pied.

En même temps qu'elle grimpeait l'escalier étroit du garni, une jeune fille assez jolie le descendait. Cette jeune fille élégamment vêtue, ayant les pieds chaussés de bottines neuves et un chapeau coquet sur la tête, ne pouvait être une locataire de la maison.

— Elle vient de voir Gabrielle, se dit aussitôt Solange. Ah ça ! est-ce qu'elle aurait l'intention de se mettre en travers de mon chemin ?

Un peu émue, tant elle craignait que Gabrielle ne lui échappât, elle lança à la visiteuse un regard de colère et de dédain, quand celle-ci s'effaça pour la laisser passer.

Elle trouva Gabrielle très agitée et pleurant à chaudes larmes.

Qu'avez-vous donc, ma mignonne ? lui demanda-t-elle, en la baisant au front ; d'où vous vient ce chagrin ?

— Oh ! oui, c'est un grand chagrin, répondit la jeune femme, je suis tout à fait désolée.

— Pourquoi ? Voyons, dites-moi tout, afin que je puisse vous consoler.

Gabrielle essuya les larmes qui remplissaient ses beaux yeux.

— Vous avez dû rencontrer une jeune fille dans l'escalier, dit-elle.

— Oui, en effet. Eh bien ?

— Elle sortait d'ici.

— Je ne me suis pas trompée, pensa Solange.

— Cette jeune fille est une de mes amies, continua Gabrielle, elle est demoiselle de magasin, et nous étions ensemble dans la même maison. Aujourd'hui, à midi, comme d'habitude, je suis descendue pour acheter mon déjeuner et mon dîner. Je sortais de chez le charcutier lorsque Lucie s'est trouvée tout à coup en face de moi.

— Est-ce qu'elle vous cherchait ? demanda Solange avec inquiétude.

— Non, c'est le hasard qui a fait cela. Elle venait de voir une de ses parentes qui demeure à Clichy. Avant que je la voie, elle m'avait reconnue ; il ne m'a pas été possible de l'éviter. Elle s'est jetée à mon cou et puis elle m'a accablée de questions. J'étais bien embarrassée, je ne savais quoi répondre. Mais elle a vu facilement dans quelle position je suis et il m'a fallu avouer... J'espérais qu'elle allait me quitter et qu'ainsi elle ne saurait pas où je demeure ; mais non. J'ai eu beau faire, elle voulait voir comment je suis logée, et j'ai été obligée de l'emmener ici.

— Et c'est parce que cette demoiselle est venue chez vous que vous pleuriez si fort quand je suis entrée ?

— Oui, c'est pour cela. Ah ! vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre... J'ai quitté le magasin sans rien dire à personne et je suis venue me réfugier ici, dans cette vilaine maison, croyant y être bien cachée. Je comptais être tranquille, que ceux qui me connaissent ne sauraient jamais... Maintenant, c'est fini, tout se saura.

Et Gabrielle se remit à pleurer.

— Tiens, tiens, se dit Solange, voyant le parti qu'elle pouvait tirer de la situation, je n'avais pas compté là-dessus. Décidément, le hasard tient aussi à me servir.

S'adressant à la jeune femme, elle reprit :

— S'il en est ainsi, ma chère belle, je comprends votre peine.

— Lucie m'a bien promis de ne rien dire, mais je la connais, elle ne pourra pas retenir sa langue.

— C'est un peu le défaut de toutes les jeunes filles et même de toutes les femmes, appuya Solange.

— Oui. Et demain, la première chose que fera Lucie, sans se douter du mal qu'elle peut me faire, ce sera de tout raconter aux autres.

— Comme vous, ma mignonne, j'en suis convaincue.

— Et dans quelques jours toutes les demoiselles du magasin, mes anciennes compagnes, viendront ici l'une après l'autre pour me voir. Oh ! c'est affreux ! gémit la jeune femme.

Et elle cacha son visage dans ses mains.

Solange souriait, en la couvrant de ce regard que devait avoir le

démon tentateur quand il poussait Marguerite dans les bras de Faust.

Elle se rapprocha de Gabrielle, et, lui prenant la main :

— Il ne faut pas vous décourager, lui dit-elle, et surtout ne rien craindre de personne, puisque vous avez en moi une amie sincère disposée à vous protéger et à vous défendre. Assurément vos anciennes amies viendront ici amenées par la curiosité. Mais, rassurez-vous, vous n'aurez pas à rongir devant elles, à répondre à leurs questions indiscrètes, à braver leurs regards et leurs sourires moqueurs.

La jeune femme releva la tête. Ses yeux humides se fixèrent sur Solange.

— Si mes amies viennent, dit-elle, je serai forcée de les recevoir.

— Non, car elles ne vous trouveront pas ici.

Gabrielle secoua tristement la tête.

— Hélas ! où puis-je aller ? dit-elle avec accablement. Je sais bien qu'il y a des hôtels où je serais mieux qu'ici ; mais partout il faut payer d'avance et...

— Vous n'avez plus d'argent.

Elle baissa les yeux en poussant un soupir.

— Enfant que vous êtes, reprit Solange, est-ce que je ne suis pas là, moi ? Je me suis tout de suite intéressée à vous ; après la sympathie est venue l'amitié, et maintenant je vous aime comme si vous étiez ma sœur.

— Oh ! vous êtes bonne, je le sais, et je vous remercie de tout mon cœur ; mais je ne voudrais pas...

— Qu'est-ce que vous ne voudriez pas ?

— Devenir une charge pour vous.

— Vous avez là, ma mignonne, une susceptibilité qui me cause vraiment de la peine. Voyons, ne suis-je pas votre amie ? Laissez-moi donc faire pour vous aujourd'hui ce que j'aurais fait déjà si je n'eusse craint de froisser quelques-uns de vos sentiments. Vous ne pouvez plus rester ici, voilà le fait ; votre position l'exige, indépendamment des ennuis et des contrariétés vous n'êtes nullement en sûreté. Votre voisinage m'épouvante. Je n'ose pas vous dire toute ma pensée sur les gens qui occupent les chambres de ce garni ; ils ont des figures qui ne me reviennent pas du tout ; on dirait que ce sont des échappés de prison. Je m'étonne qu'il n'y ait pas ici tous les huit jours une descente de police.

La jeune femme se sentit frissonner.

— Mais la police peut venir d'un moment à l'autre, continua Solange ; jugez dans quelle situation vous vous trouveriez. Tenez, je frémis en pensant que vous pourriez être confondue avec des voleurs et des repris de justice.

— Oh ! vous me faites peur ! murmura Gabrielle.

— Il ne faut pas que ce nouveau malheur vous arrive, reprit Solange, il faut que vous retrouviez la tranquillité complète dont vous avez besoin. Je vous le répète, vous n'avez qu'un moyen d'éviter les nouveaux ennuis et les nouvelles douleurs qui vous menacent ; c'est de quitter au plus vite cette affreuse maison.

— Si je ne suivais pas vos conseils, ce serait me montrer ingrate envers vous, répondit Gabrielle. Dites-moi où je dois aller. Malheureusement, j'ai payé hier ma deuxième quinzaine de loyer et il faudra payer une seconde fois.

— Vous savez bien que la question d'argent ne doit pas vous inquiéter. Mais une idée vient de me venir tout à coup, une idée que je trouve excellente. Comme je vous l'ai dit, depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon mari, je vis seule et retirée ; je ne suis pas bien riche, mais j'ai une petite rente qui me suffit pour vivre. Tous les ans, je passe l'été à la campagne, à Asnières, ce n'est pas loin d'ici. J'y loue une maisonnette avec un petit jardin. La maison est un peu isolée des autres habitations, elle est cachée dans les arbres et c'est à peine si on la voit de la rue en passant. Vivant seule et ne recevant jamais personne, il y a des instants où je sens venir l'ennui. C'est alors que, pour échapper à la tristesse, je me mets à la recherche d'une misère ou d'une souffrance à soulager. Avec mes seules ressources je ne pourrais pas faire beaucoup ; mais l'excellente baronne si charitable, dont je vous ai parlé, a toujours sa bourse généreusement ouverte. Eh bien, ma chère Gabrielle, voici la proposition que je vous fais : venez demeurer avec moi dans ma petite maison d'Asnières.

— Quoi ! s'écria la jeune femme, vous voulez...

— Oui. Vous aurez votre petite chambre, moi la mienne ; nous ferons ensemble notre ménage, notre cuisine, et nous nous tiendrons mutuellement compagnie. Le jardin est petit, mais on peut s'y promener et s'y asseoir à l'ombre. Il y a des fleurs, les aimez-vous, les fleurs ?

— Beaucoup. Mais non, c'est trop beau tout cela. Et puis, je serais pour vous une gêne.

— Vous ne me gênez pas, ma mignonne, vous viendrez au contraire égayer ma solitude.

— Mais vous ne savez pas qui je suis, et c'est à peine si vous me connaissez.

— Gabrielle, je vous sais malheureuse ? ai-je besoin de vous

connaître autrement afin de vous prouver la sympathie que j'ai pour vous ! Qui vous êtes. Est-ce que la délicatesse de vos sentiments ne me l'a pas dit déjà ? Est-ce que je ne le vois pas dans le regard de vos beaux yeux si doux ? Vos yeux, ma chérie, sont le miroir de votre âme, ils reflètent toutes vos pensées. Allez, je n'ai pas besoin de vous connaître d'avantage pour vous aimer. Plus tard, si vous en éprouvez le désir, si vous me jugez digne de votre confiance, vous me raconterez votre histoire. Mais, je le dis encore, ce que je sais me suffit, et je suis certain d'avoir bien placé mon affection.

Un sourire doux et triste glissa sur les lèvres de la jeune femme.

—Eh bien ! c'est dit, vous acceptez ? fit Solange.

—Mais vous êtes donc la Providence ! s'écria Gabrielle.

—La vôtre aujourd'hui, répondit la complice de Durand qui avait toutes les audaces.

—Je ne veux pas vous refuser, reprit la jeune femme ; je ferai comme vous voudrez ; seulement...

—Dites.

—Je veux vous être à charge le moins possible, vous me ferez travailler.

—C'est déjà convenu, nous travaillerons ensemble.

—Ah ! je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous, dit la jeune femme, comment reconnaître tant de bontés ?

—En m'aimant un peu, répondit Solange.

—Je vous aime déjà beaucoup, fit timidement Gabrielle.

—Enfin, s'écria Solange avec une joie et une émotion parfaitement jouées, je vais donc avoir une véritable amie !

Et elle ouvrit ses bras à la jeune femme.

Gabrielle se jeta à son cou et se mit aussitôt à sangloter.

Au bout d'un instant, quand la jeune femme fut un peu calmée, Solange lui dit :

—Ma chère Gabrielle, vous n'avez plus que la nuit prochaine à passer dans ce bouge ; dès ce soir ou demain matin vous rassembleriez vos petites affaires et les mettriez dans votre malle. Si vous le jugez nécessaire, vous préviendrez le logeur de votre départ. S'il vous questionne, le plus simple sera de ne pas lui répondre. Je viendrai vous chercher demain avec une voiture. Je ne peux pas dire à quelle heure je serai ici, mais vous pourrez m'attendre à partir de cinq heures.

—Mes préparatifs ne seront pas longs à faire, répondit Gabrielle. Demain, à cinq heures, je serai prête à partir.

N'ayant plus rien à dire, Solange quitta Gabrielle, enchantée d'avoir si bien réussi.

Elle prit le premier fiacre vide qu'elle rencontra dans la rue et se fit conduire chez elle.

Elle avait, elle aussi, à remplir une malle des choses qui lui étaient indispensables pendant son séjour à Asnières. Elle n'avait pas de temps à perdre, car il fallait qu'elle eût pris possession de la maison quelques heures au moins avant d'y amener Gabrielle.

Elle ferma la malle remplie, bourrée d'objets divers, lorsque Durand arriva, impatient de savoir le résultat de la visite de sa complice à Gabrielle.

—Demain nous serons installées à Asnières, lui dit-elle joyeusement.

—Bravo ! fit Durand en se frottant les mains.

—Tu vois, je n'ai pas perdu de temps, ma malle est faite.

—Quand pars-tu ?

—Demain matin. Il faut que j'aie le temps de ranger mes affaires et de visiter la maison avant d'aller chercher la petite.

—C'est absolument nécessaire. Mais pourquoi ne pars-tu pas ce soir même ?

—Ce soir ! Est-ce que tu ne vois pas qu'il est nuit ?...

—Ma chère, répliqua vivement Durand, il n'y a aucune mesure de prudence qui ne soit bonne à prendre. Il y a certaines choses qu'il est préférable de faire la nuit, précisément parce que l'on y voit moins clair que dans le jour. Les concierges sont généralement curieux, as-tu prévenu les tiens ?

—Oui, je me suis inventée une tante à Bordeaux, et je leur ai dit que j'allais aller passer trois ou quatre mois près d'elle.

—Très bien, j'approuve l'invention. Est-ce qu'elle est lourde, cette malle ? dit Durand, en la soulevant par un bout.

—Elle ne doit pas être légère. Comme je ne veux pas revenir ici dans quinze jours, j'ai mis dedans toutes les choses dont je pourrai avoir besoin.

—Excellente précaution, fit Durand. Eh bien, ma chère, continuait-il, nous allons à nous deux descendre la malle, nous la porterons jusqu'à la plus proche station de voitures de place, et tu iras coucher cette nuit dans la maison d'Asnières.

—Du moment que tu le désires, je n'ai pas d'objection à faire.

—Tu t'installeras ainsi sans bruit et sans éveiller l'attention du voisinage. De plus, tu auras l'avantage d'avoir toute la journée de demain pour te reconnaître, faire l'inventaire du mobilier, mettre les clés dans les serrures, ouvrir et refermer les portes, et te préparer enfin à recevoir notre chère Gabrielle.

—Je vais être éloignée de Paris pendant plusieurs mois. Comment nous verrons nous ?

—J'ai pensé à cela, répondit Durand. Tous les dimanches, le soir, j'irai à Asnières. Outre la porte d'entrée sur la rue, il y a une autre petite porte au fond du jardin, laquelle ouvre sur des terrains incultes. C'est là que je t'attendrai tous les dimanches, entre dix heures et demi et onze heures du soir, plus tard, je viendrai plus souvent, tous les jours s'il le faut.

—C'est bien, dit Solange.

Elle prit son chapeau, se coiffa devant une glace, puis se retourna du côté de Durand, en lui disant :

—Je suis prête.

Un quart d'heure après, une voiture à deux chevaux emportait Solange dans la direction d'Asnières. Durand, les deux mains dans ses poches, un cigare entre les dents, s'acheminait vers le boulevard, comme un brave et honnête bourgeois qui va faire une promenade après son dîner.

XV

Le lendemain, à la nuit tombante, une voiture s'arrêtait devant la maison de la rue Vieille d'Argenteuil, Solange arrivait avec Gabrielle.

—C'est ici, dit Solange à la jeune femme.

Elle ouvrit la portière, mit pied à terre et tendit la main à Gabrielle pour l'aider à descendre.

—On ne saurait prendre trop de précautions, dit-elle, un accident est si vite arrivé.

Elle paya le cocher, et pendant que celui-ci déchargeait la malle de la jeune femme, elle ouvrit la porte d'entrée. Le cocher, complaisant, porta la malle jusque dans le corridor de la maison.

—Maintenant, ma chérie, vous pouvez être tout à fait tranquille, dit Solange à la jeune femme quand le cocher fut parti, vos amies ne viendront pas vous chercher ici.

Elles entrèrent dans la salle à manger, il y avait sur la table deux couverts, des radis roses, une tranche de foie gras, un poulet roti et une assiette de fraises.

—Voilà notre dîner de ce soir, dit Solange, un dîner froid comme vous voyez : nous nous soignerons mieux à l'avenir.

La pauvre Gabrielle, qui vivait si mal, depuis quelque temps surtout, trouvait que ce dîner, présenté comme trop modeste, allait être un véritable festin. Elles se mirent à table. Encouragée par Solange, qui suivait en cela les instructions de Durand, la jeune femme mangea avec beaucoup d'appétit. Elle avait faim. La malheureuse enfant n'avait peut-être pas mangé la veille, ni déjeuné le matin. Elle but un peu de vin. Cela fit du bien à son estomac délabré.

—Il y a longtemps que je n'ai fait un si bon repas, dit-elle ; vraiment, je suis honteuse de tant manger.

—Comme vous êtes enfant ! Vous n'avez pas supposé que vous continueriez ici votre existence de privations, je pense. Moi, je ne suis pas gourmande, mais il me faut chaque jour une nourriture convenable ; bien vivre est nécessaire à la santé. Je vois que vous aimez les fraises.

—Oui, beaucoup.

—Nous en mangerons souvent. En attendant, vous allez me faire le plaisir de ne pas laisser celles qui restent sur l'assiette.

Comment résister à tant d'amabilité et de prévenance ? Gabrielle mangea les dernières fraises.

—Maintenant, dit Solange en se levant, je vais vous faire voir la maison.

De la salle à manger elles passèrent dans la cuisine et ensuite dans le salon.

—Tiens, s'écria Gabrielle, vous avez un piano !

—Vous voyez.

—Alors vous êtes musicienne ?

—Non, répondit Solange un peu interloquée, c'était le piano de mon mari, je l'ai gardé... un souvenir.

—Je comprends cela, fit Gabrielle, rêveuse.

Elle s'approcha de l'instrument et l'ouvrit.

—Me permettez-vous ? dit-elle d'une voix hésitante.

—Certinement, répondit Solange, laissant voir son étonnement.

La jeune femme toucha doucement le clavier, comme pour faire connaissance avec lui, puis ses doigts agiles se mirent à courir sur les touches d'ivoire, et brillamment, avec un sentiment exquis, elle exécuta de mémoire un "andante" de Mozart.

Cette fois, la surprise de Solange se changea en ahurissement.

—Décidément, je me suis trompée, se disait-elle, cette jeune personne n'est pas une de ces malheureuses comme il y en a tant. Mais qu'est-elle et d'où vient-elle ?

—Autrefois, lui dit Gabrielle, j'adorais la musique. Si cela ne vous contrarie pas, vous me permettrez de jouer quelquefois.

—Tous les jours, ma maigronne, tous les jours, tant que vous voudrez.

Elles montèrent au premier.

—Vollà ma chambre, dit Solange à Gabrielle, en lui montrant une porte; et voici la vôtre, ajouta-t-elle en ouvrant une seconde porte qui faisait face à la première.

Elles entrèrent. D'un coup d'œil, la jeune femme vit tout. Elle adressa à Solange un long regard qui disait toute sa gratitude.

—C'est trop beau, fit-elle vivement émue, je vais être ici comme dans un paradis.

—Nous serons toujours seules, puisque je ne reçois personne; mais je ferai tout ce que je pourrai pour vous égayer, et j'espère que vous ne vous ennuierez pas.

—J'aimerais, au contraire, cette solitude où je vais me trouver, et puis je ne saurais m'ennuyer étant occupée. Vous ne m'avez pas dit ce que vous me donneriez à faire.

—Soyez tranquille, nous ne serons pas oisives. Nous ferons la grasse matinée, c'est dans mes habitudes. Pendant que j'irai au marché acheter nos provisions de la journée, vous vous occuperez du ménage. Nous déjeunerons tous les jours à onze heures et demie. Il y a des livres dans la bibliothèque, nous lirons et puis vous ferez de la musique.

—Mais ce n'est pas travailler, cela.

—Vous savez coudre, connaissez vous le crochet, le tricot?

—Oui.

—Eh bien, dès demain, nous achèterons des étoffes, de la laine, du coton, toutes les choses nécessaires pour confectionner une jolie layette. Vous voyez que vous ne manquerez pas d'ouvrage.

Gabrielle poussa un profond soupir.

—Nous aurons aussi de l'occupation dans le jardin; il n'est pas grand, ce sera presque un amusement, un travail repose d'un autre.

La jeune femme ne trouva pas d'objections à faire. Elle s'était livrée à Solange, elle ne pouvait qu'accepter ce qu'elle voulait.

Elle employa le reste de la soirée à placer son linge et ses menus objets de toilette dans les tiroirs d'une commode. Il y avait dans le cabinet de toilette des patères, aux quelles elle accrocha ses jupes, ses jupons et ses robes.

Dès le lendemain, leur existence à Asnières commença ainsi que Solange l'avait indiqué.

Au bout de quelques jours, Gabrielle se mit à l'ouvrage presque joyeusement. Elle ne s'était certainement pas débarrassée de toutes les tristes pensées qu'avait fait naître le souci de l'avenir; mais elle se faisait violence pour les concentrer en elle et se montrer satisfaite et heureuse. Sa reconnaissance envers Solange lui imposait ce généreux mensonge. En s'occupant constamment elle trouvait cependant le moyen de se distraire de ses noires appréhensions et d'adoucir ses amertumes.

Elle avait une activité étonnante, un peu fiévreuse. Solange était souvent obligée de modérer son ardeur. Evidemment l'intérêt de Gabrielle n'entraînait pour rien dans cette grande sollicitude de Solange; elle redoutait qu'un accident imprévu ne vint au dernier moment, après s'être donné tant de peine, réduire à néant les projets de Durand.

Solange sortait tous les jours pour aller aux provisions et faire les achats d'objets dont elle et Gabrielle avaient besoin; mais ses absences n'étaient jamais longues, encore avait-elle la précaution de fermer soigneusement la porte d'entrée du jardin. Quand à l'autre petite porte, dont nous avons parlé, elle en avait toujours la clef sur elle. Elle n'avait pas à craindre que Gabrielle prit la fuite, mais elle se mettait en garde contre les éventualités d'une visite indiscreète quelconque.

La jeune femme avait retrouvé un repos relatif qu'elle devait à son isolement. Elle ne voulait voir personne et redoutait d'être vue, aussi ne franchissait-elle jamais le mur de clôture. Les voisins savaient que deux femmes habitaient la maison, mais aucun n'aurait pu dire si la compagne de Solange était jeune ou vieille, et qu'il eût aperçu seulement le haut de sa tête.

En dehors du temps qu'elle consacrait au ménage et des soins qu'elle donnait à la cuisine, Gabrielle cousait, brodait, tricotait, faisait des ouvrages au crochet. Dans le jardin, avec Solange, elle arrachait les mauvaises herbes et arrosait les plantes vivaces qui s'y trouvaient. On soignait les arbustes, c'était un délassement et cela aidait à passer le temps. Le soir Gabrielle faisait un peu de musique, ou bien elles prenaient chacune un livre et lisaient.

Les journées se passaient ainsi, et si l'une des deux trouvait cette existence monotone et s'ennuyait, ce n'était pas Gabrielle.

Elle avait l'air vivifiant de la campagne, de la verdure sous les yeux, des chants d'oiseaux à sa fenêtre, de la lumière et du soleil autant qu'elle en voulait. Comme elle l'avait dit le premier jour, elle se trouvait dans un paradis.

En raison des privations qu'elle avait été forcée de s'imposer, avenue de Clichy, elle avait dépéri et sa santé était compromise; au bout de deux mois de séjour à Asnière, elle n'était plus reconnaissable. Solange n'avait pu voir ce changement physique sans éprouver une sorte d'admiration.

La vie reprenait possession de ce corps délicat et charmant que la souffrance avait brisé et qu'elle aurait détruit peut-être. Les

yeux avaient retrouvé leur éclat, et le regard sa douce et ravissante expression. La physionomie était moins tourmentée; les joues s'étaient arrondies et avaient repris leur rose velouté. Le rire, la gaieté de la jeunesse heureuse ne revenait pas; mais, parfois un délicieux sourire se dessinait sur ses lèvres.

Chaque semaine Solange profitait du sommeil de la jeune femme qui se mettait au lit de très bonne heure pour aller rejoindre son complice à la petite porte du jardin et le tenir au courant de la situation. Un soir, après un long conciliabule, celui-ci, en la quittant, lui dit:

—Il faut que dans huit jours il ne reste rien de ce qui t'appartient dans la maison.

—C'est facile. Je n'ai qu'à tout remettre dans ma malle et à la faire enlever.

—Mauvais moyen, fit Durand; on ne peut pas faire venir une voiture, ce serait un danger.

—Comment faire alors?

—La semaine prochaine je ferai tous les soirs le voyage d'Asnières: tu me prépareras chaque jour un petit paquet que j'emporterai sous mon bras.

—Oui, oui, c'est cela. Et la malle?

—A la rigueur tu pourrais la laisser, mais tu feras mieux d'en jeter la ferrure dans les champs.

—Ce sera fait.

—Je n'ai pas d'autres instructions à te donner aujourd'hui.

Sur ces mots les deux complices se séparèrent.

Le lendemain, Durand écrivit à Sosthène de Perny:

« Nous touchons au dénoûment, lui disait-il; il est urgent que nous nous entendions sur les dernières dispositions à prendre. Nous devons être également prêts à l'heure, à l'instant. Les gens sages ne doivent jamais être pris au dépourvu. Je vous attends le plus tôt possible. Venez le matin.»

A la suite de cette lettre, Sosthène eut une conférence d'une heure avec Durand, et tout ce qui devait être fait fut convenu entre eux.

Ces deux misérables s'entendaient d'ailleurs parfaitement ensemble. Unis pour commettre le même crime, ils n'avaient pas à être défiants; la sûreté de l'un assurait celle de l'autre.

Depuis le marché qu'ils avaient conclu, Sosthène avait vu Durand plusieurs fois. Sans lui dire autre chose que ce qu'il voulait, ce dernier l'avait mis au courant de l'affaire, qui marchait aussi bien qu'on pouvait le désirer.

Non moins scrupuleux que son associé, Sosthène avait rempli avec exactitude son premier engagement, en remettant à Durand, à la fin du deuxième mois, la somme de dix mille francs.

Où prenait-il cet argent? Depuis le mariage de sa sœur il n'avait certainement pas économisé cinquante mille francs sur la somme annuelle que lui allouait M. de Coulange, en récompense de ses services. Nous pouvons supposer qu'il ne se faisait aucun scrupule de puiser à pleines mains dans la caisse du marquis. D'ailleurs ne considérait-il pas déjà la fortune de son beau-frère comme étant la sienne? Il ne se préoccupait nullement des comptes à rendre de sa gestion. Le marquis allait mourir; on ne rend pas de comptes à un mort. Quant à la marquise, elle n'existait plus pour lui.

Sosthène ne s'inquiétait pas davantage de cet enfant d'une pauvre femme, que sa volonté, son crime allait faire hériter d'une immense fortune.

—C'est moi qui l'aurait créé, cet héritier d'occasion, s'était-il dit; plus tard, s'il me gêne... Eh bien, je le ferai rentrer dans le néant d'où il est sorti!

Sous tous les dehors séduisants d'un véritable homme du monde il eût été difficile, comme on le voit, de trouver un scélérat mieux conditionné que ne l'était M. Sosthène de Perny.

XVI:

Pour le moment, M. de Perny était seul à l'hôtel de Coulange.

Dès la fin d'avril, madame de Perny et sa fille avaient quitté Paris pour aller s'installer au château de Coulange.

Le séjour à la campagne offrait à la mère deux avantages:

D'abord, elle n'avait plus à répondre aux questions des importuns; ensuite elle écartait d'un seul coup certaines difficultés qu'il eût été assez difficile de vaincre au dernier moment. Il est évident que pour arriver à son but, sans faire naître le moindre doute, il lui était infiniment plus facile de s'entourer de mystère à la campagne qu'à Paris.

Le château de Coulange est à environ vingt-cinq lieues de Paris sur la limite du département de Seine-et-Marne, et à quelques kilomètres de l'ancienne route de Paris à Strasbourg. Il est bâti au bord d'une verte colline sur laquelle s'étend le parc, qui n'a pas moins d'une demi-lieue de longueur. Le village se trouve à gauche, le site est pittoresque, ravissant, au milieu d'une végétation splendide. Il n'y a nulle part, peut-être, des platanes et des sycomores plus beaux.

Le château regarde le midi. Au nord, les grands arbres lui font une couronne de verdure, et plus loin, faisant suite au parc, s'étend une magnifique forêt, dépendante du domaine. La Marne, dont l'eau verte semble refléter ses ombrages, la Marne coule au pied du château.

Les jardins sont de toute beauté ; ils sont arrosés par de petites rivières capricieusement méandrées, que nourrissent les eaux qui jaillissent des hauteurs et descendent en cascades. Toutes ces eaux vives se réunissent et forment un petit lac dont le trop plein se précipite dans un canal souterrain qui a son embouchure sur la rive droite de la Marne.

Il n'y avait rien de changé dans la situation de la marquise. La malheureuse jeune femme était prisonnière dans son château, comme elle l'avait été dans son hôtel à Paris. C'était toujours autour d'elle le même système d'espionnage, et la surveillance de sa mère n'était pas moins active. Madame de Perny ne permettait même plus à aucun domestique d'approcher de sa fille. N'étant sûre que d'elle-même, elle s'était condamnée à servir la marquise, en se faisant en quelque sorte sa femme de chambre.

Les gens du château, qui y mettaient d'ailleurs, beaucoup de bonne volonté, admiraient chez madame de Perny cet excès de tendresse maternelle. Ils ne savaient pas le premier mot de l'épouvantable drame qui se jouait sous leurs yeux. Assurément, ils ne regardaient pas les choses de bien près. Du reste, bien payés, vivant grassement et n'ayant presque rien à faire, ils ne demandaient pas mieux que de fermer les yeux et de se boucher les oreilles.

La marquise paraissait complètement anéantie. Elle ne pleurait plus. Peut-être n'avait-elle plus de larmes. Sa tranquillité apparente avait quelque chose de navrant. Elle restait de longues heures, des journées entières, sans faire un mouvement, affaissée sur un fauteuil ou étendue sur un canapé. Et elle n'essayait même pas de faire un effort pour secouer sa torpeur.

Il y avait un balcon devant la fenêtre de sa chambre. Parfois, elle venait s'y accouder. Mais, comme toujours, elle restait immobile, pareille à une statue. Les oiseaux chantaient joyeusement comme s'ils eussent voulu l'égayer ; elle ne les entendait point. Ses yeux erraient vaguement sur les pelouses fleuries et à travers les massifs ou bien, devenues fixes, elle avait l'air de contempler l'azur, le regard perdu dans l'infini.

A la voir ainsi on l'aurait prise pour un corps sans âme.

La marquise de Coulange était bien un peu cela.

En quittant Paris, le marquis avait emporté avec lui l'âme et la pensée de sa femme.

Pendant ses heures de prostration et de longues rêveries, c'est avec son mari qu'elle était, c'est lui qu'elle voyait, c'est sa voix qu'elle entendait. Alors, si sa bouche restait muette, c'est son cœur qui parlait. Elle disait au marquis ses souffrances, ses angoisses, elle ne craignait plus d'accuser sa mère et son frère, elle avait le courage de lui tout dire et elle le suppliait de lui pardonner.

C'était toujours le même rêve qu'elle recommençait et qu'elle n'achevait jamais.

Les nouvelles qu'on recevait du marquis n'étaient nullement rassurantes.

Dès les premiers jours de son installation dans l'île de Madère il avait eu une crise terrible, qui avait failli le tuer.

Le docteur Gendron écrivit alors :

« J'ai cru un instant que tout était fini : la mort était déjà à son chevet ; mais grâce aux soins que nous lui avons prodigués, son vieux domestique et moi, nous avons eu le bonheur de sortir vainqueurs de cette lutte suprême contre la mort. Mais la position de notre cher malade ne s'est pas améliorée, loin de là. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire à Paris, il y a lieu de craindre que M. de Coulange n'ait consenti trop tard à se rendre dans le Midi. Je redoute constamment qu'il ne s'éteigne dans mes bras au milieu d'une crise nouvelle. »

Madame de Perny n'avait pas manqué de mettre cette lettre alarmante sous les yeux de la marquise.

Depuis, de huit jours en huit jours, d'autres lettres étaient venues. Elles annonçaient que l'état du malade était toujours le même et que, s'il vivait encore, il le devait certainement à l'influence du climat.

Loin de chercher à atténuer vis-à-vis de sa fille la gravité de ces lettres, madame de Perny s'efforçait au contraire d'en exagérer le sens peu rassurant. Elle mettait à cela de la cruauté. On aurait dit qu'elle éprouvait du plaisir à meurtrir, à déchirer le cœur seignant de la malheureuse jeune femme.

— Tu n'as plus d'espoir à conserver de ce côté, lui disait-elle bientôt tu seras veuve et tu pourras te donner une existence plus heureuse. Si tu avais encore une illusion, si tu avais encore l'idée que tu reverras ton mari, ce serait de la folie. M. Gendron et son domestique te le ramèneront dans un cercueil.

A ces odieuses paroles, la marquise ne répondait pas. Elle ne daignait pas même laisser deviner à sa mère son atroce douleur.

Pendant un temps la pauvre Mathilde fut poursuivie par l'idée fixe du suicide. Elle avait même pensé au moyen de se procurer un poison violent et sûr.

— Mourir, c'est cesser de souffrir, se disait-elle.

Mais si désespérée qu'elle fût, elle s'arrêta sur la pente fatale, en pensant à son mari. Ce lien solide : l'amour, attachait solidement sa vie à celle du marquis.

— J'attendrai, se dit-elle ; tant qu'il lui restera un souffle de vie, je vivrai. Sa mort sera le signal de la mienne. Et quand on le ramènera dans son cercueil, je mourrai. Je détruirai ainsi tous les calculs infâmes. Ah ! ce sera ma dernière joie.

Madame de Perny avait compris qu'il était difficile d'empêcher la marquise d'écrire à son mari ; ceût été d'ailleurs fort imprudent. Elle avait donc décidé que Mathilde écrirait régulièrement au marquis deux fois par mois. Cela se faisait. Seulement, toutes ses lettres de la jeune femme étaient écrites sous l'œil de madame de Perny et dictées par elle. Ce n'était pas la marquise, mais une machine qui écrivait.

Un matin, vers, onze heures, M. de Perny arriva au château.

La mère et le fils s'enfermèrent ensemble.

— L'heure approche, dit Sosthène, j'ai été prévenu ce matin et j'accours pour t'avertir, afin que tu aies le temps de prendre les dispositions nécessaires.

Nous arriverons dans la nuit ou demain dans le jour, mais à la première heure. J'ai calculé que nous ne mettrions guère plus de six heures à faire le trajet. Pour éviter les regards des gens trop curieux qu'on peut rencontrer, nous entrerons par la grille du parc du côté des Loches.

Il faut que j'en aie la clef.

— Tu vas retourner à Paris ?

— Tout de suite après avoir déjeuné.

— Eh bien, tu traverseras le parc et tu sortiras par la grille des Loches. Je vais envoyer prendre la clef chez le jardinier.

— Oui, c'est cela.

— Et la nourrice ?

— Avant de quitter Paris ce matin, je lui ai fait dire de se tenir prête à partir demain de bonne heure. Elle arrivera ici peu de temps après nous, amenée par mon valet de chambre. Tu sais que je l'ai retenue il y a plus d'un mois. Depuis huit ou dix jours elle devrait avoir quitté son nourrisson, qu'on veut sevrer ; mais, pour être agréable à madame de Coulange, on a facilement consenti à retarder le sevrage de quelques jours.

— Alors tout est pour le mieux.

Sans songer à faire une visite à sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis d'un mois, sans même demander des nouvelles de sa santé, Sosthène se mit à table, déjeuna très vite, et à une heure il reprit la route de Paris.

Un instant après, madame de Perny appela les domestiques.

En dehors du jardinier, de sa femme et de l'aide-jardinier dont l'habitation était assez éloignée, il n'y avait en ce moment au château que quatre serviteurs : la femme de chambre de madame de Perny, la cuisinière, le cocher et un valet de pied.

Madame de Perny leur tint ce petit discours d'un ton maternel.

— Mes enfants, depuis au moins deux mois, vous m'avez témoigné tous les quatre le désir de faire un petit voyage à Paris. A mon grand regret je n'ai pu vous accorder les permissions demandées. Mais je sais que vous avez tous à Paris des parents, des amis ou des connaissances qu'il vous serait agréable de voir, et aussi des affaires d'intérêt qui peuvent souffrir de votre trop long éloignement. Eh bien, mes enfants, je veux vous donner satisfaction à tous. Aujourd'hui je vous accorde un congé jusqu'à demain soir. Seulement, il faut que vous me promettiez d'être de retour à Coulange au moins avant qu'il soit nuit noire.

— Nous vous le promettons, madame, dirent les domestiques, tous ensemble.

Madame de Perny continua :

— Au nom de madame la marquise, je remets vingt-cinq francs à chacun de vous. Allez donc passer vingt-quatre heures à Paris, mes amis, et amusez-vous bien. Pendant ce temps le jardinier et sa femme vous remplaceront, si nous avons besoin d'eux.

Les domestiques empochèrent la gratification qui leur était si gracieusement donnée, se confondirent en remerciements et s'empressèrent d'aller s'habiller afin de se trouver à la plus proche station du chemin de fer avant les passages du train.

Debout devant une fenêtre, madame de Perny les vit partir.

Alors ses yeux se remplirent d'éclairs ; la joie du triomphe éclatait dans son regard.

Elle eut un mouvement de tête superbe, et regardant fièrement le ciel, elle eut l'air de lancer un défi à la puissance divine.

XVII

Solange, ayant l'assentiment de Durand, était allée trouver une sage-femme qu'il ne lui avait pas été difficile de découvrir à Asnières.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

— Dans quelques jours, madame, j'aurai besoin de vos services, lui dit-elle ; je viens vous demander si je puis compter sur vous.

— Mais sans aucun doute. Je me dois à tous ceux qui ont besoin de moi, riches ou pauvres.

— Je vous remercie. Aussitôt que votre présence sera nécessaire, je viendrai vous chercher.

— A toute heure du jour et de la nuit, je serai à votre disposition, à moins, cependant, que je n'aie déjà été appelée ailleurs.

— Cela se comprend, fit Solange.

— Vous demeurez loin ?

— Rue Vieille-d'Argenteuil.

— C'est à côté.

— J'ai loué là une maison avec jardin, où je me suis installée avec ma nièce pour tout l'été.

— Alors c'est madame votre nièce ?

— Oui.

— Elle est jeune ?

— A peine dix-huit ans. Son mari, qui est voyageur de commerce, n'est pas avec nous en ce moment ; je lui ai écrit avant-hier, et nous l'attendons.

Six jours après, Solange alla chercher la sage-femme, puis courut au fond du jardin. Durand s'y trouvait.

— Elle est venue, lui dit-elle.

— En ce cas, je rentre à Paris. Je ne pourrai pas te voir demain dans la journée. Tu n'as pas oublié ce qui est convenu ?

— Non, demain soir à dix heures au bord de la Seine.

— Très-bien. Je vais donner à l'affaire mes derniers soins. Bonne nuit et à demain soir !

Solange remonta près de Gabrielle. Quand la sage-femme remit entre les mains de la jeune mère son enfant le front de celle-ci devint rayonnant et sa physionomie prit une expression de joie, indicible.

Elle leva ses mains blanches et trébuchantes, et, comme en extase, elle murmura :

— Un garçon ! c'était mon désir secret. . . . Mon Dieu, je vous remercie de l'avoir exaucé !

Elle resta un moment silencieuse, puis tendant ses bras, elle reprit :

— Oh ! donnez-le moi que je l'embrasse !

On lui mit son enfant dans ses bras.

Elle le regarda d'abord avec un ravissement inexprimable, puis des larmes jaillirent de ses yeux et elle le couvrit de baisers en sanglotant.

Pendant ce temps, Solange avait préparé un verre d'eau sucrée.

Elle en fit avaler trois ou quatre petites cuillerées à l'enfant, qui témoigna tout de suite sa satisfaction par un petit bruit que fit sa langue au bord de ses lèvres.

— Oh ! le petit gourmand, l'entendez-vous ? dit-elle gaiement. Par exemple, on ne dira pas que celui-là n'a pas envie de vivre.

Elle allait le coucher dans la corbeille d'osier.

— Je voudrais bien l'avoir près de moi, dit Gabrielle.

— Il ne faut pas qu'on vous contrarie, répondit la sage femme.

Et elle coucha l'enfant à côté de la jeune mère.

— Il va dormir cinq ou six bonnes heures, et nous lui donnerons encore un peu d'eau sucrée.

Elle se retira après avoir donné ses instructions à Solange pour les soins que réclamait la malade.

Toute la journée, la complice de Durand se montra très affectueuse vis-à-vis de Gabrielle. Elle eut un redoublement d'attentions et de prévenances.

Quand la sage-femme revint, elle trouva la malade aussi bien que possible.

— Elle n'a pas encore dormi, lui dit Solange.

— Soyez tranquille, répondit-elle, le sommeil viendra.

Elle prit l'enfant, le fit boire, le mit dans d'autres langes, l'emmaillota, et, cette fois, le coucha dans le berceau.

Elle donna elle-même une tasse de bouillon à Gabrielle et arrangea sa tête sur les oreillers.

— Vos yeux se ferment, lui dit elle en souriant, vous allez passer une bonne nuit.

En effet, la jeune mère était vaincue par le sommeil.

La nuit était venue, une nuit magnifique, splendidement étoilée.

En accompagnant la sage-femme jusqu'à la porte du jardin, Solange lui mit cinquante francs dans la main.

— Mais, vous auriez pu me payer dans quelques jours, lui dit-elle.

— Qu'est-ce que cela fait ? J'aime autant que ce soit aujourd'hui.

— Avez-vous des nouvelles de votre neveu ?

— Il arrivera très-probablement demain matin.

— Tant mieux ! Vous lui ménagez une heureuse surprise.

La sage-femme s'en alla. Solange ferma soigneusement la porte.

Elle revint dans la chambre de Gabrielle. La jeune mère dormait d'un sommeil profond. L'enfant dormait aussi.

Il était plus de neuf heures.

— Je n'ai que juste le temps nécessaire, se dit-elle.

Elle passa dans sa chambre et acheva de s'habiller. Ensuite elle regarda partout.

— Non, je ne laisse rien, murmura-t-elle.

Elle prit une couverture de laine, placée d'avance sur un meuble et rentra dans l'autre chambre. Gabrielle n'avait pas fait un mouvement. Au milieu du silence profond on entendait le bruit régulier de sa respiration.

A la lueur pâle et indécise de la veilleuse, Solange regarda un instant ce charmant et doux visage. En pensant aux chagrins, aux douleurs réservées à cette malheureuse enfant, dont elle avait pu apprécier les qualités exquisées du cœur, elle se sentit vivement émue. Tant il est vrai qu'à de certains moments les plus mauvaises natures peuvent se laisser attendrir.

Mais il y avait derrière elle le terrible Durand, son maître : elle était sa complice, elle était son esclave, elle ne pouvait plus reculer.

Cependant sa compassion se traduisit par un acte de générosité que Durand aurait certainement blâmé. Elle tira sa bourse et la mit dans un vide poche sur la cheminée.

Au moment où elle se baissait pour prendre le petit, elle entendit la mère qui disait :

— Mon enfant !

Elle se redressa aussitôt avec offrement.

Gabrielle dormait toujours. Elle rêvait.

Solange eut un brusque mouvement de tête.

— Il le faut, murmura-t-elle.

Elle prit l'enfant, l'enveloppa rapidement dans la couverture de laine et sortit sans bruit de la chambre dont elle referma la porte.

Un instant après, elle était hors du jardin. Elle suivit un sentier à travers champs et arriva bientôt à une des rues qui aboutissent sur la place du Marché. Elle traversa la place sans rencontrer personne, et se dirigea rapidement vers la Seine.

Sur le chemin de halage, en face la pointe de l'île des Ravageurs, devenue si célèbre depuis le roman d'Eugène Sue, stationnait un coupé de maître attelé de deux chevaux superbes. Le cocher était sur son siège, enveloppé dans un ample manteau de couleur sombre, et la figure à demi cachée sous un chapeau de feutre à larges bords. Il avait quelque peine à maintenir ses deux bêtes qui piaffaient d'impatience.

Le cocher n'était autre que Sosthène de Perny.

Un homme se trouvait dans le coupé. C'était Durand.

Avant que Solange fût arrivée près du coupé, la portière s'ouvrit.

— Vite, vite, dépêchons-nous, prononça la voix de Durand.

Solange lui tendit l'enfant et sauta dans la voiture. La portière se referma. Sosthènes secoua les rênes, et les deux chevaux partirent avec la rapidité d'une flèche.

La voiture traversa le pont, suivit un instant la route d'Asnières et s'engagea sur celle de la Révolte pour aller rejoindre à Pantin la route de Meaux.

En vue de de Noisy-le-Sec, les chevaux s'arrêtèrent.

Durand mit pied à terre pendant que Sosthène descendait de son siège.

— Eh bien, fit M. de Perny, quel sexe ?

— Un gros garçon, répondit Durand.

— Ma foi, j'en suis bien aise !

— Il n'a pas poussé un cri et il dort comme un bienheureux. . . Hé ! hé, continua-t-il en ricanant, ce fils d'une rien du tout ne se doute guère que nous en faisons un petit marquis.

Sosthène tressaillit.

— Quoi, fit-il, stupéfié, vous savez ? . . .

— Mon Dieu, oui, cher monsieur, je sais à peu près tout ce que vous n'avez pas eu l'amabilité de me dire. Mais soyez sans effroi, je ne suis pas homme à abuser du secret si intéressant de madame la marquise votre sœur. Vous avez les vingt mille francs.

— Les voilà, répondit Sosthène, en remettant des billets de banque à Durand.

— J'ai confiance en vous, dit ce dernier, fourrant la liasse dans sa poche, je compterais plus tard. Maintenant, continua-t-il, vous n'avez plus besoin de moi. Il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne chance.

— Merci !

— Vous pouvez avoir une confiance entière dans la personne qui va jouer là-bas le rôle de sage-femme. A propos, n'oubliez pas qu'elle a droit à une petite gratification.

— Elle n'aura pas à se plaindre.

— On ne peut mieux dire. Allons, bon voyage ! Moi, je retourne à Paris sur mes deux jambes.

Sosthène remonta sur son siège, et les deux coureurs, aux jarrets d'acier, reprirent leurs course rapide.

Durand se redressa au milieu de la route et jeta autour de lui un regard dominateur, qui révélait son profond dédain pour l'humanité.

—Voilà une affaire terminée, murmura-t-il. A une autre !
Et un petit rire sec, aigu, éclata entre ses grosses lèvres.

XVIII

Il était jour lorsque la voiture entra dans le parc de Coulange par la grille des Loches.

Le soleil commençait à plonger ses rayons dans la vallée, qu'il inondait de lumière. L'air était encore imprégné des parfums de la nuit. Sur la prairie, couverte d'une rosée étincelante, se mariaient les douces couleurs de l'arc-en-ciel. Au chant des oiseaux dans les arbres et les buissons se mêlaient les bourdonnements des insectes, les rumeurs lointaines, insaisissables du réveil de la nature. C'était un véritable concert.

Madame de Perny était déjà debout, aux agnets ; elle entendit le roulement de la voiture sur le sable de l'allée. Elle accourut au devant des voyageurs. Elle entraîna vivement la Solange, pendant que son fils s'occupait des chevaux et de la voiture.

Personne ne l'avait vu arriver. Sur l'ordre de madame de Perny, le jardinier et son aide faisaient un travail à l'autre extrémité du parc. La femme du premier n'était pas encore levée.

Solange fut introduite dans une grande et belle chambre où il y avait un lit, et près du lit une jolie berceuse. Cette chambre était destinée à la nourrice.

Madame de Perny ouvrit des tiroirs et montra à Solange tout ce qui compose ordinairement la layette d'un enfant riche.

—Vous le débarrasserez de tout ce qu'il a sur lui, dit-elle, et vous l'arrangerez avec ceci.

L'enfant s'était réveillé, il commençait à ouvrir ses jolis petits yeux, et, entre ses lèvres qui remuaient, on voyait les mouvements de sa petite langue rose.

Solange fit ce qu'elle avait vu faire à la sage-femme d'Asnières ; elle prépara un verre d'eau sucrée et fit boire l'enfant. Ensuite, après l'avoir dépouillé de ses langes, qu'elle enveloppa dans le maillot, elle l'arrangea ainsi que madame de Perny le lui avait ordonné.

—Une belle destinée l'attend, il sera heureux, se dit-elle. Mais sa mère, sa mère ! . . .

Peu après, l'enfant se rendormit. Elle le coucha dans le berceau et resta assise près de lui. Depuis un instant madame de Perny l'avait quittée. Au bout d'une demi-heure, Solange la vit reparaître amenant avec elle une jeune femme dont la pâleur étrange et le regard douloureux la frappèrent.

—On dirait une statue qui marche, pensa-t-elle.

Madame de Perny poussa la marquise jusque devant le berceau. Les yeux de la jeune femme tombèrent sur le visage de l'enfant. Aussitôt elle se rejeta en arrière en poussant un cri rauque. Puis, se tournant vers sa mère, ayant dans le regard une expression intraduisible.

—Vous êtes allés jusqu'au bout, dit-elle d'une voix sourde ; rien ne vous a fait reculer, et sans honte et sans remords vous avez accompli ce crime !

—Ma fille, dans quelques jours vous nous remercirez.

—De mon malheur, n'est-ce pas, ma mère ? et de l'effroyable responsabilité qui va peser sur moi.

Après être restée un moment accablée, elle se redressa.

—Ainsi, reprit-elle avec une énergie farouche, il y a quelque part une misérable femme, une mère qui a été assez lâche, assez infâme pour vous vendre son enfant !

Un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine, et elle sortit brusquement de la chambre.

Madame de Perny s'approcha de Solange stupéfiée, et, lui mettant la main sur l'épaule, elle lui dit d'un ton impérieux :

—Ne répétez jamais à qui que ce soit, vous entendez, jamais, ce que vous venez d'entendre.

—Je serai muette, répondit Solange.

—D'ailleurs, il s'agit de votre sûreté, ajouta madame de Perny. Sur ces mots elle se retira.

—Par exemple, je ne m'attendais guère à pareille aventure, pensait Solange, ne pouvant se remettre de sa surprise ; tout cela est bien mystérieux ; que se passe-t-il donc ici ?

Elle n'eut pas le temps de se livrer longtemps à ses réflexions. Une des deux portes de la chambre s'ouvrit sans bruit, et la marquise s'avança vers elle en glissant comme une ombre.

—C'est vous qui avez apporté cet enfant ? lui demanda-t-elle à voix basse.

—Oui, madame, répondit Solange sur le même ton.

—Dites-moi où vous l'avez pris.

Solange interloquée se troubla.

—Mais, madame . . . balbutia-t-elle.

—Vous connaissez la mère ?

—Non, madame, répondit Solange, retrouvant subitement son aplomb.

—Alors je répète ma première question : Où avez-vous pris cet enfant ?

—On me l'a remis hier soir.

—Qui ?

—Un homme.

—Quel est cet homme ?

—Je ne le connais pas.

—Mais qui donc vous paye ?

—Je ne le sais pas encore.

—Ah !

—Je ne suis pas riche, reprit Solange avec l'accent de la sincérité, l'homme inconnu est venu me trouver hier soir et m'a dit, en me remettant l'enfant : " Il faut le conduire à vingt-cinq ou trente lieues de Paris ; partez immédiatement, vous trouverez au coin de la rue une voiture qui vous attend. Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta l'inconnu, que vous serez généreusement récompensée du service que vous allez rendre. " J'ai obéi, continua Solange, comptant sur la récompense que l'homme inconnu m'a promise.

—Ainsi, vous ne savez rien ?

—Absolument rien, madame, je vous le jure !

—Comment vous appelez-vous ?

—Rosine Dubois, répondit Solange sans hésiter.

—Et vous demeurez à Paris ?

—Oui, madame.

—Donnez-moi votre adresse ?

—Rue Saint-Denis, numéro 70.

—C'est bien.

Après avoir réfléchi un instant, la marquise reprit :

—On a eu ici la précaution d'acheter une layette pour cet enfant.

—Et très belle, madame.

—Vous allez remplacer toutes les choses qu'il a sur lui.

—Je l'ai déjà fait, madame, d'après les ordres que l'autre dame m'a donnés.

—Ah ! . . . Où tout cela est-il ?

—J'en ai fait le petit paquet que voilà.

La marquise le prit en disant :

—C'est pour moi.

Solange se leva brusquement.

—Pardon, madame, dit-elle ; mais, tout à l'heure, si la vieille dame me demande ces objets, ce qui est probable, que devrai-je lui répondre ?

—C'est juste, je ne pensais pas à cela. Eh bien, vous lui direz que, croyant bien faire, vous les avez brûlés.

—Elle n'aura qu'à regarder dans la cheminée pour découvrir mon mensonge.

—Non, elle vous croira, attendez-moi une minute.

La marquise sortit précipitamment, emportant les langes de l'enfant, et revint au bout d'un instant avec des allumettes et une brassée de linge. Elle n'avait pas pris le temps de choisir dans sa lingerie. C'étaient des serviettes finies, des mouchoirs de batiste délicieusement brodés, de la dentelle, des guipures.

De tout cela, sous les yeux ébahis de la Solange elle fit un feu de joie. Et quand les dernières parcelles furent brûlées et qu'elle eut suffisamment remué les cendres, elle se redressa en disant :

—C'est fait !

Un doigt sur ses lèvres, recommandant ainsi à Solange d'être discrète, elle recula lentement jusqu'à la porte et disparut.

—Décidément, c'est de plus en plus étrange, murmura Solange. Je vois ce qu'elle veut. Je crois bien que la petite chemise est marquée G L, mais si c'est avec cela qu'elle espère trouver la mère du petit, elle cherchera longtemps.

A sept heures, la femme du jardinier, investie momentanément des fonctions de cordon bleu, vint prendre les ordres de madame de Perny. Celle-ci, paraissant très affairée, très émue, lui annonça que, le matin même, au jour naissant, madame la marquise de Coulange avait heureusement mis un fils au monde.

La brave femme poussa des exclamations joyeuses. C'était commandé par la circonstance, mais le cœur y était. Un instant après elle alla faire des commissions au village ; elle ne manqua pas d'annoncer partout la bonne nouvelle.

Le village fut aussitôt en grand émoi. Tous les paysans, les riches comme les pauvres, voulurent montrer qu'ils n'étaient pas insensibles à la joie du château.

A neuf heures la nourrice arriva. Elle fut immédiatement installée dans sa chambre.

—C'est cette chambre que nous avons choisie pour vous, lui dit madame de Perny, j'espère qu'elle vous plaira et que vous vous y trouverez à votre aise.

—Oui, madame, je serai parfaitement bien ici.

—Du reste, dans trois mois au plus tard, vers le 15 novembre, nous rentrerons à Paris.

La nourrice s'approcha du berceau et regarda l'enfant.

—Oh ! comme il est beau ! exclama-t-elle.

Elle le prit dans ses bras et lui mit un baiser sur le front.

—Je sens que je l'aime déjà, dit-elle.

Madame de Perny souriait.

Pendant ce temps, n'ayant plus ses soins à donner à l'enfant, mademoiselle Solange dejeunait. Quand elle eut fini, et comme elle quittait la table, le domestique qui était arrivé avec la nourrice, vint la prendre et la conduisit dans l'appartement de madame de Perny.

—Je sors de la chambre de la nourrice, lui dit madame de Perny, je n'y ai pas retrouvé le maillot que l'enfant avait sur lui, où donc l'avez-vous placé ?

—Je ne sais si j'ai eu tort, madame, répondit humblement Solange ; croyant avoir deviné votre intention, j'ai brûlé les langes dans la cheminée.

—Allons, vous êtes une personne prudente ; vous avez fait ce que je voulais faire moi-même. C'est très bien. Vous avez eu, je le sais, un rôle très actif dans toute cette affaire, et vous avez droit à notre reconnaissance. Je tiens, personnellement, à vous témoigner ma satisfaction. Prenez ceci.

Et elle mit un billet de mille francs dans la main de Solange.

—Nous allons vous garder encore deux ou trois jours au château, reprit-elle : ensuite vous pourrez retourner à Paris. Nos domestiques, que j'ai cru devoir éloigner en leur donnant un congé, reviendront ce soir ; js n'ai pas besoin de vous recommander la plus grande discrétion. Vous ne devez pas oublier, surtout, que pour tout le monde ici vous êtes la sage-femme.

—Vous pouvez être tranquille, madame.

—D'ailleurs, ajouta madame de Perny, je ne veux pas vous tenir prisonnière dans une chambre ; les jardins et le parc sont très beaux, il ne tient qu'à vous de les visiter, si vous en avez le désir.

—Je vous remercie, madame, de la permission que vous me donnez.

—En dehors des instants que vous devez avoir l'air de consacrer à votre malade, vous êtes entièrement libre.

Solange quitta madame de Perny pour aller prendre l'air au milieu des jardins.

Dans la journée, Sosthène de Perny se présenta à la mairie de Coulange, accompagné de deux témoins : l'un était le notaire de l'endroit, l'autre un des fermiers du marquis.

M. de Perny déclara au maire que ce jour même, à cinq heures du matin, il était né au château de Coulange un enfant du sexe masculin, ayant pour père et mère Charles-Edouard, marquis de Coulange, et Louise Eugénie-Mathilde de Perny, marquise de Coulange. Il ajouta qu'on donnait à l'enfant les prénoms de Eugène-Charles.

Acte de la déclaration fut pris séance tenante, et au bas, sur le registre, signèrent le maire, M. Sosthène de Perny et les témoins.

Le papier laisse écrire, les hommes les plus honorables peuvent être trompés.

Un acte de l'état civil légalisait le crime !

Madame de Perny écrivit une longue lettre au marquis de Coulange pour lui annoncer la naissance de son fils. Elle ne manqua pas de lui dire que sa fille l'avait appelé à grands cris, qu'elle le réclamait sans cesse, et qu'on espérait apprendre bientôt que le séjour à Madère donnait enfin les bons résultats attendus.

Elle n'oublia pas non plus de terminer son épître par le cliché consacré : la mère et l'enfant se portent bien.

De son côté, Sosthène écrivit au docteur Gendron. Il éprouvait le besoin de lui apprendre qu'à Coulange, au château et au village, tout le monde était dans la joie.

XIX

—Gabrielle s'était endormie vers neuf heures du soir, elle ne fit qu'un somme jusqu'à six heures du matin. Quand elle ouvrit les yeux elle se sentit reposée et déjà moins faible. Sa première pensée fut pour son enfant, et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres.

Bien qu'il fit grand jour, la chambre se trouvait dans une demi-obscurité. La veilleuse s'était noyée dans l'huile et la jalouse de la fenêtre était baissée. Toutefois, quelques rayons de soleil se glissaient à travers les planchettes pour pénétrer jusqu'au milieu de la chambre et piquer les rideaux du lit.

—Il ne doit pas être de bonne heure ; comme j'ai dormi longtemps ! murmura la jeune mère.

Les yeux fixés sur le berceau d'osier, elle se souleva sur son lit. Elle ne pouvait voir que la pièce de mousseline qui recouvrait le berceau. Mais si l'étoffe arrêtait sa vue, elle laissait passer son âme. Et Gabrielle, toute souriante, croyait contempler son enfant endormi.

On lui avait vivement recommandé de ne pas faire d'imprudences, surtout de rester couchée. Malgré le grand désir qu'elle avait d'embrasser le cher trésor, elle n'osait pas descendre du lit pour le prendre.

Autour d'elle tout était silencieux ; rien ne bougeait dans la maison.

—Félicie est allée faire ses commissions, pensa-t-elle.

La tête penchée vers le berceau, l'oreille tendue, elle cherchait à écouter la respiration de l'enfant. Elle entendit le bourdonnement d'une mouche, qui voletait sous le plafond, et dans le jardin le petit cri d'une mésange.

Elle attendit assez patiemment pendant une demi-heure.

C'était toujours le même silence dans la maison ; elle n'entendait point crier sous le pied le sable des allées.

—Il me semble qu'elle reste bien longtemps ! dit-elle.

Elle attendit encore, mais avec un commencement d'agitation et un peu inquiète sans savoir pourquoi. Une seconde demi-heure s'était écoulée.

Pendant subitement patience, et son cœur lui faisant oublier toutes les recommandations, elle se mit sur son séant et glissa ses jambes hors du lit. Les deux pieds nus touchèrent le parquet, elle était debout.

Frémissante, elle marcha vers le berceau. Elle s'inclina, et, d'une main impatiente, elle enleva le rideau de mousseline.

Aussitôt, voyant le berceau vide, elle se redressa en poussant un cri de surprise.

Elle ouvrit la fenêtre, releva la jalousie et plongea avidement son regard dans le jardin. Elle ne vit personne.

La chambre s'était soudainement remplie de lumière.

Elle revint au milieu de la pièce et regarda autour d'elle comme hébétée. Elle vit la bourse sur le vide-poche, elle la prit machinalement. Elle reconnut que c'était la bourse de celle qui se nommait pour elle Félicie Trélat. Elle la rejeta sur le marbre.

—Mais où donc est-elle avec mon enfant ? s'écria-t-elle.

Et aussitôt elle se mit à appeler de toutes ses forces :

—Madame Félicie ! madame Félicie !

Aucune voix ne lui répondit.

—C'est étrange murmura-t-elle, les mains appuyées sur son front ; qu'est-ce que cela signifie ? Mon Dieu, il me semble que j'ai peur !

Elle appela de nouveau, plus fort que la première fois. Ce fut le même silence effrayant. Une douleur poignante pénétra dans son cœur. Eperdue, sans savoir ce qu'elle faisait, répondant sans doute, à l'instinct de la pudeur, elle serra un jupon autour de ses hanches, mit ses pieds dans des pantoufles, jeta un fichu sur ses épaules, s'élança hors de sa chambre et se précipita, affolée, dans celle que Solange avait occupée.

D'abord elle resta un instant immobile, les yeux hagards, sans rien voir et comme n'ayant aucune pensée. Mais bientôt elle s'aperçut que tout était en désordre dans la chambre. Elle entra dans le cabinet. Il n'y avait plus un seul vêtement. Elle revint dans la chambre et ouvrit une armoire. Comme dans le cabinet, il n'y avait plus rien dans l'armoire.

Soudain, une affreuse lumière éclaira la pensée de la malheureuse enfant, et elle vit sortir des ténèbres de son cerveau l'épouvantable vérité.

Elle poussa un cri horrible. Puis, haletante, les yeux sortant de leur orbite, les traits contractés, elle tourna sur elle-même prête à tomber. Elle s'accrocha au bouton de la fenêtre sur lequel ses deux mains se cri-pèrent.

—Mon enfant ! elle m'a volé mon enfant ! exclama-t-elle d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Faisant un suprême effort, elle parvint à ouvrir la fenêtre. Alors elle se mit à crier :

—Mon enfant ! rendez-moi mon enfant !... Au secours, au secours !...

Ses dernières forces étaient épuisées : ses jambes fléchirent, elle tomba à la renverse, en poussant un sourd gémissement, et elle resta étendue sans mouvement sur le parquet.

Depuis plus d'un quart d'heure, la sage-femme était dans la rue devant la porte d'entrée du jardin. Ayant trouvé cette porte fermée, et, supposant que madame Trélat était sortie pour faire quelques achats, elle attendait son retour.

Les cris de Gabrielle et son appel désespéré la glacèrent de terreur. Elle ne douta pas qu'un malheur ne fut arrivé.

Non loin de là, deux hommes travaillaient dans un champ. Elle les appela à grands cris. Ils accoururent.

—Messieurs, leur dit-elle, je vous en supplie, tâchez de m'ouvrir cette porte ; je ne sais pas ce qui se passe dans cette maison, mais il s'agit certainement d'un épouvantable malheur.

La serrure était solide, les hommes essayèrent vainement de la forcer.

D'autres personnes arrivèrent.

—Il y a une autre porte dans le mur du jardin, dit une femme : celle-là n'est peut-être pas fermée.

On y courut. En effet, la porte était entr'ouverte, Solange n'ayant pas pris le temps de la fermer.

La sage-femme se dirigea rapidement vers la maison, les autres la suivirent. Elle entra d'abord dans la chambre de Gabrielle, dont elle sortit aussitôt, en voyant que le lit et le berceau étaient vides.

Mais, déjà, les quatre ou cinq femmes qui étaient là poussaient de grandes exclamations pendant qu'un homme robuste relevait

Gabrielle, qui ne donnait plus signe de vie. La sage-femme dit à l'homme :

—Portez-la dans son lit ; vite, vite, voilà sa chambre.

Et quand la jeune mère fut couchée, la brave femme se mit en devoir de lui donner les soins les plus empressés. Pour le moment elle ne pensait pas à l'enfant disparu.

—Oh ! la pauvre enfant ! répétait-elle à chaque instant, elle est capable d'en mourir !

Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes d'affreuse inquiétude, Gabrielle revint à la vie. Ses yeux égarés, se fixèrent sur la sage-femme d'abord, ensuite sur les autres personnes qui entouraient son lit.

—Ma bonne amie, me reconnaissez-vous ? lui demanda la sage-femme d'une voix anxieuse.

Gabrielle sursauta et passa rapidement sa main sur son front et sur ses yeux. Puis se dressant sur son lit :

—Mon enfant ! rendez-moi mon enfant ! s'écria-t-elle d'un ton farouche. Vous m'avez trompée, misérable !... Ah ! voleuse, voleuse d'enfant !...

Les témoins de cette scène se regardèrent avec stupeur.

—C'est ça, dit une femme, on lui a prit son enfant à cette pauvre petite.

—Oui, son enfant qui est né d'hier, ajouta la sage-femme.

Ce fut une indignation générale, il y eut des imprécations et des cris de fureur.

—Silence ! ordonna la sage-femme ; ne comprenez-vous pas que vous l'effrayez ?... Il faut qu'une de vous aille prévenir le commissaire de police.

—J'y cours, dit un homme.

La sage-femme se pencha vers Gabrielle.

—M'entendez-vous ? lui demanda-t-elle.

La jeune femme répondit par un signe de tête affirmatif.

—Dites-moi donc qui vous accusez de vous avoir volé votre enfant.

Les yeux de Gabrielle lancèrent des éclairs. Elle répondit :

—Elle ! Oui, c'est elle, la femme qui m'a emmenée ici !

—Votre tante ?

—Mensonge ! Elle n'est pas ma tante... je ne la connaissais pas il y a six mois !

—Oh ! je commence à comprendre, murmura la sage-femme en frissonnant.

Elle reprit :

—Votre mari va venir, vous l'attendez ?

La figure de la malheureuse prit une expression que rien ne saurait rendre.

—Je n'ai plus de mari, prononça-t-elle avec égarement, il m'a abandonnée.

Et repoussant la sage-femme avec une sorte de violence :

—Allez-vous-en, reprit-elle, laissez-moi mourir !

Elle fit entendre une plainte, semblable à un râle, et sa tête tomba lourdement sur le traversin.

Elle resta immobile, les yeux fixes, démesurément ouverts. On aurait dit qu'elle était morte.

—C'est affreux !... murmura la sage-femme.

Puis s'adressant à une des femmes :

—Je vous en prie, lui dit-elle, allez vite chercher un médecin.

La femme partit.

Peu de temps après, le commissaire de police arriva. Il était accompagné de son secrétaire et d'un agent de la sûreté.

La sage-femme lui montra Gabrielle étendue sans mouvement. Ensuite, elle lui raconta très vite l'accouchement de la veille, et comment, venant voir la jeune mère le matin, elle avait entendu ses cris désespérés, lesquels étaient provoqués par la disparition de son enfant.

—Cette malheureuse, continua-t-elle, habitait ici depuis quelques mois avec une femme plus âgée qu'elle, qui s'est présentée chez moi sous le nom de Félicie Trélat. Est-ce son véritable nom ? Je ne saurais le dire. Elle se disait la tante de sa compagne. Or, cette pauvre enfant nous a déclaré tout à l'heure que c'était un mensonge, et qu'il y a six mois elle ne connaissait pas Félicie Trélat. Cette femme a disparu, monsieur le commissaire ; évidemment, c'est elle qui a enlevé l'enfant.

—Ce fait est d'une gravité exceptionnelle, dit le commissaire de police. Nous allons procéder à une enquête sérieuse qui, je l'espère, éclairera la justice.

Il s'approcha de Gabrielle.

—Mon enfant, lui dit-il d'un ton affectueux, je voudrais vous interroger.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Il lui prit la main et répéta les mêmes paroles.

Gabrielle resta dans son effrayante immobilité.

Le magistrat hocha la tête. Puis se retournant vers la sage-femme :

—Comment, lui dit-il avec sévérité, il n'y a pas de médecin ici

—Monsieur le commissaire, j'en ai envoyé chercher un ; il ne peut pas tarder à arriver.

—En ce cas, je n'ai pas de reproches à vous faire.

Il fit passer tout le monde dans l'autre chambre, à l'exception de la sage-femme, qui resta près de Gabrielle. Il y avait une dizaine de personnes, des habitants de la rue, voisins et voisines. Le commissaire les interrogea. Voici à peu près ce qu'il recueillit :

C'est dans les premiers jours de mai que la dame Félicie Trélat était venue s'installer dans la maison. On la voyait presque tous les jours quand elle sortait pour faire ses provisions. Elle ne parlait jamais à personne, ne recevait aucun visiteur ; la porte du jardin restait constamment fermée. On ignorait absolument qu'elle vécût en compagnie d'une autre femme, car on ne l'avait jamais vue en sa compagnie.

Parfois on entendait, le soir, le son du piano ; la maison ayant déjà été habitée par des artistes, on supposait que la dame mystérieuse était aussi une artiste.

Grande, encore jolie, toujours bien vêtue, elle avait l'apparence d'une rentière.

En multipliant ses questions le magistrat parvint à faire tracer aussi exactement que possible, le signalement de la soi-disant dame Trélat.

Mais il ne se dissimulait pas les difficultés de la tâche qui lui incombait. Il était en présence d'un mystère étrange, et il comprenait que l'enlèvement de l'enfant avait été l'objet d'une longue préméditation, que tout avait été préparé, calculé ; la location de la maison, la jeune femme cachée à tous les yeux en étaient la preuve. Evidemment, la chose avait été conduite avec une grande habileté, et on avait certainement pris toutes les mesures nécessaires pour ne pas avoir à redouter les investigations de la justice.

Il ne lui resta aucun doute à cet égard lorsqu'il eut constaté que la femme avait emporté tout ce qui lui appartenait, ne laissant ainsi aucune trace de son séjour dans la maison.

—Décidément nous avons affaire à forte partie, dit le magistrat.

—Oui, monsieur le commissaire, répondit l'inspecteur de police ; mais la femme n'était pas seule, elle avait plusieurs complices. Ces gens-là sont des malins ; ils n'en sont certainement pas à leur coup d'essai.

Cet agent de la sûreté, que le hasard avait amené ce jour-là à Asnières, était un homme de trente-cinq ans. Il se nommait Morlot. Il avait le front intelligent, les yeux brillants, le regard profond, méditatif, les traits accentués, et sur le visage une sorte de rudesse qui révélait l'homme énergique et la puissance de sa volonté.

—Vous êtes servi à souhait, Morlot, lui dit le commissaire, vous voilà le premier sur la piste d'un crime qui n'est pas moins épouvantable qu'un assassinat. Si vous découvrez les coupables, si vous parvenez à percer ce mystère, vous sortez immédiatement de l'obscurité, et votre légitime ambition est satisfaite.

Les yeux du policier étincelèrent.

—Mes chefs connaissent mon activité, mon zèle, mon désir de bien faire, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour les contenter, répondit-il modestement.

Il ajouta :

—La jeune dame malade va probablement nous fournir de précieux renseignements.

—Je le pense. Espérons qu'elle va pouvoir répondre à mes questions.

Depuis un instant le médecin était près de Gabrielle. Le commissaire, son secrétaire et l'agent revinrent dans la chambre de la jeune mère.

—Comment va-t-elle ? demanda le magistrat au docteur.

Celui-ci secoua la tête.

—Sa vie n'est pas menacée ? s'écria le commissaire.

—Je ne peux rien dire, monsieur, répondit le médecin ; la malheureuse a reçu un coup terrible.

—Puis-je l'interroger ?

—Elle n'a pas prononcé un mot depuis que je lui donne mes soins, mais vous pouvez essayer.

Grâce aux remèdes que lui avait administrés le docteur, Gabrielle était sortie de son engourdissement. Maintenant elle regardait autour d'elle.

—Ma chère enfant, lui dit le commissaire, une misérable femme vous a pris votre enfant ; mais si vous me répondez, nous le retrouverons, il vous sera rendu.

Les yeux de Gabrielle s'arrêtèrent sur le magistrat et s'animèrent.

—Mon enfant ! mon enfant ! prononça-t-elle d'une voix dolente et douce, il était là, dans son berceau... il était petit, mignon et tout rose... Et puis, vous ne savez pas, c'était un garçon !... Je l'ai vu ; avec ses petits yeux qui s'ouvraient à peine, il m'a regardé, et moi je l'ai embrassé... Pauvre petit !... Je vais vous dire, il n'avait plus de papa... Alors les anges sont venus et ils l'ont emporté bien loin, bien loin, jusque là-bas, au fond du ciel bleu, au milieu des étoiles...

—Eh bien, les anges vous le rapporteront, fit le commissaire. Comment vous appelez-vous ?

Elle secoua la tête.

—Voyons, mon enfant, dites-nous votre nom, dites-nous où vous demeuriez avant de venir à Asnières.

Gabrielle resta un moment silencieuse, ayant l'air de chercher quelque chose dans sa mémoire ; puis, prenant sa tête entre ses deux mains, elle répondit :

—Je ne sais pas.

—Je vous en prie, faites un effort, souvenez-vous.

—Je ne sais pas, murmura-t-elle encore.

—Monsieur le commissaire, dit tristement le médecin, n'insistez plus, elle ne vous répondra pas. Il y a un grand trouble dans son cerveau ; hélas ! je voudrais me tromper, je crains que ce ne soit le commencement d'une fièvre cérébrale.

Le magistrat s'éloigna à regret du lit. Quand à l'agent Morlot, il ne cherchait pas à cacher son désappointement.

XX

Avant de se retirer, le commissaire de police fit une visite minutieuse dans la chambre. Il eut beau fouiller tous les tiroirs de la commode, dans les placards, dans les effets de la malade, partout, il ne découvrit rien qui pût l'aider seulement à établir l'identité de la jeune fille. Ce n'était pas assez de la marque G. L. sur le linge. Toutefois il en prit note, et Morlot mit les deux lettres sur un feuillet de son carnet.

—Il est certain, pensait l'inspecteur de police, que si elle avait des papiers et autre chose de nature à compromettre les coupables, ceux-ci ont pris la précaution de les faire disparaître.

Son raisonnement lui paraissait d'autant mieux fondé qu'il était facile de voir qu'on avait fait tout récemment du feu dans l'autre chambre.

—Généralement, se disait judicieusement l'agent, quand au mois d'août on fait du feu dans une chambre à coucher, c'est qu'on a quelque chose qui gêne et qu'on veut détruire en le brûlant.

En trouvant la bourse sur le marbre de la cheminée, le commissaire compta ce qu'elle contenait, —trois cents vingt francs, —sous les yeux du médecin et de la sage-femme. Ensuite il mit la bourse dans sa poche, en disant :

—Cette pauvre enfant est placée maintenant sous la protection de la justice ; c'est moi qui payerai toutes les dépenses qu'on fera ici pour elle jusqu'à sa guérison.

Une femme s'étant offerte pour rester près de la jeune mère, le commissaire lui confia cette mission, à condition qu'elle ne quitterait pas la malade d'un instant et qu'elle coucherait dans la maison.

Il se réservait, d'ailleurs, d'établir autour de la maison une active surveillance.

Avant de s'en aller, il dit au médecin :

—Monsieur le docteur, je puis compter sur vous, n'est-ce pas ? Vous donnerez à votre intéressante malade tous les soins que réclame sa triste position.

—Monsieur le commissaire, je vous le promets, répondit le médecin.

—Je vous la recommande également, madame, dit-il à la sage-femme.

Celle-ci était une digne et honnête femme qui remplissait scrupuleusement tous les devoirs de sa profession. Dès l'arrivée du médecin, elle s'était mise à ses ordres avec empressement.

Le commissaire de police avait appris qu'un homme d'affaires, demeurant à Asnières, avait été chargé de louer la maison. Tenant à poursuivre sans retard son enquête, il envoya chercher l'homme d'affaires. Celui-ci ne savait rien encore. Il se présenta au bureau de police un peu effrayé peut-être d'être appelé par le commissaire.

—Monsieur, lui dit le magistrat, vous êtes un intermédiaire entre certains propriétaires de la ville et les personnes qui veulent acheter ou louer des maisons ?

—Oui, monsieur le commissaire.

—Vous avez loué, il y a quelques mois, une maison avec jardin, rue Vieille-d'Argenteuil ?

—En effet, monsieur.

—Veuillez avoir l'obligeance de me dire comment et à qui vous avez fait cette location ?

—J'ai loué la maison, toute meublée, pour six mois, c'est-à-dire pour la saison d'été, moyennant la somme de quinze cents francs qui m'a été payée comptant et dont j'ai donné quittance.

—A qui avez vous loué ?

—A une dame veuve, madame Trélat, qui désirait passer l'été à Asnières avec sa nièce un peu malade.

—Est-ce que vous la connaissez, cette dame Trélat ?

—Nullement, monsieur le commissaire ; je puis même vous dire que je ne l'ai vue qu'une seule fois, quinze jours ou trois semaines après son installation à Asnières.

—Mais ce n'est donc pas à elle que vous avez loué ?

—Je vous demande pardon, monsieur le commissaire, c'est bien à

cette dame que j'ai loué, puisque j'ai délivré la quittance à son nom. Seulement, c'est à un homme à qui j'ai eu affaire...

Le magistrat fit un mouvement et Morlot se rapprocha vivement pour mieux entendre.

—Alors, cet homme ? reprit le commissaire...

—Je ne le connais pas plus que madame Trélat, dont il m'a dit qu'il était le frère.

—De sorte que vous ignorez qui il est, ce qu'il fait, où il demeure ?

—Absolument, monsieur le commissaire.

Le magistrat et l'agent échangèrent un regard qui signifiait :

—Nous n'apprenons rien.

—Pouvez-vous nous donner à peu près le signalement de cet homme ? demanda le commissaire.

—Ne l'ayant vu qu'une seule fois, cela me serait difficile. Cependant, j'ai remarqué qu'il pouvait avoir quarante ans, qu'il était petit, trapu, large des épaules et déjà chauve ; qu'il avait le cou très court et qu'il était fort laid. Très bien mis, il me parut être un homme riche, occupant dans le monde une belle position.

—C'est bien, monsieur ; malheureusement vous ne nous donnez que des renseignements bien insignifiants... En quelle circonstance avez vous vu la dame Trélat ?

—En allant lui faire une visite. Bien que je ne doutasse point de sa parfaite honorabilité, ma responsabilité de mandataire m'obligeait à voir par moi-même ce qui se passait dans la maison. Je fus satisfait de ma visite et je me retirai convaincu que j'avais trouvé un locataire tout à fait convenable.

—Et vous vous êtes borné à cette seule visite ?

—Oui, monsieur, dans la crainte d'être indiscret et importun.

—Dans cette visite, avez vous vu la personne qu'on avait désignée comme étant la nièce de la dame Trélat ?

—Non, monsieur, je ne fus pas présenté à cette demoiselle. — « Ma fille repose en ce moment, me dit madame Trélat, sa santé est toujours mauvaise, »

—Eh bien, monsieur, reprit le commissaire, il est fort heureux pour vous que le loyer de la maison vous ait été payé d'avance, sans cela vous l'auriez perdu.

—Que voulez-vous dire, monsieur le commissaire ?

—Que la femme à qui vous avez loué ne se nomme probablement pas Trélat, que vous avez eu affaire à deux aventuriers, à deux misérables qui sont en ce moment l'objet des recherches de la justice.

L'homme d'affaires était stupéfié.

En quelques mots, le commissaire lui apprit ce qui s'était passé rue Vieille-d'Argenteuil. Il ajouta :

—Si le hasard vous faisait découvrir quelque chose, monsieur, ne manquez pas de venir me trouver immédiatement.

Quand l'homme d'affaires se fut retiré, le commissaire se tourna vers l'inspecteur de police.

Eh bien, Morlot, lui demanda-t-il, que pensez-vous de tout cela ?

L'agent était sombre. Il tordait fiévreusement sa moustache.

—Monsieur le commissaire, répondit-il, je pense que nous sommes entourés de ténèbres épaisses ; pour moi, je n'y vois goutte ; c'est comme si vous aviez à chercher une aiguille dans un champ de blé. Mais il ne faut jamais se décourager ; plus ce mystère est profond, plus nous devons garder l'espoir de le pénétrer. D'ailleurs, vous n'avez pas encore les renseignements que peut vous fournir la mère de l'enfant. Qui sait s'ils ne vous mettront pas sur la trace des misérables ?

—Ils ont certainement pris vis-à-vis d'elle les mêmes précautions afin d'échapper à toutes les recherches.

—Je le crois, fit Morlot.

—Et puis la malheureuse jeune femme peut mourir.

—C'est vrai.

—En ce qui me concerne, quand à présent du moins, l'enquête est terminée ; je vais rédiger mon rapport et l'envoyer à Paris.

Morlot approuva par un mouvement de tête, et il prit congé du commissaire de police.

Les deux mains dans ses poches, la tête penchée, le front rêveur, tout en marchant lentement, il réfléchissait.

—Un G., un L., deux initiales, se disait-il, une jeune femme, pêchée au fond du gouffre de Paris, un homme laid paraissant riche qui loue une maison, une femme qui cache sa compagne pendant plusieurs mois pour lui voler son enfant, qu'est-ce que c'est que cela ? Rien... Eh bien, n'importe, je chercherai quand même, et ne serait-ce que dans cinq ans, dans dix ans, dans vingt ans, si j'y suis encore, de ce rien il faudra que je fasse sortir quelque chose.

Le vol de l'enfant a été prémédité, préparé, cela n'est pas douteux. Mais pourquoi prendre un enfant à sa mère ? Enormes questions ! On peut leur répondre de cent manières différentes. D'abord, il y a des gens riches dans cette affaire ; des malheureux n'auraient pu louer une maison à Asnières en payant quinze cents francs d'avance, sans compter les dépenses faites depuis.

(A suivre.)

à Madame CONNEAU

L'ANNEAU D'ARGENT

RONDEL

Opus 104

ROSEMONDE GÉRARD.

Édition de la Bibliothèque de la Ville de Paris

Musique de

G. CHAMINADE.

Tenor ou Soprano.

p dolce

seul m'a conso - lee en ces heures mo - ro - ses Lui : seul m'a conso - lée en mes

Andante, (♩ = 104)
très doux, très calmo, mais sans lentour.

GRAND

pp à peine appuyé, presque pliqué.

PIANO

avec les 2 Pédales.

L'è - cher anneau d'ar - gent, que

poco cresc.

heures mo - ro - ses, Tel un ruban qu'on a mit au - tour de fleurs r -

vous m'avez dou - né, Garde, en son cercle é - troit nos pro - mes - ses en -

cresc.

pp

- closes Tient en - cor, le bout quel a - lors qu'il est fa - né, Tel l'humble anneau d'ar -

mf

sés De tant de sou - ve - nirs, re - ce - leur obsti - né, Lui

pp

- rent que vous m'avez dou - né Garde en son cercle é - troit nos pro - mes - ses en -

sempre pp
 - do - ses, An - si, lorsque vien - dra l'on - bli de tant les cho - ses. Dans le
 - ciel
 de blanc sa - lin ca - pi - ton - né. Lors - que je dor - mi.
legnissimo

pp
 - toi, tres pâ - le sur des ro - ses, de vous qu'il brille en - core à mon
 - ti.

poco rit dolcissimo

pp

dou - ci dé - char - né. Le cher anneau d'ar - gent que vous m'avez don - né

L'AMOUR MOULÉE
 OPÉRA-COMIQUE en 3 Actes de L. VARNÉY

VAISE DU COLIERN

Andantino.
 PIANO
p

1. *rit.*
 2. *rit.*
 3. *rit.*
 4. *rit.*
 5. *rit.*
 6. *rit.*
 7. *rit.*
 8. *rit.*
 9. *rit.*
 10. *rit.*

pp

Andante.
mf

SCISSADE.

mf

CTRSC.

mf

CTRSC.

CTRSC.

CTRSC.

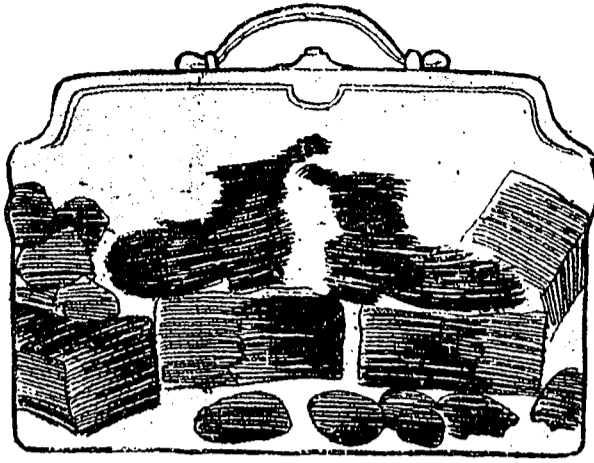
CTRSC.

poco rit.

rit.

(A suivre)

SIMPLE LETTRE



Monsieur le professeur Rovntgen,

Madame Coeurdur, maîtresse de pension à Montréal, vous présente ses compliments, vous informant qu'elle s'est servie de votre merveilleux instrument pour examiner l'intérieur de la valise d'un de ses pensionnaires. Grâce à vous, elle sait à quoi s'en tenir, et vous adresse un exemplaire de la photographie obtenue. Recevez... etc., EVELDA COEURDUR.

VAGABOND

Il est jeune : son corps est souple, ses membres robustes, ses mains nerveuses, le tout taillé pour le travail.

Sur les bancs de l'école, au sortir des bras de sa mère, il se montra rebelle à toute application, et ses camarades, rappelant le mot du maître, disaient en le montrant du doigt : "Voilà le paresseux qui passe !"

Paresseux, il le fut encore à l'atelier, n'écoutant pas les conseils du chef, faisant à sa guise, ayant pour les outils une répulsion insurmontable.

Faresseux, il le fut encore à la caserne, oubliant qu'il est doux de répondre avec courage aux appels de la Patrie, qu'il est beau d'apprendre à la défendre, qu'il est glorieux de souffrir pour elle.

Et pour s'esquiver presque chaque jour de la corvée des légumes, il allait s'étendre chaque soir sur la noire paillasse de la salle de police.

Puis, un matin, la grille du quartier s'ouvrit devant lui : il était libre, libre comme l'oiseau qui s'échappe de la cage ! Et il se lança, du pied droit, joyeux et insoucieux au lendemain !

Aujourd'hui on dit encore : "Voilà le paresseux qui passe !"

Mais au paresseux des premiers ans a succédé le paresseux de l'âge mûr. Il va, par la campagne, le tête basse, n'osant regarder les champs qui demandent des ouvriers, n'osant prêter l'oreille aux oiseaux qui chantent dans les haies entre deux becquetées de chenilles, n'osant respirer le parfum des fleurs dont les corolles s'entr'ouvrent aux baisers du soleil et semblent lui redire, dans leurs mille petits bruits, les paroles des enfants du village : "Voilà le paresseux qui passe !"

Il passe, la figure blême, les yeux enfouis dans leurs orbites, la barbe inculte, les cheveux ne se souvenant pas d'avoir connu jadis les sillons tracés par le peigne !

Il passe les pieds nus, les jambes à demi couvertes d'un pantalon en loques, la poitrine à peine protégée par un reste de paletot dont les coutures semblent rire aux éclats en montrant leurs dents de fil.

De temps à autre, il s'approche des habitations, il frappe à la porte, il tend la main et la fermière lui donne un morceau de pain, bien vite, pour ne plus sentir fixé sur elle le regard de cet homme qui lui fait peur.

Et quand il s'éloigne le chien hurle, les crocs en avant.

Pendant la nuit, le vagabond va chercher un abri au pied des meules de b'é qui s'élèvent çà et là sur le bord de la route.

Mais, tantôt, une immense lueur a rougi l'horizon, une fumée épaisse s'est élevée en tourbillonnant vers les nues et les échos ont retenti du cri sinistre : "Au feu !"

Une ferme est brûlée, ses décombres fument encore et les gendarmes sont partis, aux galop de leurs chevaux, à la recherche de l'incendiaire.

Je les vois qui reviennent escortant un vagabond qui semble heureux d'avoir les menottes aux mains.

Et les enfants disent, en regardant de leurs grands yeux bleus : "C'est le paresseux qui passe !"

EMILE DE GOUEY.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI

J'ai un ami qui possède une coquette maison ombragée par un arbre superbe.

Avec un légitime orgueil, il fait admirer l'arbre aux visiteurs, en leur disant :

— N'est-ce pas qu'il est beau, cet acacia ? ...

Et tous de répondre :

— En effet, c'est un acacia magnifique ! ...

Un jour, malheureusement, mon ami tombe sur un botaniste. — Ce sont là de ces coups du sort auxquels nous sommes tous exposés ! — Le disciple de Linné et de Jussieu, regarde, admire... mais déclare :

— C'est en effet, un beau faux acacia !

L'amateur de verdure est navré à la pensée d'avoir du toc, de l'imitation, du plaqué, du ruolz, et il gémit :

— Je croyais... cependant... car, en somme, il est tout pareil aux acacias qui tapissent la tranchée du chemin de fer de ceinture...

— Et qui sont de faux acacias...

— Pourtant j'ai vu les tout à fait pareils au Bois de Boulogne ! ...

— Cela ne m'étonne point, puisque ceux du Bois de Boulogne sont également des faux acacias...

— Alors, dieux immortels, comment faire pour savoir ? ...

— Allez au Jardin des Plantes, vous verrez des arbres portant des feuilles à folioles nombreuses, dont une terminale, à fleurs odorantes en grappes pendantes...

— Ah ! ce sont là les vrais acacias...

— Détrompez-vous ! Du reste, pour que vous ne soyez pas induit en erreur, une large étiquette mise sur chacun de ces troncs, porte : ROBINIER-FAUX-ACACIA (*Robinia pseudacacia*...) Vous avez un beau *vide supra*, voilà tout, comme le long du chemin de fer, comme au Bois de Boulogne, comme au parc Monceau, comme au Jardin des Plantes, comme partout. Car, partout on rencontre le *pseudacacia*...

— Et le vrai, celui qui n'est pas *pseud*... ?

— On ne le rencontre nulle part, pas même dans la Flore... Moi qui suis botaniste, je n'en ai jamais vu, et si vous voulez le fond de ma pensée, je vous dirai que... je ne crois pas qu'il y ait au monde d'acacia pour de bon... Il n'y en a que de faux... Mais c'est comme s'il était vrai, puisqu'il n'y en a pas d'autre.

Ce discours — captieux, mais juste — consola mon ami de n'avoir qu'un faux acacia, seulement, comme il est d'une scrupuleuse honnêteté, il ne le présente plus aux visiteurs qu'en lui accolant l'épithète de "faux", ce qui empêche de le confondre avec le vrai que personne n'a vu et qui n'existe peut être pas.

N...

PROBABLEMENT

Le petit Henri, en apprenant que son papa s'était fait faire un nouveau dentier s'empressa de conter le fait à un monsieur qui venait en visite à la maison,

— Oh vraiment ! et que va-t-il faire du vieux alors ? fit le monsieur.

— Je suppose, répondit Henri, qu'il va le faire arranger en plus petit et me le donner pour moi.

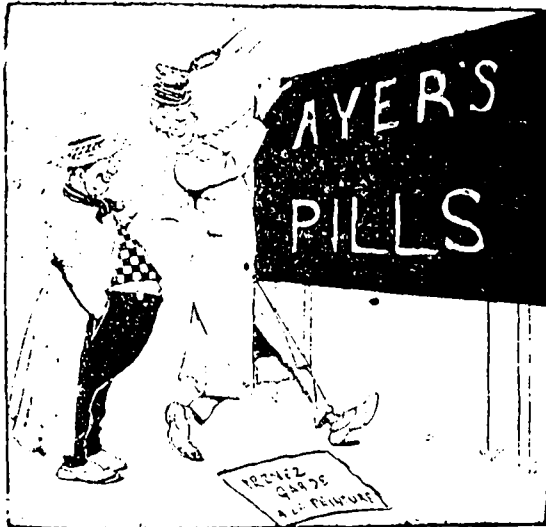
UN COMPROMIS



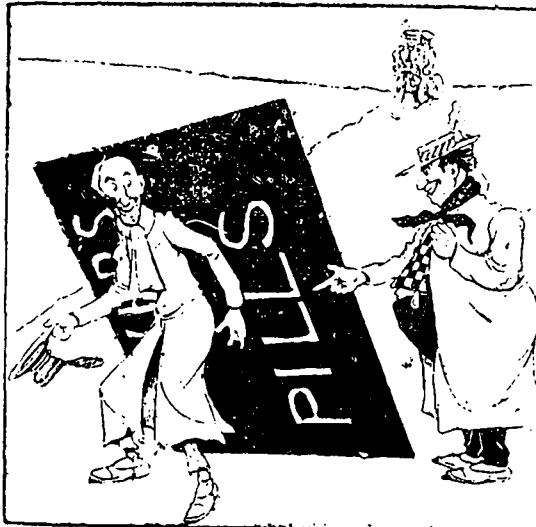
Mme Pasdrôle (qui se permet souvent de ces petits sortis) — Hélas ! ma fin n'est pas loin, je le sens. Quand je serai morte, Boniface, tu ne me feras pas enterrer ici, il y a trop d'étrangers. Je veux reposer près de mes parents et de mes amis, dans mon village natal.

Monsieur. — On pourra essayer des deux. Si tu ne te trouves pas bien ici, nous te transporterons ailleurs.

MAUVAISE IMPRESSION



I
Robert et Bertrand, deux industriels sans emploi, se disant que l'homme doit toujours travailler, avaient rêvé de bloquer le chemin des bicyclistes à l'aide d'une enseigne.



II
Sitôt pensé, sitôt exécuté, et voilà nos deux amis qui, dressant la susdite en travers de la route, la consolident de leurs dos et attendent les événements.

POUR GRAND'MÈRE

Ordre venait d'arriver au commandant du détachement de disciplinaires campés près d'Am Sefra de conduire ses hommes dans le sud, en plein désert.

Ils étaient là cent cinquante gaillards capables de tout, aux antécédents déplorables, escarpes, filous, rôdeurs de barrières, mal pliés à la chiourme, et le chef de poste n'avait pour les contenir qu'une trentaine de zouaves et un peloton de chasseurs d'Afrique.

La révolte couvait toujours dans ces cervelles brûlées ; il suffisait du plus léger prétexte pour la faire éclater ; une campagne au Sahara, c'était plus qu'il n'en fallait, et, justement, le grand Lantier, un Parisien des faubourgs, qui avait pris sur ses camarades de peine un étrange ascendant, parcourait les groupes de disciplinaires, auxquels il lançait en passant un mot d'ordre mystérieux.

Un typo que ce Lantier, échoué depuis trois mois aux zéphirs, à la suite d'une série de condamnations pour vol. Gangrené, vicieux, hâbleur et insolent, il n'était peut être pas mauvais diable au fond, et plus d'une fois, subitement triste quand le vaguemestre avait une lettre pour lui au courrier, on l'avait vu pleurer à l'écart en froissant un pauvre papier, couvert d'une écriture tremblée, dans ses longues mains osseuses d'ouvrier mécanicien. L'allure d'un chef de bande ayant des heures de sentiment.

— Eh bien ! quoi donc, vous autres ! répéta le sergent-major impatient ; est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ?

Pas un homme ne bougea ; chacun d'eux, la pioche à l'épaule, regardait surnoisement le Parisien, qui, les bras croisés, sifflait tranquillement le refrain d'une chanson.

— Hop ! du lesté ; on part dans une heure.

— A moins qu'on ne parte pas du tout, articula lentement Lantier.

— Vous dites ? cria le sous-officier hors de lui.

— Je dis que nous sommes bien ici, et que je ne vois pas l'urgence de se faire démolir autre part.

— Refus d'obéissance, alors ?

— Si vous voulez.

— Empoignez-moi cet homme !

Un grondement de rage sourde répondit seul. Le danger était réel ; il fallait agir vite. Le sergent-major courut au capitaine, et dix minutes après, entre deux haies de zouaves, le fusil chargé, les zéphirs s'acheminaient vers la gare ; Lantier, sombre, les menottes aux poings, suivait. On s'embarqua, et le train partit.

Il faisait une chaleur lourde, humide ; sur l'unique voie de la ligne, la locomotive, comme essoufflée, haletait... Le sommeil, un sommeil pesant, gagnait peu à peu le convoi, lorsque soudain, un cri d'angoisse réveille les hommes. Le mécanicien, frappé de congestion cérébrale, vient de tomber de sa machine, entraînant le chauffeur dans sa chute. On aperçoit, dans un éclair, deux formes sanguinolentes près de la voie, puis tout devient tourbillon. Sous une pression énorme, la machine bondit avec une vitesse vertigineuse.

La ligne du chemin de fer, surélevée, court entre deux rampes de sept à huit mètres : six kilomètres plus loin, elle s'engage sous un tunnel, au-delà duquel se trouve une gare de marchandises tou-

jours encombrée. Déraillement ou rencontre, c'est la catastrophe inévitable, l'écrasement brutal, horrible, de deux cent hommes.

Soul, au milieu de l'épouvante générale, Lantier est calme ; les yeux fixes, il rêve... Puis, brusquement, il se lève :

— Chef, dit-il au sergent-major, faites-moi retirer les menottes... Une machine, ça me connaît... Je réponds de vous tous... D'ailleurs, grand'mère le veut.

— Vous risquez votre vie.

— Je le sais bien... Qu'est-ce que ça fait, puisque nous sommes fichus?... Je vous dis que c'est grand'mère qui le veut.

C'était le tunnel, la mort étonnante dans les ténèbres. Que faire ? On délivre le Parisien, qui, d'une portière à l'autre, secoué par les soubresauts du train, s'en va, dans l'ombre, vers la locomotive enragée.

Pâles d'émotion, les hommes, le cœur serré, attendent... Un sifflement lugubre, prolongé, retentit, couvrant mal un cri de douleur... Puis, le jour reparait ; on sort du tunnel, et la machine, enfin domptée, s'arrête à dix mètres d'une série de wagons chargés ; le détachement, par miracle, est sauvé !...

Mais Lantier est blessé à mort... On le retrouve, la poitrine horriblement brûlée, évanoui, mais tenant encore d'une main crispée le robinet de vapeur grand ouvert.

A terre, où on le descend avec mille précautions, il reprend lentement connaissance. A sa gauche, un major lui tient la main ; à sa droite, debouts et tête nue, son capitaine, et le colonel du 3^e zouaves, qui attendait avec ses hommes à la station, la formation d'un nouveau train pour poursuivre sa route : autour de lui, soldats et disciplinaires, rangés, silencieux.

— Enfin ! il revient à lui.

— Pas pour longtemps, mon capitaine, murmure faiblement le pauvre Parisien... C'est fini, voyez vous.

— Mais non, vous en reviendrez... Vous voilà un vrai soldat maintenant. Nous obtiendrons pour vous le ruban rouge.

— Ça ne serait pas à faire pour un ancien voleur... Seulement, si le colonel voulait... Le drapeau du Troisième... Le voir, le toucher, rien qu'un moment, avant... la fin. On est des "pas grand'chose," des mauvaises têtes, mais on est de Paris, et le drapeau, mon colonel, on l'aime bien tout de même.

Sur un signe, le drapeau fut apporté près du moribond qui, doucement, prit dans ses doigts la soie et les franges d'or.

— Brave enfant ! dit le colonel, serrant une main du pauvre garçon.

— Une poignée de mains !... de vous !... Oh !... merci !... Je mourrai donc comme un honnête homme... Ecrivez-le... à grand'mère, pour ses étrennes... Je n'ai plus qu'elle... la pauvre vieille... et ça lui fera moins de peine... C'est bien la première fois qu'elle sera fière de son petit fien.

Un dernier râle... C'était fini.

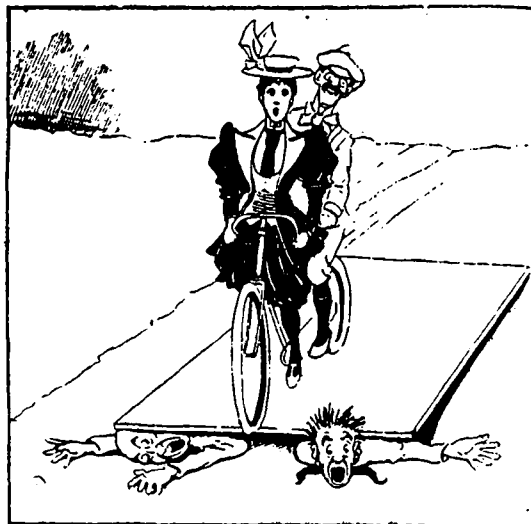
Alors, grave, le colonel parla.

— Mes amis, un héros vient de mourir, réhabilité, grandi par son sublime dévouement. Nous devons le saluer en soldats... Tambours, battez aux champs.

Et pendant que retentissaient les roulements funèbres, vieux et jeunes pleuraient.

E. H. VIVIER.

MAUVAISE IMPRESSION — (Fin)

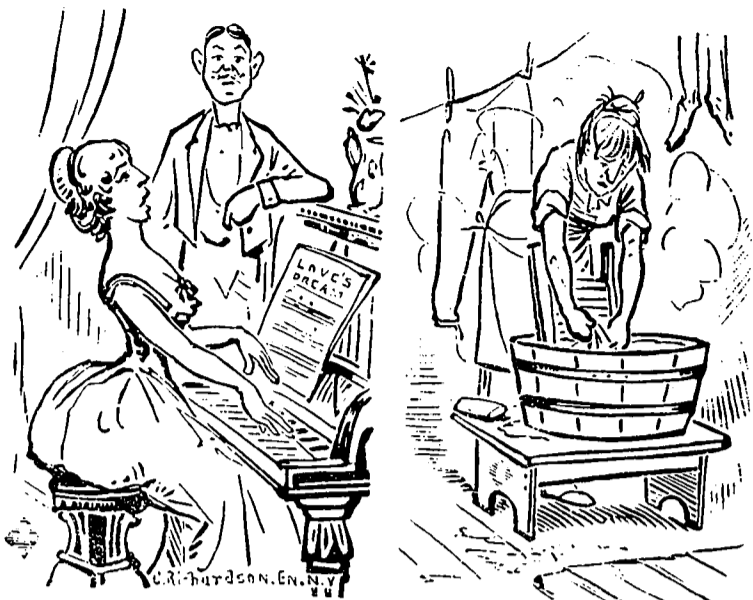


III
Hélas ! ils n'avaient pas pensé, les pauvres, à cette machine perfectionnée qu'on nomme tandem. Un de ces instruments, sans souci de la fragile barrière qui lui est opposée, vient de la renverser.



IV
Bertrand et Robert se relevant péniblement de leur chute ne peuvent que contempler le dos de leurs vainqueurs. Entre nous, ils en ont conservé une mauvaise impression.

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE



I
Le piano dont elle jouait avant son mariage.

II
Celui dont elle joue aujourd'hui !

PARI D'UN ANGLAIS

Pendant l'Exposition de 1889, à Paris, trois voyageurs étaient avec un Anglais qui faisait d'inutiles efforts pour les comprendre. Pour lui, leur conversation était un peu la tour de Babel, c'est-à-dire une véritable confusion, où il ne pouvait rien distinguer. Cependant, lorsque parfois quelques phrases connues frappaient son oreille, il voulait placer son mot, afin de dissimuler son ignorance ; mais, hélas ! le français dans sa bouche était tellement défiguré que ses compagnons avaient peine à retenir leur hilarité.

L'un d'eux, cependant, voyant le pauvre Anglais à la torture, eut compassion de lui, et voulut lui parler dans sa propre langue. Notre milord, loin de paraître content et heureux de cette bonne fortune, devint rouge de colère.

— Mossé, dit-il, vô être un drôle de personnage ; vô moquez vô de moâ ?

— Comment, me moquer de vous, répond le Français. Je ne vous comprends pas.

— Vô pas comprendre ? Eh bien ! voilà, je dis moâ parler very well le langage de vô, et pourquoi pas vô continuer avec moâ dans votre parlement ?

— Parce que, monsieur, je croyais vous être agréable et me faire mieux comprendre en parlant votre langue.

— Parlez mon langue, pas besoin à moâ ; car moâ parler votre langue very well et écrire le français sans tromper moâ.

Comme on ne semblait pas ajouter foi à ses paroles, notre Anglais s'anime de plus en plus et ajoute :

— Eh bien ! mossé le Français, volez vô parier avec moâ cent francs moâ écrire vingt lignes français sans faire péché d'orthographe ?

— Je m'en garderai bien, car vous seriez sûr de perdre.

— Comment ! moâ perdre ? Vô prendre moâ pour un stioupe ? Je veux vô parier avec moâ, ou je dis vô avoir peur.

Le Français, encouragé par un sourire de ses compagnons de voyage, et voulant s'amuser un peu aux dépens du touriste si singulièrement aveuglé sur sa science, lui dit :

— Vous voulez absolument parier cent francs, n'est-ce pas ?

— Oui, moâ vouloir beaucoup fort parier avec vô.

— Eh bien ! puisque vous voulez absolument parier, tirez votre carnet et écrivez.

L'Anglais tire son carnet, s'arme majestueusement de son orayon, et avec le visage souriant d'un vainqueur, il attend en silence ce qu'on va lui dicter.

— Ecrivez, dit le Français : J'ai vu cinq religieux, sains de corps et d'esprit, ceints de leur ceinture, portant sur leur sein le seing du Saint-Père.

A ce singulier langage, notre pauvre Anglais est tout ébahi ; il croit rêver, le crayon lui tombe des mains, il ne sait plus à quel saint se vouer.

— Vous n'écrivez pas ? dit le malicieux Français.

— Moâ avoir perdu, s'écria le milord, mais cela n'être pas étonnant ; car moâ pas connaître tous les saines du paradis. Moâ payer vô.

Et l'Anglais préparait son billet de cent francs ; son compagnon de voyage le refusa avec une courtoisie toute française, se contentant d'avoir donné une leçon de modestie au présomptueux fils d'Albion.

QUESTION RÉSOLUE

Paul (6 ans).—Dis, papa, est-ce que tu voudrais bien me dire quelque chose ? J'ai à te poser une question.

Le papa (qui lisait attentivement son journal).—Parles, si tu as quelque chose à dire qui soit sensé.

Paul.—Si un crapaud avait une queue, est-ce que cela l'aiderait à sauter comme un Kangaroo ? (En très peu de temps Paul a été fixé.)

SA REVANCHE

Mr X... gros commerçant de Montréal, n'aime pas à être dérangé dans ses occupations.

Comme, tout récemment, sa fille venait se plaindre à lui d'avoir été battue par son mari :

— Battue ! s'écria le père indigné, mon gendre a fait cela ! Mais comment battue ?

— Un soufflet sur la joue, là,

— Un soufflet : le plus mortel affront. Il faut que je me venge !

Et, brusquement, il applique à la malheureuse enfant un retentissant soufflet sur l'autre joue ; puis, rassurant et embrassant la pauvre fille effrayée :

— Va, lui fait-il, retourne vers ton mari ; dis-lui que je me suis vengé ; il a frappé ma fille ; j'ai frappé sa femme.

PAS DEUX FOIS

Le père.—Je pense bien, Paul, que quand tu as eu marché sur le pied de ce monsieur, tu lui en a fait toutes tes excuses.

Paul.—Certainement, papa, et il m'a donné 10 sous, en me disant que j'étais un petit garçon bien élevé.

Le père.—Très bien ! Et alors...

Paul.—Alors, je me suis dépêché de lui marcher sur l'autre pied et je lui ai de nouveau présenté mes excuses...

Le père.—Et...

Paul.—Et ça n'a pas pris du tout, ah ! mais, pas du tout.

IMPUDENCE

Boireau (un matin qu'il pleut assez fort).—Ah, bonjour. Tu sais, je viens pour mon parapluie... celui que je t'ai prêté, l'autre jour.

Fildesoie.—Bien de la peine, mon cher, mais ne vois-tu pas que je sors ? Et je n'ai que celui-là.

Boireau (révolté).—Ah bien !... mais... que ferais-je donc, moi ?

Fildesoie (ouvrant le riflard et s'en allant).—Fais comme moi, mon cher, emprunte-en un.

ICI L'ON PARLE ANGLAIS

Mr Mould.—Let the trunk remain here and I'll come back for it !

Chef de Gare.—Je n'comprends pas, M'sieur !

Mrs Mould.—Try him in Latin, my love.

Mr Mould.—All right. Look here, Mossoo — Requiescat in pace, resurgam !

Chef de Gare.—Ah ! parfaitement ? Que ça reste ici, et puis, vous reviendrez !

A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Un inspecteur bon enfant passe dans la classe et interroge les élèves un peu de bric et de broc.

— Voyons, mon jeune ami, demande-t-il à l'un d'eux, quand dit-on d'un homme qu'il est austère ?

— Dame ! c'est quand il a l'air d'être en bois !

CHARITÉ

Premier mendiant.—Tu peux aller à coup sûr chez Mr X..., rue de..., il a toujours la petite pièce blanche.

Deuxième mendiant.—Il a bon cœur, Mr X... ?

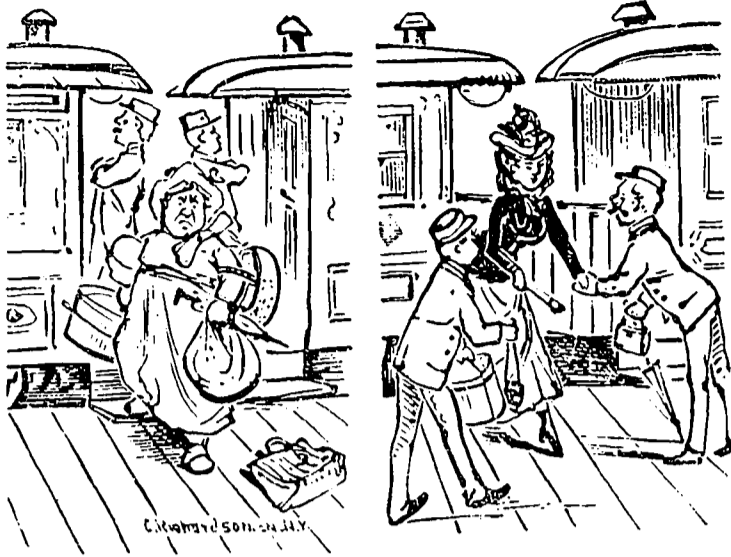
Premier mendiant.—Je n'en sais rien, mais il a une bonne tête, tu verras ça !

DEVINETTE



—(Où donc est monsieur le député que l'on acclame ainsi ? Le voyez-vous ?

LES MESSIEURS DU RAILWAY



I
—Allons vite, débarquez, la bonne femme.

II
—Voici vos paquets, mademoiselle.

BUREAUCRATIE

Il s'en passe de belles à la Caisse d'épargne de Trépigny-les-Oies. Cet établissement est fait sur le modèle des souris. L'argent y entre aisément. Mais il n'en peut plus sortir.

Oyez plutôt :

Jedi, 23 septembre. — A la Caisse d'épargne, guichet des remboursements :

—Monsieur le chef de bureau, je viens toucher cent cinquante piastres déposées par moi l'année dernière. Voici le livret.

—Avez-vous des pièces ?

—Voilà une quittance du gaz, des enveloppes de lettres et un abonnement de chemin de fer.

—Il faut une quittance de loyer.

—Mais, monsieur, il me semble...

—Ah ! il vous semble ! (Le guichet se ferme.)

UNE HEURE APRÈS

—Monsieur, voici ma quittance de loyer.

—Bien. Avez-vous un reçu de votre eau ?

—Mais...

—Vous n'avez pas de reçu de la corporation et vous voulez être remboursé ! C'est un comble ! Pourquoi pas rembourser au premier venu ? Ces déposants sont étonnants. Vous repasserez.

—Mais, monsieur...

—Zut ! (Le guichet se ferme.)

DEUX JOURS APRÈS

—Monsieur, j'ai pris mon reçu de l'eau.

—Parfait, au moins, maintenant, vous avez un dossier, un dossier présentable.

—Ça m'a coûté dix-huit dollars. Enfin, sur 150 que je vais toucher, ça m'en fera toujours 132.

—Ah !

—Quoi ?

—Comment ! Et votre contrat de mariage ?

—Monsieur, je ne suis pas marié.

—Je ne vous demande pas si vous êtes marié, je vous demande un contrat de mariage ! Vous devriez comprendre, sapristi, que je ne vais pas payer 150 dollars sans les pièces nécessaires.

—Mais, monsieur...

—En voilà assez. On ne voit que vous ici ! Quand vous aurez satisfait au règlement, on vous paiera. (Le guichet se ferme.)

UN MOIS APRÈS

—Monsieur !

—Monsieur ?

—Monsieur, j'ai cherché à me marier, je suis allé dans le monde. On m'a présenté une douzaine de partis, je n'ai pas rencontré ce qu'il me fallait.

—Alors, vous n'avez pas de contrat de mariage ?

—Hélas !

—En ce cas... (Le guichet se ferme à moitié.)

—Monsieur !!!

—Quoi encore ?



Mr Geo Smith, un gentleman d'une longue expérience.

—Monsieur, accordez-moi la main de votre fille ?

—Hein ?

—Je suis épicier, je m'appelle Antoine, je suis avantageusement connu dans le quartier.

—Eh bien ! nous en reparlerons.

TROIS MOIS APRÈS, A L'OUVERTURE DES BUREAUX.

—Bou-père ?...

—Mon gendre ?

—Dites donc, nous avons signé le contrat hier. J'ai reconnu 3,000 dollars d'apport à votre fille. Je voudrais bien toucher mes 150 piastres.

Le chef de bureau, vraiment grandiose. —Laissez, ils seront compris dans la dot.

PARISIEN.

VARIÉTÉS

DROLE DE CALENDRIER

Au Siam, le calendrier est assez rudimentaire ; chaque année porte un nom d'animal différent, qui revient périodiquement. Et il paraît qu'il est défendu aux hommes et aux femmes nés sous le signe de certains animaux de se marier entre eux.

C'est ainsi que les éléphants ne peuvent pas s'unir au moutons, les loups aux chèvres...

**

Veut-on savoir qu'elle est la composition du corps humain ? Un journal scientifique va nous la donner :

Le corps humain contient 158 os et 500 muscles ; le poids du sang d'un adulte est de 15 kilogrammes ; le cœur a ordinairement un diamètre de 15 centimètres ; il bat 70 fois à la minute, 4.200 fois à l'heure et 37.792.000 fois dans l'espace d'une année ; chaque battement déplace 44 grammes de sang, le déplacement est donc de 5.850 kilog. par jour.

La totalité du sang passe en trois minutes par le cœur ; nos poumons contiennent à l'état normal 5 litres d'air ; nous respirons 1,200 fois par heure, en dépensant 300 litres d'air.

La peau a trois couches, dont l'épaisseur varie entre 3 et 6 millimètres ; chaque centimètre carré de la peau a 12.000 pores ; la longueur totale de ces pores est de 50 kilomètres.

Vous avez bien lu, lecteur, cinquante kilomètres de pores ! Il est certain que les savants qui ont passé leur temps à les mesurer ont fait preuve d'une patience qui ne saurait trop être admirée, si leur calcul est exact.

PAS DE PRÉCAUTIONS

Madame Calineau (comme les fossoyeurs étaient en train de mettre en terre un monsieur quelconque). —Monsieur ! Monsieur...

Le fossoyeur (tirailé). —Attendez un peu, madame, vous voyez bien que je suis occupé !

Madame Calineau. —Non, c'est de suite qu'il faut que je vous parle.

Le fossoyeur (s'arrêtant). —Qu'y a-t-il donc, madame ?

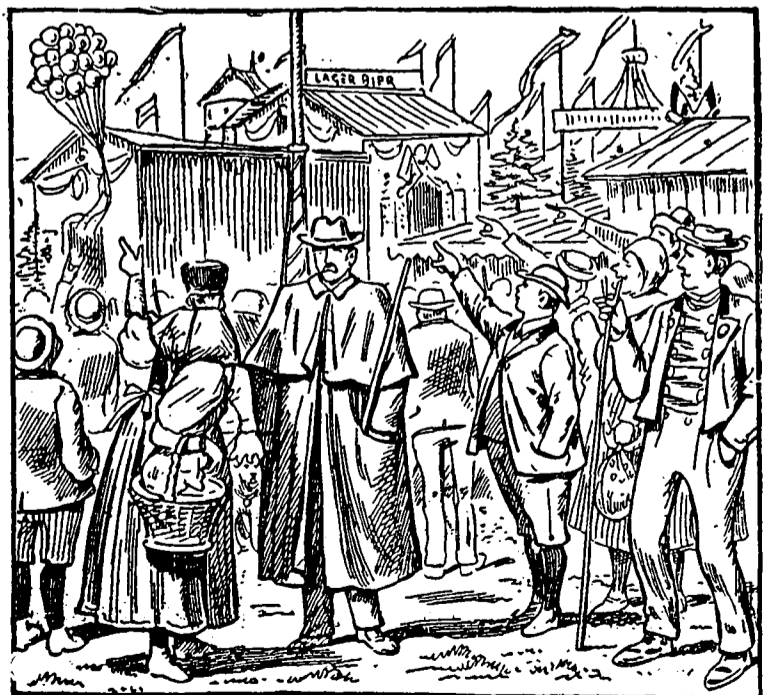
Madame Calineau. —Je tiens à vous dire que le monsieur que vous enterrez est mort de la picote, et que vous le placez à côté de mon mari qui ne l'a jamais eue, voilà !

Et elle s'en alla dignement.

De tous les propriétaires de remèdes pour la toux et le rhume, qui vous disent être recommandés par les médecins éminents, les seuls qui vous le prouvent sont Roy & Boire Drug Co., propriétaires du Menthol Cough Syrup. Faites lecture de la circulaire qui accompagne chaque bouteille.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

DEVINETTE



—Monsieur, auriez-vous vu ma vieille tante que je viens de perdre dans la foule ?

La Femme, L'Homme, et la Pilule.

C'était une bonne femme. Il l'aimait. Elle était sa femme. La tarte était bonne; sa femme l'avait faite; il l'avait mangée. Mais la tarte ne se digéra pas et il eut un désagrément avec sa femme. Maintenant il prend une pilule après avoir mangé de la tarte et il est heureux. Sa femme aussi. Ce qu'il prend c'est une Pilule d'Ayer.

Morale: Évitez la dyspepsie en prenant

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Valet de chambre ivre et son maître:
— Mais, malheureux ! si on te ramassait dans cet état-là dans la rue !...
— Oh ! j'ai toujours la carte de Monsieur sur moi !...

Une petite mendicante à un passant:
— Achetez moi donc quelque chose, mon bon Monsieur. M'man est à l'hospice, p'pa est en prison; et, si je ne rapporte pas de galette, ce soir, ils me rosseront.

NE PERDEZ PAS LA TÊTE

Ne perdez pas la tête parce que vous n'avez pas obtenu la guérison de votre rhume avec les remèdes de bonnes femmes; prenez sans retard quelques doses de *Baume Rhumal* et vous serez guéri. 25c la bouteille.

ÇA, C'EST UN COCKTAIL



Un cocktail est bon, deux sont meilleurs, mais prenez garde qu'à force d'en absorber, vous ne vous y habituez si bien que cela devienne un besoin ! Si vous en êtes rendu-là, n'hésitez pas ! Allez demander à Mr le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou à Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval, les conseils nécessaires pour vous débarrasser de cette passion funeste.

Une Recette par Semaine

PLUS DE SAVON

Il paraît qu'un blanchisseur a trouvé le moyen de se passer de savon et même de nettoyer complètement le linge, sans recourir à la soude, à la lessive, au chlore et autres produits qui, le plus souvent, enlèvent l'étoffe en même temps que la tache: Il a tout simplement frotté son linge avec des pommes de terre cuites à l'eau.

Le procédé réussit tout aussi bien pour la laine et la soie que pour le coton.

B. DE S.

Les *Pilules C. T. C.* sont une guérison certaine pour la migraine. Elles sont vendues partout, 25 cts la bouteille.

TRIO DE PROVERBES

Il n'y a rien de bon sans aide.

x

Les plus accommodants sont les plus habiles.

x

Il est plus facile de conseiller que de faire.

SANCHO PANÇA.

Un joyeux valet de chambre.

Après le dîner, Madame lui montre un flacon de rhum et lui dit:

— Joseph ! personne n'a pris de rhum avec le café, et pourtant le flacon est à moitié vide ?

Joseph, souriant — Épatant ! C'que Madame a l'œil à tout !... V'là bien le type qu'il m'aurait fallu pour femme !

**

Marius a un appétit formidable. L'autre jour, un ami le trouve en train d'achever un énorme gigot.

— Comment ! tu peux, tout seul, venir à bout d'un gigot de cette taille !

— Tê !

Puis, soudain, modeste :

— Pourtant, il y a des fois où je laisse l'os !

**

— Quelle différence y a-t-il entre une couturière, un maître d'armes et un joillier ?

— ?...

— Aucune. La couturière parle et coud, le maître d'armes pare les coups, et le joillier pare les cous.

**

Soirée musicale et... rasante, hélas ! comme il y en a tant :

— Je trouve excessive, mon cher, votre horreur des pianistes... Alors, selon vous, il faudrait les guillotiner ?

— Je ne vais pas jusque-là ! On les amputerait seulement d'un bras ou deux...

MERVEILLEUX SIROP

Great Falls, 21 Fév., 1893.
Roy & Boire Drug Co. Messieurs. — Je souffrais depuis trois mois d'une bronchite aiguë qui m'empêchait de dormir et je me croyais pulmonaire. C'est à votre merveilleux sirop, le *Menthol Cough Syrup* que je dois ma guérison et tous les membres de ma famille s'en servent avec la plus grande satisfaction. Je le recommande à tous.

Hon. A. Rainville.

Membre des Cours Générales, État du New-Hampshire.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LE TRIOMPHE INCESSANT

— DES —

PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Mme Charles Lefebvre, de Montréal

Après Huit Longues Années de Terribles Souffrances

— GUÉRIE PAR LES —

PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Nous le demandons honnêtement, connaissez-vous un seul remède qui guérit avant de femmes ? Connaissez-vous un seul remède qui soit aussi honnêtement recommandé aux femmes malades par les femmes guéries ?

Ce que nous disons des *PILULES ROUGES* pour les Femmes Pâles et Faibles, c'est vrai, nous n'exagérons rien, nous agissons honnêtement, ouvertement, nous ne publions jamais le portrait et le témoignage d'une femme, sans son consentement, nous publions toujours l'adresse complète, vous pouvez aller voir et consulter ces femmes, elles vous apprendront ce que les *PILULES ROUGES DU DR CODERRE* ont fait pour elles, elles vous diront qu'elles ont été guéries par les *PILULES ROUGES DU DR CODERRE*.

Nous publions aujourd'hui le portrait et le témoignage de Mme Charles Lefebvre, elle demeure au No 911 rue St-André, Montréal.

Vous la connaissez peut-être, elle a été guérie d'une maladie de huit ans par les *Pilules Rouges* du Dr Coderre. Voici son témoignage donné de bonne foi :

« Je suis née à St-Isidore de Laprairie, et voilà cinq ans que j'habite Montréal. Depuis huit ans j'avais des pertes continuelles, j'avais les intestins engorgés, des palpitations du cœur, j'étais extrêmement faible, je n'avais pas le cœur à l'ouvrage, j'avais le sommeil très agité, je me voyais mourir et j'y étais résignée. Un jour je lisais dans mon journal le grand bien que faisaient les *Pilules Rouges* du Dr Coderre et en même temps ma sœur, Mme Coderre, de Fall River, Mass., me les conseilla. Je commençai à les prendre, au bout de 3 semaines je me sentis bien mieux. J'ai conseillé à Mme St-Jean et Mme Dubord, de Montréal, de prendre les *Pilules Rouges* du Dr Coderre. »



MME CHARLES LEFEBVRE

Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre sont les meilleures, elles sont préparées spécialement pour les malades des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis; elles donnent du ton, de la force, de la vigueur, elles font du sang riche, rouge, fort, elles rendent les femmes pâles rougeâtres, les yeux ternes, luisants, les femmes faibles, fortes, elles guérissent le beau mal, les pertes blanches, les irrégularités, les douleurs dans le bas-ventre, le dos, les côtes, les maux de tête, la dyspepsie, l'engourdissement, la constipation et toutes maladies de la femme.

Nous avons à votre disposition un médecin spécialiste. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Il vous répondra complètement et absolument pour rien. Il décrira si clairement votre maladie que vous ne pourrez vous empêcher de la comprendre, il vous donnera une

feuille de conseils pratiques pour vous guérir vous-mêmes dans le secret de votre maison. Ne refusez pas cette chance unique de vous guérir. Écrivez. Toutes lettres adressées au Département Médical sont ouvertes par lui et tenues confidentielles par lui.

Les *Pilules Rouges* du Dr Coderre sont toujours vendues en boîtes de 50 *Pilules Rouges* à 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50 jamais autrement.

Une boîte de 50 *Pilules Rouges* dure plus longtemps qu'aucun remède que vous paierez une piastre, de plus elles guérissent. Demandez, insistez, exigez toujours pour avoir les *Pilules* du Dr Coderre, celles qui guérissent. Nous les envoyons par la poste sur réception du montant. Adressez votre lettre comme suit :

Cle Chimique Franco-Américaine.

Département médical.

Boîte Postale 2306.

MONTRÉAL, Que.

Cet excellent Cassoulet, un de nos plus délicieux méridionaux, attablé dans un restaurant, lit le journal en déjeunant.

— Comment, diable ! faites vous pour déjeuner et lire en même temps ? lui demande quelqu'un.

Et Cassoulet :

— C'est bien simple. Je lis d'un œil, ze manze de l'autre.

Si votre enfant est criard, de mauvaise humeur, a besoin de sommeil, donnez-lui le *Menthol Soothing Syrup*. Ce sirop est un calmant indispensable pour toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT
Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Rédaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Éditeur Propriétaire

J. A. CARPUEL,
Administrateur.

DEVICES

(Suite)

SIMIANE. *Sustentant lilia turres.*
 Bailli de SUFFREN. *Dieu y pourvoira.*
 Duc de SUFFOLK. *Nous mainten-*
drons
 TAMERLAN. *La Vérité, le Salut.*
 Maréchal de TAVANNES. *Où les des-*
tins me mènent.
 De TOUSTAINES. *Tous teints de sang.*
 TREVESINI, Doge de Venise. *Un*
Cadran et un Sablier :
 SUMUS.
 URBAIN VIII. *Volontiers des rayons*
de miel, avec peine des aiguillons.
 De VEREY. *J'ai valu, vaux et vau-*
dray.
 Cette famille possédait trois domai-
 nes portant ces noms.
 Famille de VIENNE. *Tôt ou tard*
vienna.
 WALLACE. *Espérance.*
 Marquis de WINCHESTER. *Aimez*
Loyauté.
 ZAMEY, Financier italien. *Vive le*
Roi, vive la Ligue.
 PICCOLONINI. *Un Croissant :*
Sans tache.
 Christophe PLANTIN. *Une Main tra-*
çant un cercle au compas :
Par le travail et la constance.
 (A suivre)

Notre confrère X... dont la belle-
 mère est malade, a fait venir un mé-
 decin.
 — Eh bien?... demande-t-il après la
 consultation.
 — Hun! dit l'homme de l'art, la
 langue est très mauvaise!
 — Ça! fait le gendre, ça ne prouve
 rien!

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un
 missionnaire des Indes Orientales la formule
 d'un remède simple et végétal pour la guérison
 rapide et permanente de la Consommation, la
 Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les
 Affections des Poumons et de la Gorge, et qui
 guérit radicalement la Débilité Nerveuse et
 toutes les Maladies Nerveuses; après avoir
 éprouvé ses remarquables effets curatifs dans
 des milliers de cas, trouve que c'est son devoir
 de le faire connaître aux malades. Poussé par
 le désir de soulager les souffrances de l'humani-
 té l'envoiera gratis à ceux qui le désirent,
 cette recette en Allemand, Français ou An-
 glais, avec instructions pour la préparer et
 l'employer. Envoyer par la poste un timbre et
 votre adresse. Mentionner ce journal.
 W. A. NOYES, 520 Powers' Block, Rochester,
 N. Y.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE
 L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les
 lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses
 dramatiques situations, est maintenant
 en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à
 toute personne qui nous fera parvenir la
 somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou amé-
 ricains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE
 TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE
 No 516 Rue Craig

MONTREAL

L'ORDONNANCE DU MÉDECIN



Madame Jéroboam. — Allons, Jéroboam, vas-tu jeté li maison à té, fou que tu es?
 Mr Jéroboam. — Li docteu a dit: Emuez vous fot avant de pende li emède! Je
 me emue fot, voilà tout!

Mots d'enfants.
 Toto qui connaît les préoccupations
 de ses parents n'y est pas indifférent.
 Le soir, en faisant sa prière, il dit:
 — Que le Seigneur soit loué!... et
 aussi la boutique dont mon papa est
 propriétaire, avenue de Grammont.

Chez la fleuriste du Nouvel Alca-
 zar.
 — Combien ce bouquet de roses?
 — Quinze francs.
 — Bigre!
 — Dans deux heures d'ici, je pour-
 rai vous le donner pour cent sous.
 — Vraiment!
 — Oui... quand la personne à qui
 vous allez l'envoyer me l'aura revendu.

M. Prudhomme entre au Grand
 Café pour se rafraîchir.
 — Garçon, demande-t-il, un bock!
 — Brune ou blonde, interroge le
 garçon.
 M. Prudhomme baisse les yeux et,
 pudiquement:
 — Je crois, mon ami, que vous vous
 méprenez!...

Restaurant à dix-neuf sous.
 — Hé, la bonne! du beurre, s'il vous
 plaît!
 — Le beurre est épuisé, monsieur.
 — Épuisé! du beurre si fort!

Le Menthol Cough Syrup guérit la toux,
 le rhume, etc. quand tout autre remède a
 failli.
 Le Menthol Cough Syrup est en vente
 partout, 25 cts la bouteille.

Poirier,
 Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
 exécutées, caractères
 de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL

Un bonhomme se présente à la Mor-
 gue à l'effet de s'enquérir d'un parent
 disparu à son domicile depuis plu-
 sieurs jours.

— Pourriez-vous nous donner des in-
 dications précises sur l'homme que
 vous recherchez!

— Oh! Oui. Il est sourd-muet.

Vu, près des Halles, la pancarte sui-
 vante à la porte d'un débit de vin.

BERNACHE

Bonne pour les huitres

Un promeneur passe près d'un
 aveugle. Il tire de sa poche une
 pièce de monnaie et la lui donne.

— Merci, Monsieur, merci bien, dit
 le mendiant, dont les yeux expriment
 toute la joie...

— Tiens, mais, comment se fait-il...
 Vous y voyez donc?

— Je vais vous dire, Monsieur...

— Mais alors, que signifie cette
 pancarte placée sur votre poitrine?

— Voilà... c'est que... Voyez-vous,
 Monsieur... à la maison... on s'est
 trompé... je ne suis pas aveugle... je
 suis sourd et muet!

Toto, voyant passer un bataillon,
 musique en tête, applaudit des deux
 mains; mais une fois les musiciens pas-
 sés:

— Maman, à quoi servent les soldats
 qui ne font pas de musique?

Soyez certain que l'enfant qui prend le
 Menthol Soothing Syrup, le seul sirop cal-
 mant qui contient le Menthol, repose d'un
 sommeil doux et naturel.
 Le Menthol Soothing Syrup est en vente
 partout, 25 cts la bouteille.

Trois Jours de Bon Marché

Lundi,
 Mercredi et
 Vendredi

LA VERITABLE
 ECONOMIE en fait
 de MEUBLES con-
 siste à acheter les
 meilleurs aux plus
 BAS PRIX. Nous
 vendons les meil-
 leurs Meubles à
 des prix plus bas
 que ceux de tout
 autre marchand
 de la ville.

Lundi,
 Mercredi et
 Vendredi

F. LAPOINTE

Le Marchand reconnu pour vendre aux Plus Bas Prix

1551 RUE SAINTE-CATHERINE

Dr BERNIER
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

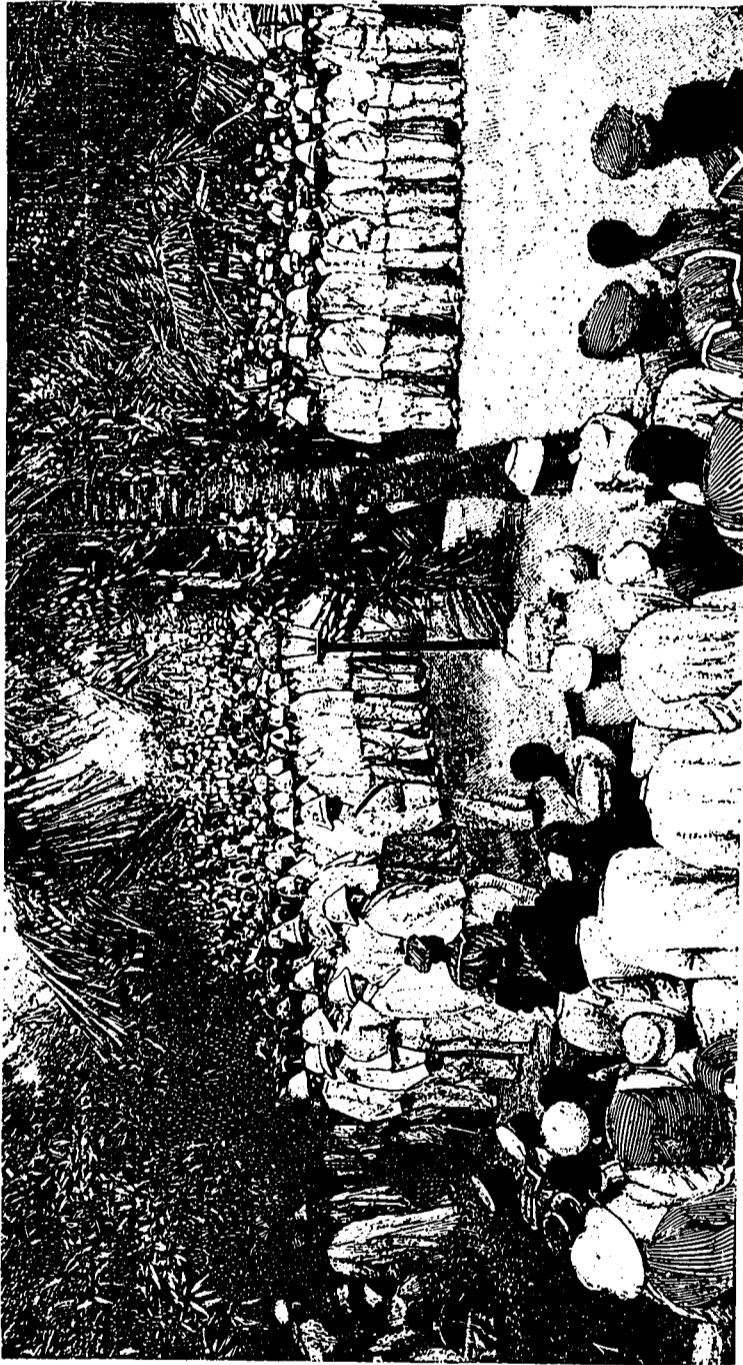
Balanchard fils. — Papa, quand on ouvre les huîtres en vie, ça doit leur faire mal.

Balanchard père. — Oui, mon fils, aussi c'est ce que l'on appelle le supplice de Cancale.

Entre amoureux :
Elle.—Oh ! le joli petit singe qu'a ce mendiant... je voudrais bien en avoir un pareil !...
—Lui.—Hé bien, écoutez... consentez à m'épouser et le singe est à vous !...
**

Mme Chamoiseau, revenant de visiter son fils à l'infirmerie du lycée :
—Ils sont encore malins là dedans ! Ils ont prescrit un médicament pour l'usage externe, et Alfred est pensionnaire !

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 106



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désiront assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Cassé-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle R. Brousseau, E. Paquet, V. Lelanc, F. Pazé, A. Schant, L. Desbiens, A. Blondin, Mesdames Chevalier, C. McGraw, M. Lord, C. Carli, Messieurs H. Christin, E. J. Chartier, J. E. Barrette, L. Paradis, L. Bisillon, C. Paquin, J. A. Bélanger, J. Picard, P. O. Richard, E. Pelletier, J. St-Onge, H. Roy, A. Gouillard, H. Tremblay, L. Labelle, Mlle R. H. (Montreal), Mlle O. Marselle, R. St-Julien (Ste-Croix-de-Beauce), Mlle L. Leblanc (St-Henri), H. R. Lapointe (Mlle-Est), Mlle T. Fortier (Ste-Scholastique), Q. Dame G. Gravel (Granby), Q. Dame Tremblay (Trois-Rivières), Q. Mlle M. Montreuil, A. Bouchard, E. Dupuis (Lévis), Q. Mlle R. Paquet, Mlle B. Lapierre, R. Deshaies, A. Deschamps, Mlle L. Robitaille (Quebec), Q. Mlle A. Chénut, E. Grégoire, N. J. Grenier (St-Hyacinthe), Q. Dame Z. Trudel (Hull), Q. A. Blanchet (Arthabaska), Q. V. Prevost (Cote-des-Neiges), Q. Mlle E. Levesque (Sorel), Q. E. Levesque (Beauharnois), Q. R. Lacroix (Champlain), Q. L. Beasette (Farnham), Q. Mad V. Barabé (Lac Mégantic), Q. A. Constantin (St-J. de Rivière), Q. Alex Roy (Pointe à Pic), Q. Mlle F. Hamelin (Ste-Thérèse), Q. Mlle A. Chapleau (Terrebonne), Q. Mlle A. Gauthier (Ottawa), Q. Mlle B. Héroux, E. Simard, M. Turcotte, Tourigny, M. Durand, C. Tremblay, Mme V. A. Belland, P. Page, Mlle J. Couture, A. Dionne, Lacroix, A. Caron (Lowell, Mass), Mlle C. Lavoie, R. Roux (Lewiston, Me), Mlle L. Longtin, J. Lacroix, Mrs O. Lacroix, J. H. Gagné, R. Bouchier (Manchester, N.H.), A. J. Gagné (Nashua, R.I.), J. B. Paquette (New Bedford, Mass), H. Wehrman, F. G.

Lechus (Nouvelle-Orléans, La), Mme D. Turcotte (Somerset, N.H.), Mlle E. Charland, Mme Ch. Thibault (Salem, Mass), J. E. Soucy (Salmon Falls, N.H.), Mlle Leclerc, D. Guibault, J. B. Durocher (Woonsocket, R.I.), Mme Mathieu, A. H. Duhaime, E. Thibault (Augusta, Me), E. Derosier, N. Bousquet (Bramswick, Me), Mme Morin, C. Morin, Arthur Roulier, Achille Roulier (Berlin, N.H.), C. Guiment (Berlin Falls, N.H.), P. Couture (Berlin Mills), Mlle A. Duval, Q. Duval (Berlin Falls, N.H.), Mme P. Sauvageau (Central Falls, R.I.), Mme A. L. Audou, J. H. Mercier, J. H. Thibault, J. H. V. Gode, A. Montigny, W. St. Martin (Fall River, Mass), Mlle D. Renaud, H. Trempanier (Holyoke, Mass), Mme Baulier (Howard, R.I.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Rosa Brousseau, 57 Rachel (Montreal), Q. J. He Paquette, 563 Parkside (New Bedford, Mass), Mme Ch. Thibault, 1 Willow Ave (Salem, Mass), Elzcar Thibault, 6 Mill Block (Augusta, Me), Mlle Anna Duval (Berlin Falls, N.H.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Nos vingt huit jours.
On sait que, moyennant quelques sous, nos réservistes ont le droit de se faire remplacer pour les corvées.
L'autre jour un réserviste appelle un ancien soldat :
—Tiens, lui dit-il, voilà dix sous.
—Quelle corvée aurai je à faire ?
—Tu embrasseras ma belle-mère qui arrive par le train de deux heures.

Sur le boulevard :
—Tiens ! Quelle est donc l'énorme décoration que porte ce monsieur ?
—C'est une médaille de sauvetage qu'il a gagnée dans l'Amérique du Sud en sauvant, dans une incendie, des nègres marrons.
—Autrement dit, il a été décoré pour avoir tiré les marrons du feu.

Chez le coiffeur.
Un garçon, achevant de savonner un client :
—Oui, Monsieur, ici le patron ne plaisante pas : chaque fois que nous coupons quelqu'un, c'est vingt sous d'amer de.
Et il ajoute, en brandissant son rasoir :
—Mais aujourd'hui je suis au dessus de ça : je viens de gagner vingt-huit francs aux courses !
Tête du client.

R-entrée des Chambres.
Dans un couloir :
—Mon cher ami, permettez-moi de vous présenter l'un des hommes qui ont écrit le plus de bêtises dans leur existence.
—Monsieur est journaliste ?
—Mais non... sténographe.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :
"Le Samedi",
516 Rue Craig, MONTREAL

TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de . . .
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.
Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Spécialité : Chirurgie
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Soirée de famille :
On insiste auprès de Mlle Aglaé pour lui faire roucouler une romance.
—Il y a plusieurs mois que je n'ai chanté, dit elle, et elle débute par un couac déchirant
—Veilà ! fait un invité, il no faut pas réveiller le chat qui dort.

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu notre ancien condiciple X... le banquier ? Depuis le temps qu'il est dans la finance, il a dû mettre quelque chose de côté...
—Oui, les scrupules.

En dans une Revue scientifique :
"Le poisson qui venait d'être pris faisait des efforts surhumains pour s'échapper."

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

6.50
14.00
3.00
14.00

Si vous voulez à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.
Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnons que deux :
La montre ELGIN ou W.A.L. THAM, les meilleurs mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de chasse, boîte garnie par Dubier, fort pliage en or, diamant toute une vie. Modèle pour Dames et Messieurs.
Nous vous livrerons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement satisfaisante, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez le frais de transport à l'agent et \$6.50. **FOUR CENTS EST DE BONNE FOI.**
Qu'avez-vous besoin ?
Une montre magnifiquement gravée, boîtier de chasse, mouvement de première classe, en rapport avec le grand public, très fort mouvement, 1400 pièces, 14.00. La même qu'une montre en or de \$20 et tenant le temps comme le meilleur sans le payer. Les deux autres sont des experts avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient, vous payez le frais de transport et \$3.95. Si vous avez, bien entendu, adhérez nous livrer avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,
334 DEARBORN ST., CHICAGO.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 (Composées) De McGALE
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

QUERY FRERES
 PHOTOGRAPHES
 Côte Saint-Lambert, No 10 MONTREAL

Nos bons cochers.
 Une jeune dame, élégamment mise, arrête un fiacre :
 — Cocher, à Saint Symphorien.
 Le cocher, galamment :
 Impossible, Madame... c'est mon quartier... Si ma femme vous voyait dans ma voiture, j'aurais une jolie scène en rentrant !...

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Vous demandez sans cesse l'ordre du jour : quand donc viendra le jour de l'ordre ? — DUPIN aîné.

ETABLIS EN 1888.

T. A. CARDINAL
 Poseur d'Appareils à Gaz, A Eau Chaude et à Vapeur
. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
 Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE
 Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
 TELEPHONE B' LL 7170.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

ILS RENFORCENT LE CORPS . . .

Les bains turco-russes aux BAINS LAURENTIENS contribuent à donner des forces au corps, en éliminant du système les impuretés et les matières délétères, lesquelles sont toujours une source de dérangements, de maladies et de faiblesse.

BAINS LAURENTIENS
 Angle des rues Craig et Beaudry
 JOURS DES DAMES : Le lundi matin et le mercredi après-midi.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
 Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
 Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
 Parfums et Articles de Toilette, un choix . . .

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
 Tél. Bell 2239 ED F. G. DANIEL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 108



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carreaux et rassemblez les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, les chiffres justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 16 décembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 30 centimes en argent, au choix des gagnants.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", Journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 16 décembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 30 centimes en argent, au choix des gagnants.

Rapineau raconte qu'il vient de voir dans la rue un pauvre diable qui lui a fait peine.
 — C'était le spectre de la faim... dit-il. Rien qu'à le voir, on se sentait un creux dans l'estomac !
 — Et qu'avez-vous fait ? lui demande-t-on.
 — Je suis allé dîner !

LES
CIGARES et CIGARETTES
Chamberlain

... SONT ...
FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

30 pour cent

... DE ...
COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.